REVUE DE PARIS

P911°

REVUE DE PARIS

QUARANTE-CINQUIÈME ANNÉE

TOME SIXIÈME

Novembre-Décembre 1938

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 114

—

1938

PER
GEN
UI

H
J
F

M

F
O
F
S
L
G
F

4

NOV 14 1938

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

REVUE DE PARIS

1er NOVEMBRE 1938

HENRY DE MONFREID	*La Légende de Koria Morian.* — I.	5
JACQUES CHASTENET	*Leçons d'une Crise*	29
FRANCIS CARCO	*Nature de Paris.* — Fin	44
MARTIN FUCHS	*Kurt von Schuschnigg et l'Archiduc Otto*	71
FERDINAND BAC	*Propos de Mérimée*	95
ODON DE HORVATH	*Jeunesse sans Dieu.* — II. . . .	123
F.-F. LEGUEU	*Les Finances du IIIe Reich* . . .	167
STEFAN ZWEIG	*La Prise de Byzance*.	179
LÉON PIERRE-QUINT	*Lautréamont vu en 1938*	202
GÉNÉRAL KOELTZ	*Littérature militaire*	211
FRANÇOIS PORCHÉ	*Le Théâtre*	224

P. D'ESPEZEL : *Vieux Paris*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 10 FRANCS

45e ANNÉE *NUMÉRO 21*

LA REVUE DE PARIS
il y a cent ans

Au sommaire de la livraison de novembre 1838 (*Première* Revue de Paris), *nous voyons figurer des* Lettres sur la Belgique *d'Alexandre Dumas, un article sur Guizot (un éreintement) par Pickersghill, des souvenirs de voyage (sur Lubeck) de Xavier Marmier, une nouvelle de Léon Gozlan :* Arioline, etc...

Du bulletin de la revue, nous extrayons ces lignes consacrées à la première de Ruy Blas :

Théâtre de la Renaissance. — Le théâtre de la Renaissance vient d'ouvrir sous les auspices de l'un des plus illustres poètes contemporains. Nous nous contenterons aujourd'hui de constater ce fait, doublement intéressant, nous réservant d'y revenir, avec toute la gravité que commande le nom de M. Hugo. Disons toutefois, dès à présent, que le succès de *Ruy Blas* n'a pas été un seul instant douteux. Ce drame, comme tous ceux de M. Hugo, révèle une puissance incontestable. Jamais M. Frédérick Lemaître n'avait montré plus d'inspiration et de verve. Le théâtre a dignement concouru, par son luxe et sa magnificence, à la solennité de cette représentation.

D'une autre partie du bulletin, nous extrayons ces lignes qui donneront vivement à regretter que, dans ses instants de loisir (à Ham par exemple), Napoléon III, quelques années plus tard, n'ait pas lu les vieux numéros de la Revue de Paris.

Le départ de Londres de M. Packenham, ministre d'Angleterre à Mexico, et l'ordre envoyé à sir Charles Paget de se rendre dans le golfe du Mexique avec ses forces navales pour protéger les intérêts anglais, ont fourni à l'opposition l'occasion de déclamer sur la rupture prochaine de nos relations avec l'Angleterre. Le blocus du Mexique n'amènera pas ce résultat. Le Gouvernement anglais fait, en cette circonstance, ce que le Gouvernement français eût fait à sa place. On connaît la haine du peuple mexicain pour les étrangers, particulièrement pour les Anglais, qu'ils regardent comme des hérétiques, et à qui ils reprochent, en outre, d'avoir enlevé l'or des mines du Mexique, reproche bien injuste, car on sait quelles mauvaises affaires ont faites les compagnies anglaises au Mexique. Mais le peuple mexicain est aveugle. Déjà, dans la crise de 1826, tous les étrangers faillirent être égorgés... Un tel état de choses, et les demandes de protection des sujets anglais ont dû attirer l'attention de lord Palmerston, et motivent l'envoi des forces britanniques dans le golfe du Mexique, car on ne peut protéger le commerce anglais, au Mexique, *que par des représailles maritimes.* Des routes épouvantables, impraticables pour l'artillerie, trente lieues sans eau, des montagnes stériles remplies de défilés que peut garder un petit nombre de soldats habitués au climat et sachant vivre de trente grains de maïs par jour, *rendraient une démonstration vers Mexico bien difficile.* Le golfe du Mexique et les côtes de cet État sont le véritable point vulnérable.

Harr. (P.)

LA LÉGENDE DE L'ILE KORIA MORIAN

On peut, je crois, admettre que les routes des échanges ont existé bien avant la découverte du monde. Plus tard, quand les religions eurent pris une forme organisée, ces voies commerciales guidèrent les premiers pèlerins vers les centres religieux. Beaucoup restèrent uniquement affectées à ces migrations mystiques après que les courants commerciaux eurent changé d'orientation.

Je ne veux pas faire ici l'histoire de ces chemins, de l'antiquité jusqu'au moyen âge. Je me bornerai à raconter ce que j'ai appris des événements qui se passèrent à la fin du XVIIe siècle sur l'un de ces chemins de pèlerinage, par où les musulmans du bassin méditerranéen s'en allaient à La Mecque.

Après la mort de Mahomet, son sépulcre devint un centre d'attraction, et bientôt tout un réseau de routes sacrées y convergea. Une industrie lucrative ne tarda pas à exploiter la ferveur des fidèles...

Celui qui va à La Mecque accepte toutes les mésaventures ; il part résigné à tout, convaincu que ses souffrances et ses peines seront récompensées dans la vie future, la seule dont il faille tenir compte.

De tels voyageurs sont des éléments de choix pour les auxiliaires zélés d'une Providence qui se manifeste en apportant le maximum de déboires et de rigueurs à l'épreuve où le pèlerin se soumet volontairement.

J'ai eu l'occasion de m'abriter contre la petite île de Syal, en mer Rouge, sur la côte d'Afrique, à peu près à la hauteur du 23e parallèle nord. Durant tout le moyen âge et jusqu'à la fin du XVIIe siècle, les hadjis[1] venaient s'embarquer là pour Djeddah.

Cette étape était la dernière d'un interminable voyage, mais non la moins dangereuse. Rien de plus facile, en effet, sur ces côtes désertes et barbares, que de dépouiller les inoffensifs pèlerins. Cependant, ce brigandage n'était pas laissé aux caprices des bandits isolés ; il était pour ainsi dire réglementé. Une organisation de police, dès le début du moyen âge, prétendit protéger la vie des voyageurs. Le chérif de La Mecque ayant intérêt à laisser affluer le plus grand nombre de fidèles, faisait une guerre acharnée aux pirates individuels, montés sur ces petites barques insaisissables, les « zarougs », qui narguaient ses galères armées.

Malgré cette police maritime, les pèlerins arrivaient souvent dans le dénuement le plus complet, dépouillés en cours de route par les guides eux-mêmes ; ils en étaient alors réduits à mendier pour achever l'ultime étape de leur calvaire, de Djeddah à La Mecque.

Une telle foule, si pieuse soit-elle, et si édifiant en soit le spectacle, n'était pas du goût du chérif ; tous ces miséreux étaient intolérables et son vizir devait son crédit à la manière plus ou moins expéditive dont il savait en débarrasser la ville.

Les épidémies, d'ailleurs, étaient son grand auxiliaire en faisant la majeure partie de la besogne.

Aujourd'hui, il existe des lazarets, des quarantaines, des étuves perfectionnées, des piscines antiseptiques, des fours crématoires, etc... Aussi tout va-t-il beaucoup plus vite et, grâce aux autocars et à l'agence Cook, le fidèle a le temps d'emporter le typhus ou le choléra chez lui et d'y mourir en famille pour l'édification de sa descendance.

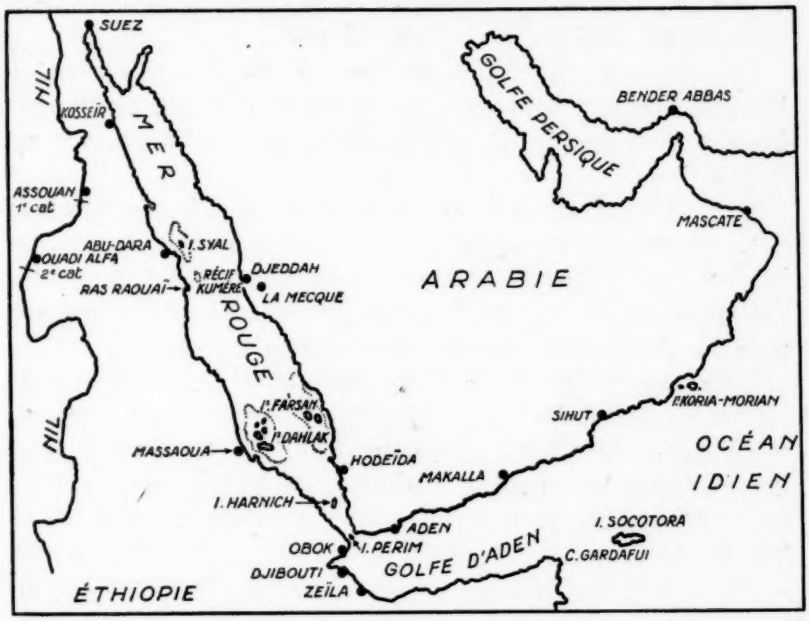
Les vrais croyants ont longtemps déploré ces intrusions modernes dans des institutions sacrées, où elles troublent un état de choses séculaire, mais hélas ! il n'y a plus guère de croyants ! Aussi tout est-il considéré comme étant pour le mieux dans le meilleur des mondes.

1. Nom donné aux pèlerins.

En ces temps obscurs d'incurie et de foi naïve, l'épidémie résolvait élégamment le grand problème du rapatriement des pèlerins dépouillés et permettait de retenir ce que les plus avisés avaient réussi à sauver pour assurer leur retour.

On conçoit donc que les caboteurs transportant les pèlerins de l'île Syal à Djeddah aient été de tous temps en conflit avec les autorités.

A l'île en question, un petit sultan avait fait son appari-



tion dès la première caravane pour exploiter cette fructueuse escale, tant il est vrai que la fonction crée l'organe.

Pour n'être point inquiété dans son repaire, il se mit aussitôt d'accord avec son puissant collègue de Djeddah pour réglementer la navigation et assurer la sécurité des passagers, dont l'affluence faisait la fortune de leurs fiefs respectifs. Il ne prélevait donc qu'un droit proportionnel à leur richesse apparente, de manière à leur laisser un intérêt pour son collègue de la ville arabe. Mais il ne manquait jamais l'occasion de se soustraire à ses obligations quand il en avait secrètement le moyen. Le chérif, de son côté, n'avait pas plus de scrupules dans sa manière de respecter le traité.

L'île de Syal était le point d'embarquement imposé par les nécessités de la navigation à la voile. En effet, en mer Rouge, les vents soufflent toujours suivant son grand axe, c'est-à-dire soit du nord-ouest, soit du sud-est, et ceci respectivement par périodes régulières de six mois d'été et six mois d'hiver, coupées par une petite saison intermédiaire de calme et de brises folles. Quant aux vents de terre, assez fréquents le matin, ils ne sont pas sérieux pour des traversées ; ils expirent à quelques milles du rivage et ne peuvent rendre de réels services qu'aux navires suivant la côte.

Dans ces conditions, la position de Syal par rapport à Djeddah permet toujours une navigation avantageuse sous l'allure du largue et du grand largue, soit à l'aller, soit au retour.

L'île est au milieu d'une zone parsemée de récifs, où sa rade, parfaitement calme, est protégée contre toutes les houles. Ces nombreux écueils rendent cependant son accès difficile pendant le jour et impossible la nuit, mais c'est une garantie inestimable contre tout danger de surprise.

Différents itinéraires aboutissaient à Syal. Le plus fréquenté était celui du Nil, soit jusqu'à la première cataracte à Assouan, soit jusqu'à la seconde à Ouadi Alfa. De ces deux points, les caravanes quittaient le fleuve et allaient rejoindre la mer ; du premier à Kosseïr ou aux ruines de Port-Bérénice, où se trouvaient encore des points d'eau artificiels alimentés par la condensation de l'humidité atmosphérique. Du second point, Ouadi Alfa, elles allaient directement à Syal à travers le désert.

Beaucoup de pèlerins égyptiens préféraient adopter cette voie, bien qu'étant la plus longue, de préférence à celle de la côte d'Asie, infestée de bandits et surtout privée d'eau. C'était donc la route des riches, car il faut posséder quelque chose pour craindre les voleurs.

Ce voyage était coûteux à cause des moyens de transport variés qu'il comportait : les barques du Nil, les chameaux dans le désert et enfin les zarougs de la mer Rouge.

Les pauvres faisaient le trajet par le Hedjaz, en Asie.

On a peine à imaginer de tels voyages à pied, où le pèlerin vivait d'un peu de grain, d'écorce de racines et de baies sauvages. Souvent, il devait tromper sa faim avec l'argile des

alluvions déposée au creux des ravins par un orage depuis longtemps oublié.

J'ai pu moi-même, il y a à peine quelques années, voir de tels pèlerins, obstinés vers un but comme des somnambules ; ils venaient du fond de l'Éthiopie, de ces tribus esclaves demeurées musulmanes en dépit de la conquête des négus ; ils cherchaient à gagner Djibouti, espérant s'y embarquer pour Djeddah.

Quand ils rencontrèrent le rail, aux environs des steppes de l'Aouache, à plus de quatre cents kilomètres encore de la mer, on leur dit que ce ruban de fer aboutissait à la côte ; alors, comme s'il eût été placé là pour les guider, ils trouvèrent naturel de se fier à lui et de le suivre aveuglément.

Dans les régions tempérées des hautes terres, où l'eau ne manque pas, tout alla bien ; mais après Diré-Daoua, il fallut traverser les immensités torrides. Si une locomotive peut franchir en quelques heures la distance entre les deux points d'eau faits pour elle, il faut plusieurs jours à un piéton ; les pistes caravanières sont jalonnées de puits à distance d'étapes ordinaires ; mais ici les étapes n'étaient pas faites pour les hommes.

J'étais sur un de ces trains cahotants, dit de voyageurs, qui, deux fois par semaine, s'en vont vers Djibouti. J'ai toujours eu la manie puérile de regarder par la portière, alors que les grandes personnes emploient le temps du voyage à dormir, à jouer aux cartes ou à lire des livres légers. Je pus voir ainsi la pitoyable théorie de ces pèlerins cheminer le long de la voie ferrée. Ce spectacle fit beaucoup rire un certain nombre de voyageurs européens, esprits forts, prêchant l'égalité et la fraternité laïques ; ils trouvaient je ne sais quoi de ridicule en cette naïve confiance qui faisait suivre à ces pauvres gens un chemin trois fois plus long que s'ils eussent été droit au but. Cependant, cette foi aveugle en ce guide auquel ils s'étaient donnés avait quelque chose de plus grand que les saillies sarcastiques de ces primaires bornés, incapables de concevoir la force de la confiance, la puissance de la foi. Peut-être sentent-ils qu'en leur en accordant, on ferait un marché de dupe ?

Par bonheur pour ces errants, il y avait deux voitures de

troisième classes réservées aux indigènes et, comme toujours, bondées à tel point que les fenêtres servaient de sièges. Ceux-là comprirent ; ils jetèrent tout ce qu'ils avaient à offrir, car ils venaient de reconnaître, en ces miséreux déguenillés et harassés, des hadjis. Gerbas d'eau, pains et étoffes volèrent par les portières.

Peu importe si la plupart de ces pauvres diables ne sont pas arrivés à Djeddah ou même à Djibouti, tous ont atteint le véritable but, car il était en eux-mêmes, dans leur foi inébranlable.

Les pèlerins riches qui pouvaient aller s'embarquer à Syal, bien qu'ils eussent là une route plus commode, étaient cependant tout à fait comparables à ceux qui se risquaient à pied par la nature même de leur sacrifice. Si l'argent leur permettait de ne pas affronter les périls immédiats du désert, l'épreuve du pèlerinage était peut-être plus méritoire encore, car, pour s'y résoudre, il fallait abandonner le confort et les douceurs d'une vie douillette et opulente. Le sacrifice du riche envers sa propre richesse est plus rare et surtout plus difficile que le mépris du pauvre envers celle d'autrui. Plus la vie d'un homme est heureuse et facile, plus il a de mérite à la risquer pour un idéal au-dessus des égoïsmes.

Tel fut le cas d'Abdulkader Ben Osman, riche marchand de Tunis en Barbarie, dont le grand-père signa un traité de commerce avec le doge de Venise, en 1580.

Un tardif mariage avec une captive espagnole vendue comme esclave, à défaut du paiement de sa rançon, lui donna une fille.

Abdulkader eut pour cette femme autre chose qu'un simple désir ; il l'aima profondément, comme peut aimer un homme au seuil de la vieillesse quand son cœur est resté jeune et que sa vigueur lui fait oublier le poids des années.

Son cœur généreux ne pouvait cependant se contenter, en retour de sa tendresse, de la soumission d'une esclave. Il préférait renoncer à tout, déchirer d'un seul coup les fibres les plus sensibles de son cœur, quitte à en mourir, plutôt que soupçonner à tout instant le désespoir derrière le sourire, le dégoût dans les caresses et la résignation à des devoirs pénibles.

Il résolut de tenter une épreuve en offrant sa liberté à Carmen, sous prétexte de la récompenser de la fille qu'elle venait de lui donner. Il mettait à sa disposition son plus grand navire pour la conduire dans sa patrie... Il allait jouer sa dernière raison de vivre.

Quand il se sentit assez fort pour affronter une fatale réponse, il parla, un soir qu'ils étaient seuls sur la terrasse de sa maison. Carmen l'écouta et devint toute pâle ; il la vit un instant, éclairée par un reflet de la lampe, toute blanche, impassible, froide, lui sembla-t-il, comme le marbre. Brusquement, sans répondre, elle se détourna et s'enfuit. Abdulkader imagina le pire et se raidit contre sa douleur.

Tandis qu'il s'en allait accablé de tristesse, un sanglot, derrière la tenture des appartements de Carmen, le jeta vers elle... Elle pleurait...

Elle pleurait son passé, ceux qu'elle aimait et qui peut-être l'aimaient encore malgré les années d'absence... Mais peut-être, pensa aussitôt Abdulkader, pleurait-elle sa fille qu'il voulait garder? Peut-être allait-elle accepter de demeurer pour ne pas être séparée de son enfant? Alors, il alla jusqu'au bout de son sacrifice ; mieux valait tout perdre que laisser en son cœur le ver rongeur du doute.

— Tu emmèneras aussi Carmina avec toi... Elle ne me connaît pas encore... Elle n'aura pas à m'oublier...

Carmen alors leva sur lui des yeux où, pour la première fois, il sentit une grande douceur, et d'une voix à peine perceptible, mais où les mots se martelaient, résolus et définitifs comme l'empreinte sur le métal, elle dit :

— Non, je suis ta femme et tu es son père, je resterai ta servante si tu veux me garder...

La vie, souvent si cruelle et si décevante jusqu'à nous faire espérer la mort, a quelquefois de ces fulgurants éclairs de joie où se paient en une seconde tout un passé de souffrance. Cette merveilleuse lueur, quand elle éclate au soir de la vie, illumine la vieillesse d'un sage et l'accompagne au seuil de la tombe dans la sérénité d'un beau crépuscule.

Que venait-il de se passer dans l'âme de cette femme? Amour ou héroïsme? Peu importe si Abdulkader eut la certitude d'être aimé, il était heureux. Peut-être ne fut-ce

qu'une illusion, mais la mort de Carmen, quelques mois plus tard, enferma son secret, et dans le cœur du vieillard la douleur scella le magnifique souvenir d'un amour partagé.

Il restait l'enfant, et sur cette fille, Abdulkader rebâtit sa joie. Dans son cœur de père venait de se lever cet amour sublime et paisible pour l'être où il voyait chaque jour renaître et revivre la mère.

Carmina fut élevée comme toutes les femmes arabes de cette époque où l'influence occidentale n'avait pas encore entamé les mœurs immuables de l'Orient. Elle devint belle comme le sont, en général, les métisses de cette race espagnole, où déjà le sang maure a mis sa sombre flamme.

Elle aurait tout ignoré de son passé, mais sa vieille nourrice, une esclave marocaine qui avait suivi sa mère en captivité, lui en parla souvent. L'enfant rêva toute une légende qu'elle situait en un pays lointain où vivaient ces hommes d'une autre race qu'elle entendait nommer les infidèles. La seule chose qui lui restât de ce mystérieux passé était une médaille d'argent frappée aux armoiries de sa famille maternelle. Ce bijou était pour elle une sorte d'amulette. Toute petite elle regardait avec un respect craintif l'emblème d'une tortue figurée au centre, tandis qu'elle écoutait les contes merveilleux de la vieille servante. Elle apprit ainsi qu'avant d'être vendue comme esclave, sa mère tenta un dernier appel à sa famille qui semblait l'avoir oubliée. Elle scella la missive de l'empreinte de cette médaille, mais hélas ! nul ne répondit et la rançon ne fut point payée.

C'est alors qu'Abdulkader l'acheta au pirate barbaresque qui la tenait captive. Jamais plus elle n'eut de nouvelles de son pays natal. Elle cessa d'espérer, tout était à jamais fini pour elle... Mais la petite médaille d'argent avait là-bas, quelque part au pays qu'elle ne reverrait plus, son empreinte gardée fidèlement dans la cire...

Carmina venait d'avoir quinze ans quand son père décida de partir pour La Mecque. Depuis quelques années, il était sans cesse hanté par le souvenir de la morte. Ces pensées lui étaient venues un jour, brusquement, comme si une influence mystérieuse l'eût tout à coup subjugué... Sa méditation l'avait

conduit à une compréhension plus profonde de la conduite passée de Carmen à son égard. Sans toucher à la précieuse illusion d'amour qui illuminait encore le soir de sa vie, il fit une large part à la générosité et à l'abnégation de celle qui avait sacrifié pour lui sa famille et sa patrie. Ce fut comme une révélation qui le laissa mortifié d'avoir méconnu si longtemps le sens véritable de la conduite de cette femme sublime. Il se crut sincèrement injuste de n'avoir vu qu'un simple penchant amoureux à l'héroïque sacrifice de celle qui renonçait à revoir sa terre natale pour ne pas tuer son bonheur de vieil homme. Il se trouva indigne d'un présent aussi magnifique, puisqu'il n'avait su en apprécier la valeur. Alors, comme un cœur amoureux veut toujours être occupé de ce qu'il aime ou de ce qu'il a aimé, il résolut de réparer son erreur par un pèlerinage à La Mecque en mémoire de celle qui lui avait tant donné. Il décida d'aller en Terre Sainte faire bâtir une mosquée qui porterait son nom.

Il avait naguère fait venir de l'Inde un collier de perles d'une inestimable valeur. Mais Carmen mourut avant qu'il n'arrivât. Il regardait souvent avec une profonde douleur ce cadeau que Dieu ne lui avait pas permis de faire, et ce présent inutile lui semblait aujourd'hui un reproche à son égoïsme et à son ingratitude. Il lui vint alors l'idée de le consacrer à cette mosquée expiatoire... Il lui semblait qu'il l'offrait ainsi à Dieu et à Elle tout à la fois... Mais n'était-il pas naturel qu'il revînt à sa fille? Que devait-il faire... C'est l'enfant inspirée par sa pure naïveté qui allait répondre. Il lui expliqua donc son désir et dès les premiers mots Carmina offrit spontanément ce que son père souhaitait. Dans sa joie d'honorer sa mère, elle voulut y ajouter la médaille d'argent qu'elle portait au cou. Elle avait une valeur infime, mais pour elle tant de légendes, tant de rêves s'y étaient attachés que cette modeste obole semblait ajouter à l'œuvre pieuse quelque chose de surnaturel, d'impondérable et d'impérissable comme la douceur d'une tendresse filiale. Ce simple bijou avait accompagné la défunte en sa douloureuse captivité, il devait aujourd'hui être mis à l'honneur avec les précieux joyaux.

Le soir même de cette décision, Carmina vint trouver son

père et lui demanda comme une grâce suprême de l'accompagner. Il n'avait pas osé lui demander d'affronter cette épreuve ; aussi eut-il une joie profonde en accédant à ce désir, qui lui enlevait le cruel tourment d'une séparation peut-être sans retour.

A cette époque, Abdulkader avait soixante-cinq ans, sa robuste santé et son endurance lui faisaient envisager le pèlerinage en toute tranquillité. Sans la moindre crainte, il fût parti à pied comme le plus pauvre, car cette manière de voyager lui semblait la plus conforme à l'égalité des fidèles devant Allah. Mais la présence de sa fille le lui interdisait, c'est pourquoi il décida de prendre la route la plus facile, par le Nil, la deuxième cataracte et l'île Syal.

Ayant l'expérience de ces longs voyages, il se munit de lettres de change sur les Juifs des différentes villes où il devait passer.

Toutes les religions repoussent cette race de sans-patrie ; cependant de tous temps, ils se sont imposés par une loyauté qui fait la base de leurs qualités commerciales : les rois eux-mêmes ont dû compter avec eux, quitte à les massacrer de temps en temps.

Il emporta seulement le précieux collier, sachant qu'il trouverait un meilleur prix sur le marché de Djeddah, où les courtiers de l'Inde venaient déjà chercher les perles de la mer Rouge, fort estimées des maharajahs. Ces perles représentaient une fortune sous un très petit volume facile à dissimuler.

◆

En ce temps-là, la navigation sur le Nil était peut-être, de toutes les choses passées tuées par la machine, une des plus belles. Aucun voyage, en aucune partie du monde, ne réunit autant d'éléments capables de faire éprouver à une âme humaine le sentiment de sa propre grandeur et de sa pérennité. On y entre en communion avec les mystères universels qui partout ailleurs ont disparu sous les fugaces apparences de notre vie artificielle et turbulente.

Les larges barques plates à la proue relevée, posées sur l'eau comme des feuilles de lotus, n'ont pas changé de forme

depuis le temps des Pharaons. On les voit encore aujourd'hui déployer leurs voilures triangulaires démesurément hautes et effilées pour happer au-dessus des dunes les brises errantes du désert.

Abdulkader, sa fille et un serviteur noir, Médane, son frère de lait, s'embarquèrent sur une de ces barques pour aller jusqu'à Assouan où se trouve la première cataracte.

La chaleur trop intense des déserts surchauffés et les brises contraires du jour obligeaient à voyager la nuit.

A ces heures sereines, l'Afrique du Nord, et principalement l'Égypte, révèlent toute leur splendeur. La large vallée où le Nil fertilise par de savantes irrigations le sol riche de ses millénaires alluvions, s'étale, non pas comme une plaine, mais comme un fleuve immense, prodigieux, souverain, tel qu'il était au temps de la Genèse. Le désert fauve accouru du fond de l'horizon se cabre devant ces riants jardins et tombe en falaises abruptes, dressé comme un rempart.

La nuit, l'illusion est complète, la barque semble glisser sur un fleuve de vie étalé au milieu des éternelles solitudes.

Dans les nuits claires, sous le ciel où nulle vapeur ne ternit l'éclat des constellations, les lointaines montagnes, par delà les déserts, reculent les solitudes à de prodigieuses distances. Devant leurs silhouettes immobiles et irréelles, les collines les plus proches des dunes au bord des falaises défilent lentement, tandis que la barque silencieuse glisse...

Une senteur d'herbes se mêle à des parfums de fleurs et évoque le mystère des jardins endormis. La stridence des grillons, le croassement des grenouilles emplissent l'espace ; la clameur se rapproche, grandit, s'élève en voûte sonore, puis brusquement se tait et, dans le brusque silence, le clapotis de l'eau continue sa chanson sous l'étrave.

Puis ce sont des silhouettes de pyramides ; non pas celles de Gizeh, trop connues des touristes et du monde entier par les prospectus et les cartes postales ; mais d'autres moins glorieuses et cependant pleines de mystères, plus émouvantes peut-être, car elles n'ont pas livré leur secret. Il y en a un grand nombre le long du fleuve, au bord de la falaise, au seuil de l'immuable désert ; cette immensité, aux formes indestructibles, convient à leur pérennité. Au milieu de la fuite des

âges, elles demeurent comme des écueils où restent accrochés des lambeaux d'histoire...

Puis ce sont des roches fantastiques, des sphinx ébauchés, des palais ou des temples. Ils sont, eux aussi, arrêtés dans le temps et passent devant les étoiles à mesure que la barque remonte lentement le cours de l'eau placide.

Toutes ces choses inertes semblent regarder couler avec indifférence ce fleuve de vie où tant de générations se sont succédé, ont lutté, se sont dévorées.

L'agitation humaine et toutes ses vaines apparences ont peut-être leur sens profond et leur but lointain exprimé tout entier dans ce contraste.

Le voyageur sur la barque silencieuse croit remonter le cours des âges et quand il regarde dans le ciel tourner les astres, ce désert lui paraît alors attendre aussi son destin...

Celui qui une fois a senti le vertige de cette profondeur, comprend qu'il la porte en lui et dès lors, comme ces sphinx, comme ces pyramides, comme ces déserts, il regardera couler la vie avec sérénité. Il deviendra indifférent à la mort parce qu'il se sentira une parcelle de l'univers et se confiera, sans prétendre savoir, au destin commun des créatures et des choses.

Adbulkader comprit tout cela en respirant le souffle des jardins, en écoutant les êtres invisibles et en contemplant la majesté des déserts sous la voûte du ciel où resplendit l'infinité des mondes.

En cet état magnifique où l'esprit le porte au-dessus de toutes les autres créatures, en cette aurore du subconscient où la raison pressent autre chose en dehors d'elle-même, par delà les infranchissables limites du relatif, Abdulkader regarda l'enfant dormir et tout naturellement la morte bien-aimée lui sembla présente. Il remercia le ciel de cette initiation, qui lui donnait la joie immense de sentir en lui l'univers tout entier.

◆

Pendant la journée, la barque s'arrêtait contre la berge, auprès d'un de ces villages aux maisons d'argile dont l'architecture n'a pas plus varié que celle des termitières. Les mariniers s'en allaient fumer le chanvre indien, le hachich.

L'ombre des hauts dattiers poussés tout contre le fleuve protégeait du soleil, tandis que la fraîcheur de l'eau courante aidait à supporter la chaleur des heures torrides.

Vers le soir, quand les rayons plus obliques se glissent sous la futaie et illuminent les grands troncs rugueux, Abdulkader s'en alla à l'humble mosquée faire la prière d'*el asser*. Il s'entretenait volontiers avec les anciens chez qui, toujours, il trouvait à s'instruire en écoutant leurs naïves idées, souvent profondes, parce que nées d'une longue expérience des hommes.

Après la première cataracte, quand on eut transporté les bagages au bief supérieur, on prit une autre barque ; il y eut de touchants adieux avec ceux que l'on quittait, tant la simplicité et la noblesse d'Abdulkader attiraient la sympathie des êtres les plus frustes ; mais les Égyptiens et les Soudanais du nouvel équipage étaient tellement pareils aux précécents qu'aussitôt embarqué on eut l'impression de les avoir retrouvés.

C'est pendant ce long trajet, un peu avant d'arriver à Ouadi Alfa, qu'Abdulkader rencontra l'homme mis sur sa route par son Destin.

Ce jour-là, la barque vint s'amarrer comme de coutume auprès d'un hameau assez important qui occupait le centre d'une île. La journée était déjà avancée ; Abdulkader s'en alla vers la mosquée dont le mince minaret se dressait au milieu d'un bosquet d'arbres fruitiers. Pourquoi ce jour-là mit-il tant d'empressement à aller vers le sanctuaire ?

En entrant dans la cour, alors qu'il se dirigeait vers le bassin de granit des ablutions, un vieillard à l'aspect étrange retint son attention. Assis sur les talons, il était dans l'attitude familière du croyant après la prière, quand il demeure un instant sans pensées, dans un abandon moral. C'est une sorte de trêve à toute préoccupation extérieure où l'esprit flotte à son gré. Il en résulte une méditation inconsciente, fruit le plus précieux de ces prières machinales répétées journellement.

Dans l'acte matériel de cet exercice de piété, l'esprit contracte une habitude, aussi impérieuse que celle de sa drogue chez un intoxiqué. Ces instants où la pensée s'abandonne à elle-même, détachée des préoccupations présentes, sont plus

féconds que les sermons éloquents, en laissant à l'homme le loisir de se reconnaître, le temps de se laisser penser.

Ce fidèle attacha son regard sur Abdulkader aussitôt qu'il le vit paraître, comme s'il eût été là uniquement pour l'attendre. Il le regarda ainsi pendant tout le temps que dura sa prière.

Cet homme était vêtu de haillons, mais on y distinguait encore quelques particularités du costume syrien ; cependant son type n'était point celui de ce pays. Les cheveux, à peine bouclés et luisant d'huile, retombaient sur ses épaules ; l'étoffe de sa cidéria, bien qu'elle eût perdu depuis longtemps sous la poussière des chemins toute prétention à une couleur personnelle, en était toute graisseuse.

Pour prier, la tête couverte comme il est prescrit, il avait roulé négligemment autour de son front le sordide chiffon qui, d'ordinaire, lui servait de ceinture.

Quand Adbulkader eut fini ses *rakkas* et les prières surérogatoires qu'il y ajoutait toujours, l'homme se leva et alla vers lui. Il venait d'enlever son turban improvisé et tout en marchant le roulait en ceinture autour de ses reins d'un geste machinal, ample et harmonieux ; son abondante chevelure encadrait maintenant une figure amaigrie où brillaient deux yeux fiévreux, un peu fous aurait-on dit, tant leur expression pénétrante et obstinée déconcertait.

Il salua le voyageur dans un arabe très pur et tout de suite sa personnalité s'imposa, en dépit des haillons et de la crasse. D'ailleurs, chez les musulmans, ces détails de toilette et d'hygiène n'ont aucune importance, surtout dans une mosquée où il n'y a pas de préséance entre les fidèles, tous égaux devant Allah. On ignore les chaises payantes et les places réservées dans la maison de Dieu.

— Tu viens du Mogreb sans doute, noble hadji ?

— Oui... mais comment peux-tu savoir d'où je viens et où je vais ?

— Parce que je t'attendais.

— Qui donc es-tu et dans quel lieu m'as-tu connu ?

— Tu vois qui je suis, un pauvre ; toi, je t'ai vu en songe. Non tel que tu es, car tu n'avais pas de figure, mais je savais que tes traits me seraient révélés au moment opportun.

Depuis, j'ai erré à travers le monde en me rapprochant du Saint Lieu. Je voulais prendre la route que suivent les pauvres, ceux qui s'en vont à pied ; mais à Alexandrie, au moment de m'engager dans cette voie, je fus interpellé par un batelier dont l'enfant se mourait de la fièvre et, à ma prière, Allah voulut bien le guérir. Plein de reconnaissance, cet homme me prit sur sa barque qui s'en allait à Assouan.

— Depuis combien de temps voyages-tu ainsi ? demanda Abdulkader.

— Depuis le neuvième jour de la lune de Chaban, le matin de la nuit où Dieu m'envoya ce rêve pour m'ordonner d'aller à ta rencontre.

Abdulkader fut surpris d'une étrange coïncidence : c'était précisément au neuvième jour du mois de Chaban qu'il avait décidé de se mettre en route pour La Mecque.

— Et pourquoi voulais-tu me rencontrer ?

— Je l'ignore, j'obéissais seulement. La raison des choses ne nous appartient pas, et il faut se garder d'y appliquer les arguments de notre esprit. Si j'avais discuté, c'est-à-dire raisonné, me serais-je mis en route sur la foi d'un rêve ? N'aurais-je pas trouvé absurde de rechercher un homme dont j'ignorais les traits ? Cependant, cette ignorance m'a permis de te trouver avec certitude, car elle a évité l'erreur d'une ressemblance fortuite. Quand tu es rentré à la mosquée, j'ai su que c'était toi parce que, sans le savoir, je portais en moi ta véritable image. Elle s'est tout à coup révélée dès que tu as paru devant les yeux de mon corps. J'ai dit aussitôt : voilà celui que tu cherches.

Abdulkader fut troublé profondément par ces paroles étranges ; il ne pouvait admettre une simple coïncidence entre la date du rêve de ce fakir et sa décision de partir pour La Mecque ; et puis, surtout, il se sentait pris par une force mystérieuse émanée du regard, de la parole, des gestes de cet homme, qui semblait grandir à mesure qu'il exprimait sa pensée.

— Eh bien ! puisque Dieu t'envoie, que sa volonté soit faite ; si tu daignes accepter d'être mon ami, demeure près de moi et allons ensemble honorer Allah sur la tombe de Mahomet, son prophète ; que sur lui soit la prière et la paix !

Abdulkader était fataliste ; mais il était aussi superstitieux à la manière de ceux qui savent que tout est dans tout ; c'est-à-dire qu'il n'avait pas la ridicule prétention de nier l'incompréhensible, fût-il absurde. Il laissait au mot « impossible » son sens relatif appliqué au seul domaine des œuvres humaines, se gardant de le prononcer pour tout ce qui touchait au grand mystère de la pensée et des causes premières.

L'homme étrange qu'il venait de trouver sur sa route l'intéressa par l'originalité de son esprit, dont les larges conceptions étaient venues compléter, en quelque sorte, les révélations encore confuses de ces jours derniers, devant les déserts et la vallée du Nil où demeure écrite l'histoire d'une humanité disparue.

On appelait ce mendiant Cheik el Fakir. Sa renommée rayonnait autour de lui, de sorte qu'elle le précédait en tous lieux. Ce n'était pas son vrai nom, mais peu importe, personne ne désirait le savoir tant celui-là lui convenait.

Peut-être fût-ce par ironie qu'à l'origine un mauvais plaisant lui donna ce titre de cheik, qui semble paradoxal pour désigner un fakir (mendiant). Mais la manière d'être du personnage tua le sarcasme et en fit un hommage, tant la simplicité et la noblesse de tous ses actes et de toutes ses paroles donnaient à ce sobriquet de Cheik el Fakir la grandeur d'un symbole.

Fakir, nous le nommerons ainsi, était probablement originaire des confins de l'Afghanistan et des Indes, comme en témoignaient certains détails dans la manière de se vêtir et surtout dans sa façon de prier.

Il avait étudié les diverses religions de ce berceau du monde ; aussi était-il imbu de cette philosophie indienne, obscure pour les barbares d'Occident aveuglés de Raison, mais lumineuse pour les âmes orientales...

Un soir, Abdulkader confia à Fakir son projet de bâtir une mosquée sur le sol sacré de la Kabba, en mémoire de la femme qu'il avait tant aimée.

— Ton idée est pieuse et sera avant tout agréable au Chérif de La Mecque. Cependant, c'est Allah que tu veux honorer? Alors pourquoi ne pas tourner tes yeux et toute ta ferveur vers la créature en laquelle revit précisément celle dont le

souvenir emplit ton cœur? Nous sommes immortels, ô ami, par notre descendance.

» Peu importe qu'une mosquée de plus dresse son minaret; le muezzin qui monte chaque matin y clamer l'appel au Salat et la grandeur d'Allah n'est qu'un symbole. Qu'importe le nom du sanctuaire lointain, puisque personne n'évoquera en le prononçant le souvenir de l'être que tu veux honorer? C'est sur les lieux mêmes où elle a vécu, au milieu des êtres qui réjouirent ses yeux et où peut-être vivra sa descendance que tu dois édifier cette œuvre pieuse. »

Ces pensées firent réfléchir Abdulkader. N'était-ce pas un ordre céleste qui lui venait ainsi par la bouche de cet homme? Était-il vraiment sage de donner suite à son projet?...

Au milieu de ces réflexions, la barque vint s'échouer sur le sable, devant le village de Ouadi Alfa, où la deuxième cataracte mettait un terme à leur navigation.

Ici plus de large vallée fertile; le Nil coule resserré entre ses rives arides, le désert est seul maître; sa stérile étendue implacable et souveraine semble narguer cette eau rougeâtre, lourde de ce limon sans beauté où cependant se cache la vie : elle roule silencieuse, patiente et aveugle vers son but lointain, vers les plaines égyptiennes, porter la fécondité, la richesse, la joie.

◆

La petite caravane s'est maintenant enfoncée dans les solitudes fauves où rien de vivant ne trouble le silence. Elle a quitté le Nil la veille au soir pour marcher vers la mer. A perte de vue, l'inexorable étendue rocheuse, coupée de fleuves de sable, semble soulevée par les forces souterraines brusquement immobilisées.

Les chaînes de collines se succèdent et semblent se poursuivre comme les vagues de l'océan; au sommet de chacune d'elles une autre apparaît, puis une autre encore, et ainsi toujours, comme si l'obstacle franchi se reformait en avant du voyageur. L'homme se sent perdu dans ces laves figées, où le monotone paysage lui donne l'impression de tourner dans le même cercle; il croit toujours retrouver telle roche con-

tournée tout à l'heure et cet éternel recommencement démoralise et détruit l'espoir qui soutient les forces.

Mais le guide sait reconnaître la vraie figure de cette uniformité. Dans le déclin du jour, il allonge son pas régulier sur l'ombre qui le précède et la caravane s'en va vers l'est. Elle a quitté tout à l'heure l'abri d'une falaise où elle s'était arrêtée ce matin, quand le soleil fut trop haut ; elle marchera maintenant jusqu'à minuit, vers la prochaine étape où peut-être il y aura un peu d'eau... ; mais le guide n'en est pas bien sûr ; il évite de répondre aux questions trop précises. A-t-il su par la dernière caravane qu'il n'y en avait plus guère? Sans doute fut-ce la raison qui le fit hésiter à conduire les hadjis. Mais l'espoir du gain le décida à tenter l'aventure où il entraînait ceux qui ne savaient pas.

Abdulkader pensait à tout cela, mais il gardait ce souci pour lui seul.

La caravane était composée de deux chameaux et de deux ânes, sous la conduite du guide et de deux autres Bédouins. Carmina était sur un des chameaux, protégée de l'ardeur du soleil par une sorte de tente où elle était invisible. Son père montait l'autre et allait devant, précédé du guide.

Fakir, habitué aux marches les plus dures, prétendait se fatiguer moins à pied et en vain Abdulkader voulut lui faire partager sa monture.

Les deux ânes portant le bagage suivaient dans la poussière, harcelés par Médane, le jeune esclave soudanais dont la mère avait allaité jadis Carmina ; de temps en temps, il grimpait sur l'un d'eux, en arrière de la charge, à califourchon, sur la queue, semblait-il. On voyait cette étrange silhouette écartelée, agiter deux longues jambes traînant parfois jusqu'à terre.

Au troisième jour, on aperçut enfin la mer ! et ce fut la brèche dans la muraille de la prison ! Une exclamation de joie accueillit l'immensité de cette bande bleue.

Tout le monde a éprouvé ce magnifique appel de la mer d'où semble souffler la liberté ; même en des régions plus clémentes, et sans laisser derrière soi l'infernal spectacle qui venait d'écraser nos voyageurs, la vision de la mer, au loin, brusquement apparue, met l'âme en joie.

— Thalassa ! Thalassa ! Ce cri des Dix Mille n'est certainement pas de la légende ; c'est bien le cri venu du tréfonds de l'être devant ce qui fut le berceau de nos obscures origines.

Bientôt la côte se distingua, dégagée peu à peu de ce brouillard doré qui estompe les lointains dans ces paysages calcinés où la moindre brise soulève l'impondérable poussière des terres arides.

Les premiers souffles du large vinrent enfin rafraîchir les voyageurs. Le guide leur montra la petite île de Syal tout là-bas, au milieu de l'inextricable enchevêtrement des bancs de coraux. On eût dit un petit morceau d'or enchâssé d'émaux aux teintes d'émeraude.

Ce jour-là il n'y eut pas de halte ; il fallait arriver au village d'Abu Dara, sur la côte, avant la nuit ; l'eau, d'ailleurs, était épuisée depuis le matin et chacun avait hâte d'oublier l'infernal désert.

En arrivant aux abords du pauvre village de pêcheurs, le vent soufflait avec violence ; il enveloppait les huttes aux toits plats dans des nuages de poussière ; çà et là, échevelés et fous, les palmiers doums agitaient dans les rafales les moignons de leurs troncs ramifiés.

La plage était déserte ; les petits zarougs démâtés et les pirogues couchées sur le sable, déjà à demi-ensevelies, semblaient abandonnés. Le guide s'approcha d'une hutte assez vaste et appela. A sa voix, une foule sembla sortir de terre.

Cette population était accoûtumée sans doute à recevoir des étrangers, car l'arrivée des voyageurs ne parut pas la surprendre. Ils furent aussitôt conduits, avec leurs bêtes, dans une sorte de caravansérail entouré d'une zériba de palmes et de joncs ; on fit entrer Abdulkader et sa fille dans une hutte en pierre de forme carrée, sans autre ouverture que son étroite porte.

La pénombre et le calme de cette pièce, où la bourrasque n'entrait pas, fut pour eux comme un bain salutaire, une détente nerveuse, presque une euphorie où chacun écoutait, après le sifflement du vent rageur, la vie profonde bourdonner aux oreilles.

Cependant, ce misérable village, fouetté sans trêve par les rafales de vent, cette côte toute grise de poussière lumineuse

sous le soleil blafard, n'étaient pas le terme de leur étape ; il fallait atteindre aujourd'hui même l'île de Syal, où une demeure plus confortable permettrait d'attendre le jour de la grande traversée.

Le guide fit venir des marins et l'on tomba d'accord pour affréter une petite barque.

Quelques milles seulement séparent l'île de la terre ; grâce au peu de profondeur et à la protection des innombrables bancs de coraux la houle du large ne pénètre pas ; malgré la violence du vent, cette traversée ne présentait aucun danger. La marée étant haute (elle ne dépasse guère un mètre en ces parages), on partit à l'instant même.

Il fallait serrer le vent de très près et aider vigoureusement à la rame pour atteindre Syal en une seule bordée ; les quatre marins étaient robustes et habitués à ce voyage qu'ils faisaient sans doute tous les jours ; aussi, à peine une heure après leur départ, trempés d'embruns, ahuris de cette voltige sur les lames courtes, les hadjis débarquèrent sur une plage de l'île, non loin d'un village assez important.

Un Arabe, à l'aspect prétentieux et arrogant, s'enquit de ce qu'ils désiraient, comme s'il eût ignoré pour quelles raisons des étrangers venaient aborder sur son île. Cette attitude tendait à donner plus de prix à ce qu'il jugerait opportun d'accorder. Cet homme était le *Wakil*[1] du cheik Faroug, maître et seigneur de cette contrée et vassal théorique du chérif de Djeddah, avec lequel il s'entendait pour l'exploitation des pèlerins.

Cheik Faroug ne demeurait pas sur l'île ; l'aridité de cette terre perdue ne convenait pas au séjour d'un homme aussi riche, dont l'esprit pauvre était incapable d'embellir l'ambiance. Il vivait dans une palmeraie de la côte, à quelques kilomètres de ce village d'Abu Dara, où la caravane d'Abdulkader s'était arrêtée.

Un grand nombre d'esclaves, du matin au soir, versaient inlassablement l'eau saumâtre du puits dans les petites rigoles d'argile, surélevées comme de petits murs, où elles s'en allaient irriguer les jardins. Ce réseau capricieux s'insinuait dans les champs de tabac, le maïs vert, le dourah et

1. Régisseur.

une quantité d'autres végétaux employés pour la nourriture des bêtes à lait.

Tout cela pousse à l'ombre d'énormes dattiers, dans un demi-jour verdâtre et une humidité tiède de serre. Les grands troncs rugueux soutiennent à une prodigieuse hauteur la voûte des palmes entrecroisées, d'où le soleil tombe et se plaque çà et là en taches dorées sur le sol battu.

Un chameau vieux et maigre, aveuglé de lunettes de paille, tire la corde du puits ; la voix nonchalante d'un esclave demi-nu le guide. Il semble mesurer son pas tranquille à la plainte monotone et régulière de la grosse poulie de bois pendue à une branche, tandis que le sac de cuir, gonflé et ruisselant, monte lentement et émerge enfin à la lumière ; il tourne sur lui-même dans la gerbe d'eau giclant des mille trous de sa panse distendue et un rayon de soleil y pose l'auréole d'un immobile arc-en-ciel. Le chameau recule et, d'un seul coup, le sac s'abat sur la pierre inclinée, vomissant la masse d'eau claire ; elle s'élance, en vague joyeuse, dans chaque rigole, à la poursuite de la précédente, déjà disparue là-bas sous la verdure.

Le maître, étendu sur un angareh, surveille ce travail en fumant sa médaha ou en mâchant le *kat* apporté des rives du Yemen.

C'est là qu'on vint prévenir cheik Faroug de l'arrivée d'un riche marchand du Mogreb, accompagné d'une femme voilée. Il savait son Omer bahar (capitaine de port) bon juge et assez fin psychologue pour juger sûrement de la valeur des passagers ; jamais le digne homme ne l'avait dérangé en vain, de sorte qu'il se fiait aveuglément à ses avis. Il enfourcha sa mule et, suivi de ses serviteurs, alla à Abu Dara s'embarquer pour l'île. En y arrivant, son wakil le reçut sur la plage et le conduisit à la maison où il avait installé les nouveaux arrivés.

Cheik Faroug s'excusa aussitôt de recevoir un hôte aussi illustre dans une si pauvre demeure et se perdit en longs discours pour déplorer la triste nécessité d'une hospitalité si modeste.

Ce verbiage obséquieux lui donnait le temps de juger son hôte. Abdulkader ne fut pas dupe de cet empressement intéressé et sentit, dès le premier regard et au premier mot, com-

bien cet homme était faux et dangereux. Mais que lui importait? Il n'avait nulle intention de trouver un ami dans cet entrepreneur de pèlerinage dont il paierait les services.

Sur l'ordre de Faroug, le wakil fit apporter des tapis, de magnifiques tentures, des vaisselles de choix, plus de richesses enfin qu'on n'en aurait attendu dans une grande ville.

Abdulkader, sensible aux belles choses, admira la diversité de tous ces ornements dont l'ensemble représentait à peu près tous les arts de l'Orient. Cette magnificence le surprit un peu, mais il pensa que son hôte, sans doute grand voyageur et armateur de nombreux navires, avait dû rapporter lui-même toutes ces choses précieuses ; il chercha en cette preuve de goût un prétexte à lui rendre un peu de l'estime refusée par son antipathie. Les nobles cœurs souffrent de l'abjection d'autrui et voudraient toujours lui trouver une excuse, en lui découvrant des qualités insoupçonnées. Les hommes vils, au contraire, sont avides de trouver des défauts dans ceux qui leur semblaient meilleurs pour les abaisser à leur niveau.

Carmina fut installée dans une chambre voisine et eut pour la servir deux esclaves soudanaises, dont l'une parlait un peu l'arabe mograbin.

Mais où était donc Fakir? Il avait disparu au moment où l'on débarqua sur l'île.

Il était tout simplement étendu sur les nattes de la petite mosquée, asile naturel du pauvre qu'il prétendait rester, en dépit de l'amitié de son riche compagnon.

Le jeune Médane se sentait important par tous les honneurs dont son maître était l'objet et donnait en conséquence des ordres aux serviteurs qui installaient sa demeure.

Ayant le libre accès des appartements de Carmina, il initia les deux petites esclaves soudanaises à ses habitudes ; il s'attarda même à ce soin plus qu'il n'était nécessaire, sensible sans doute au charme des yeux rieurs, de la croupe puissante et des seins effrontés de l'une d'elles, Mona, dont il sut bien vite apprendre le nom.

Il se le répétait sans cesse, ce nom, et souriait à des rêves voluptueux, quand, tout à coup, la voix impérieuse de son maître l'éveilla aux réalités ; il l'envoya à la

recherche de Fakir, dont l'absence commençait à l'inquiéter.

Il le trouva endormi à la mosquée et l'éveilla.

— Dis à Abdulkader que je suis ici l'hôte d'Allah et non celui de Faroug. Si ton maître veut me rejoindre, qu'il vienne ici quand il lui plaira.

Ces façons désinvoltes n'étaient cependant pas choquantes, n'ayant rien d'arrogant ou de présomptueux ; il savait à Abdulkader une âme assez noble pour n'avoir point la vaine susceptibilité des parvenus jaloux de leurs apparences.

Abdulkader vint, en effet, aussitôt vers celui qui l'attendait et lui exprima sa surprise de le voir se mettre ainsi à l'écart.

— Je ne veux rien devoir à celui dont tu es l'hôte, car le luxe qu'il t'offre a des origines inavouables et ses pensées secrètes me font peur.

— Cependant, vois avec quel empressement il me reçoit.

— Je n'ai que trop vu ; ces tapis inestimables, ces coffres de bois précieux, ces étoffes rares, ces porcelaines, me font plutôt penser à un butin. Tu pourrais voir ce faste chez un chef de bandits... Si ces objets pouvaient parler, ils conteraient de bien sinistres histoires sur tous les pèlerins qui n'ont pas revu leur patrie...

— J'ai eu un peu cette impression ; mais avons-nous le droit d'accuser sur de simples apparences ? D'ailleurs, nous ne sommes ici que pour un temps très court, car j'aurais demain, paraît-il, un navire pour Djeddah.

— Qui te l'a proposé ?

— Le cheik lui-même.

— Alors, ne le prends pas.

— Sais-tu quelque chose de précis ?

— Qu'importe la précision ou la connaissance d'un détail particulier ! Quand le léopard est à l'affût, ai-je besoin d'en connaître davantage ? Je sais qu'il va bondir à l'instant favorable, et cela me suffit.

— Alors, que me conseilles-tu ?

— Je suis sans expérience des réalisations pratiques, et ne veux point m'y hasarder ; je sortirais des limites de mon rôle.

» Celui qui devine les pensées des hommes et conçoit le sens caché des apparences ne peut en tirer des résultats pra-

tiques ou des avantages personnels ; il perdrait aussitôt les affinités que Dieu lui a données, car en agissant ainsi il troublerait la marche du destin. Il doit être un reflet et non une lumière. »

Ces avis préoccupèrent profondément Abdulkader. Il sentait lui aussi combien l'ambiance de cette île était louche et inquiétante.

Sans aucun doute, Fakir avait un don de double vue. La pensée d'autrui se révélait à lui par cette mystérieuse induction si souvent constatée chez les médiums.

Il recommanda à Médane la plus grande prudence de langage, tout en restant attentif à ce qu'il pourrait voir ou entendre.

Ce garçon, bien que parfois enfant et espiègle comme un jeune animal sauvage, avait un instinct très sûr ; sa confiance aveugle en celui qui l'avait élevé lui donnait une inébranlable fidélité et le rendait dévoué jusqu'à la mort.

Élevé en même temps que Carmina, nourri du même lait, il était plus un fils adoptif qu'un esclave.

HENRY DE MONFREID

(A suivre.)

LEÇONS D'UNE CRISE

La tempête qui, en septembre, a soufflé sur l'Europe et a failli de peu en ruiner les fondements est apaisée.

Dans quel antre d'Éole s'est-elle formée? D'où lui est venue sa fureur? Quels dégâts a-t-elle laissés derrière soi? Que convient-il de faire pour en éviter le retour?

La crise, pour les Français, a été en même temps internationale et nationale; ils ont été ramenés à la fois, par l'imminence de la guerre, au mois de juillet 1914 et, par le heurt des passions, aux jours de l'affaire Dreyfus. Le pire serait qu'ils ne tirassent de là aucun enseignement : la prochaine bourrasque ne leur pardonnerait pas.

*
* *

A l'origine, la paix, qui, en 1919, a sanctionné la victoire de 1918. Victoire d'alliés, paix d'alliés : c'est-à-dire paix s'inspirant de principes différents et souvent contradictoires.

La France avait pendant quatre ans connu les horreurs de l'invasion; c'était la quatrième en un siècle; elle songeait d'abord à en éviter le retour et, pour ce, à affaiblir définitivement l'adversaire.

La Grande-Bretagne, nation commerçante, pensait surtout à refaire une Europe qui pût lui servir de marché. Cette préoccupation se conjuguait chez elle au souci traditionnel de barrer la route à toute hégémonie continentale.

Sécurité, disions-nous, et ce mot-là devait longtemps rester le *slogan* de la diplomatie française. A Londres, on répondait : *équilibre*.

L'Italie, dans le réalisme un peu court qui est souvent celui de ses hommes d'État, n'avait qu'une idée claire : le démembrement de l'Autriche-Hongrie.

Quant à l'Amérique du président Wilson, tard venue dans la guerre, mais dont l'appoint avait été décisif, elle paraissait rêver d'une Europe nouvelle, toute démocratique, à l'intérieur de laquelle les frontières eussent été dessinées en vertu du « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes » : frontières d'ailleurs sans arêtes et dont l'ensemble se serait fondu au sein d'une Société des Nations universelle, tenant son efficacité de la raison et de la morale. Conception confuse, mais à laquelle le prestige du chef de la grande nation américaine donnait un poids singulier. Hélas ! la nation ne devait pas tarder à désavouer le chef et l'Europe resta empêtrée dans les lambeaux d'un système qu'elle n'avait pas imaginé.

Le résultat de tout ceci fut un peu incohérent. Les auteurs des traités de 1919 ne doivent pas en être absolument blâmés ; on ne saurait oublier dans quelles conditions ils travaillaient, oublier surtout le spectre du bolchevisme qui hantait alors toute l'Europe.

L'Autriche-Hongrie, cette Société des Nations au petit pied, fut dépecée en vertu du « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes », mais les « États successeurs », ceux au moins qui se trouvaient dans le camp des vainqueurs, reçurent, aux dépens des vaincus, des accroissements justifiables seulement du point de vue de la stratégie et de l'économie. L'Allemagne fut largement amputée, mais non démembrée ; des servitudes humiliantes lui furent imposées, mais sans que ceux qui les imposaient fussent tous décidés à user de coercition pour l'empêcher de s'en affranchir ; et l'excès même des charges financières théoriques, dont on lui arracha l'acceptation, constitua pour elle un encouragement et une prime à la violation des engagements souscrits.

Telle quelle, l'Allemagne du traité de Versailles apparaissait pantelante : la limitation à 100 000 hommes des effectifs totaux de son armée, l'occupation temporaire jointe à la démi-

litarisation définitive de la rive gauche du Rhin nous constituaient contre elle une protection que l'on pouvait estimer suffisante.

Mais elle comptait toujours 63 millions de citoyens contre les 40 millions de la France métropolitaine. Vu l'abstention ou la mauvaise volonté de nos anciens alliés, dure était pour nous la tâche de la maintenir dans l'état de demi-sujétion où l'avait réduite la défaite.

Cette tâche, nous n'avons pas su la remplir. Peut-être, eu égard aux circonstances, était-elle impossible. Le Reich allemand s'est affranchi de la charge des réparations, a reconstitué son armée, clandestinement d'abord, ouvertement ensuite, s'est apprêté à réoccuper et à fortifier la Rhénanie.

Pendant longtemps, nous aurions pu envisager une solution de force. Pourquoi ne pas l'appeler par son nom? Ç'eût été la guerre préventive. Aucun gouvernement français ne s'y est résolu. Aucun gouvernement démocratique ne s'y pouvait sans doute résoudre. L'opération de la Ruhr, qui fut ce qui y ressemblait le plus, se vit interrompue, sous la pression anglaise, à l'instant qu'elle allait porter ses fruits.

Dès lors, une autre politique semblait s'imposer : il fallait faire la part du feu, c'est-à-dire du dynamisme renaissant de l'Allemagne, s'efforcer de le diriger, de le canaliser, de l'intégrer dans une organisation vivante et souple de l'Europe nouvelle.

Les occasions n'en ont point manqué.

Avant la révolution hitlérienne d'abord : Aristide Briand en eut le sentiment. Mais, comme trop souvent chez lui, le réalisme ne fut pas à la hauteur de l'intuition. Mal soutenu par l'opinion française, il voulut donner et retenir à la fois et finalement n'aboutit pas. Et puis le partenaire, le Gouvernement républicain du Reich, était faible et en proie aux violentes surenchères nationalistes : Stresemann s'enlisa dans ses « finasseries ».

Après la révolution hitlérienne ensuite : cette fois, la France se trouvait en face d'un gouvernement qui avait les moyens de se faire obéir et qui, en même temps, dans ses débuts, avait un intérêt évident à l'apaisement international.

Au mois de décembre 1933 — la Conférence du désarmement,

ouverte au milieu de tant d'enthousiasme, se perdait déjà dans les sables mouvants de la surenchère et de l'hypocrisie — je fus reçu à Berlin par M. Adolf Hitler (en qualité de journaliste et comme je devais être reçu plus tard, à Moscou, par M. Molotov, président du Conseil des Commissaires du Peuple). Voici, telles qu'elles résultent des notes prises par un secrétaire allemand, la conclusion des propos du Führer :

« *D'après le plan MacDonald, la France devrait réduire la force de son armée et renoncer à son armement offensif. Le chancelier reconnaît que le plan MacDonald est, sur ce point, inexécutable. Il fait en conséquence la proposition suivante :*

» 1° *L'Allemagne pourra avoir une force armée égale à* 50 *p.* 100 *de la force française ;*

» 2° *En contre-partie, l'Allemagne renonce à posséder les armes offensives les plus lourdes ;*

» 3° *Les principales nations participantes concluront des pactes de non-agression pour une durée de huit à dix ans ;*

» 4° *Les États s'engagent mutuellement à observer, dans la conduite de la guerre, des principes d'humanité ;*

» ... *L'Allemagne serait prête à accepter tout contrôle général et réciproque, même s'il devait être automatique et périodique.* »

Ces suggestions, dont l'acceptation eut eu pour effet de conserver à la France, en effectif et en matériel, une écrasante supériorité sur l'Allemagne, furent dûment transmises à Paris.

J'eus alors l'occasion d'écrire (*le Temps*, 17 décembre 1933) :

« On peut considérer que lesdites suggestions, exorbitantes du traité de Versailles, ne prêtent même pas matière à discussion. En ce cas, il faut envisager l'hypothèse, plus que vraisemblable, où l'Allemagne ne céderait pas et réarmerait ouvertement ; il faut alors être prêt à faire jouer le mécanisme prévu par les traités *jusqu'au bout*, c'est-à-dire, au delà des sanctions économiques, jusqu'aux sanctions militaires, voire peut-être jusqu'à la guerre...

» Il n'y a pas de moyen terme. Ou, s'il y en a, il réunirait les désavantages des deux politiques et ne saurait aboutir, pour la France, qu'à une reculade consécutive à de vaines menaces. »

Ces lignes me valurent quelques injures et, en fait, les propositions hitlériennes ne reçurent aucune suite.

Une nouvelle occasion surgit quelques mois plus tard. En avril 1934, la Grande-Bretagne offrit de garantir l'exécution d'une convention de limitation des armements à laquelle l'Allemagne se déclarait prête à souscrire.

Louis Barthou, alors ministre des Affaires étrangères, penchait pour l'acceptation. Des influences puissantes, au sein du Cabinet Doumergue, l'emportèrent sur son avis. Il se résigna à signer la note du 17 avril 1934, qui équivalait à une fin de non-recevoir et prétendait enfermer strictement l'Allemagne dans le cadre des clauses militaires du traité de Versailles, cadre dont elle était déjà amplement sortie.

Dès lors, les dés étaient jetés : nous ne voulions pas reconnaître le fait accompli en nous efforçant d'en limiter le développement ; nous nous refusions en même temps à employer la force pour y mettre terme.

L'inévitable devait arriver : en mars 1935, rétablissement officiel du service obligatoire en Allemagne ; en mars 1936, réoccupation militaire de la rive gauche du Rhin, puis fortification de cette rive gauche et accroissement des forces armées du Reich jusqu'au point extrême permis par sa population et par son potentiel industriel. La France était désormais bloquée à l'intérieur de sa ligne Maginot ; sa supériorité militaire sur l'Allemagne tendait à se muer en égalité, voire, dans le domaine de l'aviation, en infériorité.

Corrélativement, une réaction énergique de la France devenait techniquement de plus en plus aléatoire.

En 1935, son efficacité eût été certaine. En 1936, son succès apparaissait déjà moins sûr, surtout en présence des réticences britanniques, et ce n'est qu'après coup qu'on connut les craintes que suscita à Berlin, le 7 mars, l'éventualité d'une mobilisation française. Ensuite, la ligne Siegfried se trouva construite, et les fabrications de guerre furent, aux dépens du bien-être des Allemands, poussées en Allemagne jusqu'au point que l'on sait.

Impuissants à prendre parti — moins peut-être par le défaut des hommes que par celui des institutions — les gouvernements français successifs crurent trouver une parade — ou

un alibi — d'abord dans la Société des Nations, puis dans un réseau de pactes conclus avec les pays de l'Europe orientale que pouvaient menacer les appétits allemands.

La Société des Nations, elle, donna, dès que sa force fut mise à l'épreuve, la mesure de sa faiblesse. Son activité dans l'affaire d'Éthiopie ne servit qu'à rompre l'accord franco-italo-britannique ébauché à la Conférence de Stresa d'avril 1935. (Quelques jours avant cette Conférence, M. Mussolini me montrait une carte imprimée à Berlin où étaient marquées en rouge les régions revendiquées comme germaniques par le national-socialisme, et il me disait que les trois grandes puissances occidentales devraient être prêtes à résister par la force à de probables entreprises allemandes sur l'Autriche et sur la région des Sudètes.) L'Italie fut jetée dans les bras de l'Allemagne. La fortification de la rive gauche du Rhin fut la première grande conséquence de cette erreur ; la seconde fut l'*Anschluss*.

Quant aux pactes dits d'assistance mutuelle souscrits avec diverses puissances de l'Europe orientale, leur portée, du point de vue français, peut se résumer ainsi : *ils ont associé nos risques avec ceux de pays plus faibles et plus menacés que nous.*

L'un d'eux, le pacte franco-russe, dans lequel les Soviets ont vu surtout un paratonnerre destiné à attirer sur la France la foudre allemande, a eu cet inconvénient supplémentaire d'éloigner de nous plusieurs gouvernements effrayés par l'idéologie moscoutaire : on pense d'abord à la Belgique.

Enfin, le système présentait ce danger de permettre éventuellement à l'adversaire d'en utiliser le mécanisme pour susciter un conflit, dans lequel nous serions automatiquement entraînés, au moment exactement choisi par lui. Les récents événements ont montré l'étendue de ce danger.

*
* *

Depuis que les préjugés des États de la Petite Entente avaient fait avorter les projets de confédération danubienne esquissés à Paris, dès lors surtout que l'Italie avait été rejetée dans le camp adverse, l'*Anschluss* de l'Autriche apparaissait

difficilement évitable. Cet *Anschluss* une fois réalisé, la mystique raciste, admirable instrument de pangermanisme traditionnel, devait à coup sûr s'attaquer aux Allemands de race englobés en 1919 dans la République tchécoslovaque, par une délimitation qui avait davantage tenu compte de convenances économiques et stratégiques que du principe des nationalités.

La France était liée avec la Tchécoslovaquie depuis 1924 par un traité d'amitié et d'arbitrage, depuis 1925 par un pacte d'assistance. Mais les circonstances étaient devenues telles qu'il ne lui était plus loisible ni de se porter directement au secours de cet État, ni peut-être de faire en sa faveur, à l'ouest, une décisive diversion par les armes.

On pouvait, il est vrai, user, à l'encontre de l'Allemagne, d'une tactique d'intimidation destinée à l'arrêter au bord des résolutions irréparables. Cette tactique fut employée avec succès au mois de mai dernier, lorsque le Reich manifesta, une première fois, l'intention d'appuyer militairement les revendications de la minorité allemande en Tchécoslovaquie.

Brève fut la reculade du Gouvernement hitlérien. Dès la fin de juillet, il procéda à une mobilisation de fait de ses forces armées ; dès le mois d'août, il apparut probable qu'il braverait tous les risques, y compris les risques d'une guerre générale, qu'il ne désirait cependant pas, plutôt que de renoncer à la prompte exécution de ses desseins sur la Tchécoslovaquie.

Terrible dilemme que celui qui se posa alors aux hommes responsables des destins de la France : céder, c'était abandonner la plus forte position barrant encore l'expansion de l'Allemagne vers l'est et le sud-est ; c'était, par conséquent, renoncer à ce qui restait, malgré une évolution si prodigieuse des circonstances, du principe le moins flottant de la diplomatie française ; résister, c'était risquer un conflit général, dont le moins qu'on pût dire était qu'en tous cas la race française en fût sortie durement atteinte, que la civilisation européenne y eût sombré, qu'il n'eût sauvé la Tchécoslovaquie ni de l'invasion, ni sans doute du démembrement, et qu'il se fût engagé pour nous dans des conditions militaires incertaines, jointes à des conditions diplomatiques franchement médiocres.

On sait, en effet, que si l'armée de la France pouvait, sans nul désavantage, être comparée à l'armée allemande, son avia-

tion était, par contre, inférieure de plus de huit dixièmes à celle de l'adversaire. On sait aussi que l'Italie et la Pologne étaient hostiles, que la Roumanie et la Yougoslavie ne se préparaient qu'à tenir la Hongrie en respect, que la Belgique s'affirmait neutre, que la Grande-Bretagne, trop tard consciente de la nécessité du réarmement, n'était pas en mesure de nous fournir, sur terre, une aide substantielle, que la Russie soviétique hésitait devant les risques politiques et les difficultés matérielles d'une mobilisation, que la Tchécoslovaquie eût eu de la peine à tenir longtemps ses positions militaires situées dans les Sudètes, au milieu d'une population hostile, que les États-Unis, enfin, tout bien disposés qu'ils apparussent en faveur des démocraties, se fussent, au début au moins, satisfaits de fournir à ces démocraties, contre argent comptant, certaines matières premières. On ne parle que pour mémoire du plan d'insurrection communiste en France, plan dont l'existence est certaine, et qu'un syndicaliste connu a dénoncé, en parlant de ceux qui poussaient à une guerre pour créer le climat nécessaire à la réalisation d'une révolution permettant la constitution des États-Unis d'Europe soviétique.

*
* *

De cet effroyable dilemme, on s'est tiré par une négociation dont tous les Français ont encore présentes à la mémoire les dramatiques péripéties.

Agitation croissante des Allemands des Sudètes ; mission conciliatrice « officieuse » confiée par le Gouvernement britanique au vicomte Runciman ; concessions tardives du Gouvernement de Prague ; refus des partisans de M. Heinlein de se contenter de l'autonomie et exigence de l'annexion des Sudètes au Reich allemand ; voyage de M. Neville Chamberlain à Berchtesgaden ; rapport de lord Runciman concluant à l'impossibilité de faire cohabiter plus longtemps dans un même État les Tchèques et les Allemands ; projet franco-britannique, arrêté à Londres le 19 septembre, et accepté par le Gouvernement tchécoslovaque ; refus de l'Allemagne d'accepter ce projet, qui, cependant, lui donnait en fait satis-

faction ; mise en demeure adressée par elle à la Tchécoslovaquie d'avoir à évacuer, pour le 1er octobre, la région contestée ; voyage de M. Neville Chamberlain à Godesberg ; memorandum allemand du 23 septembre précisant les exigences allemandes ; mesures militaires prises en France et en Grande-Bretagne ; manifestation des revendications polonaises et hongroises ; nouveau voyage à Londres de MM. Daladier et Bonnet et lettre personnelle envoyée par M. Chamberlain à M. Hitler ; proposition de Conférence internationale, lancée par le président Roosevelt ; nuit décisive du 27 au 28 septembre et appel adressé par M. Chamberlain, sur l'initiative du Gouvernement français, à M. Mussolini ; coup de téléphone de ce dernier au chancelier allemand ; ajournement de la mobilisation générale allemande ; décision de réunir en Conférence, à Munich, les chefs des Gouvernements allemand, britannique, français et italien ; accord du 30 septembre : telles sont les grandes étapes, étapes se poursuivant à un rythme de plus en plus précipité, d'une histoire au terme de laquelle la paix devait se trouver sauvée et la Tchécoslovaquie démembrée.

Au milieu de quelle atmosphère cette histoire s'est déroulée, on l'a dit, et il est inutile de s'y appesantir : fausses nouvelles, sournoises propagandes, passions raciales, heurts d'idéologies rivales, aveuglements volontaires ou non : tout cela composait un assez triste tableau, sombre lever de rideau du drame menaçant et au milieu duquel, du point de vue français, la seule note réconfortante fut donnée par le calme et l'ordre dans lesquels se sont déroulées chez nous les mesures de prémobilisation.

On a épilogué et on épiloguera encore sur l'étendue des concessions qui ont été accordées à l'Allemagne par la Conférence de Munich. Elle y a cédé sur un point : elle a renoncé à entrer dans le territoire des Sudètes en bousculant l'armée tchécoslovaque ; sur tous les autres points, à quelques détails près, elle a eu satisfaction. Indispensable toutefois est-il de noter que, depuis le 19 septembre, date à laquelle le principe de l'incorporation au Reich des territoires tchécoslovaques comptant plus de 50 p. 100 d'Allemands avait été inscrit dans le projet franco-anglais, la question n'était plus entière. Et ce qui fit le tragique de ces dernières journées de septembre,

ce fut précisément que, l'essentiel étant réglé, la paix et la guerre se trouvaient suspendues, de par l'âpreté allemande, à la fixation d'une date, voire d'une heure.

Allons plus loin : disons que ce n'était pas depuis le 19 septembre 1938 que la question n'était plus entière, mais au delà, depuis que, en mars 1938, l'Europe avait accepté sans protestation l'*Anschluss* de l'Autriche ; au delà encore, depuis qu'en 1936, il avait été permis à l'Allemagne de réoccuper militairement la rive gauche du Rhin ; au delà encore, depuis qu'en 1935, l'Italie avait été jetée dans les bras du Reich ; au delà toujours, depuis qu'en 1935 également, on avait toléré la répudiation des clauses militaires du traité de Versailles ; au delà enfin, depuis que la Grande-Bretagne s'était laissée aller au désarmement et depuis que la France n'avait su faire son choix, quand il en était temps, entre une politique allemande de coercition et une politique allemande d'entente surveillée et vigilante.

L'accord de Munich a enregistré pour la France un échec douloureux. Mais, s'il est absurde d'avoir pensé illuminer à son sujet, il ne l'est pas moins d'en faire retomber la responsabilité sur ceux qui l'ont négocié. Ce n'est pas à vrai dire une décision qui a été prise le 30 septembre : c'est un constat qui a été dressé.

*
* *

Ou le sang des Français est bien altéré, ou cette pénible crise doit avoir pour eux un effet salubre en leur rendant le goût, qui fut jadis inné en eux, de penser clairement.

Devant tant de voiles déchirés et après tant d'illusions dissipées, comment pourraient-ils, sans faillir au destin de la patrie, continuer à se laisser bercer d'équivoques ? Comment pourraient-ils ne pas exiger que ceux qui les gouvernent pratiquent une politique qui ne soit pas un simple tissu de compromis et de velléités contradictoires ? Comment pourraient-ils ne pas trouver, dans la conscience des dangers qui les menacent et dans la mesure exacte de leurs possibilités, l'énergie d'exploiter à fond ces possibilités ?

Trois vérités évidentes semblent pouvoir, en bonne méthode cartésienne, servir de base à leur raisonnement :

1° La France, le plus beau pays sans doute de l'univers, n'a que 42 millions d'habitants (dont 2 millions d'étrangers) ;

2° Elle possède le second empire colonial du monde, peuplé d'environ 60 millions d'individus, riche d'une richesse virtuelle considérable, mais encore insuffisamment mise en valeur ;

3° Elle a pour voisin un peuple qui compte maintenant 79 millions d'habitants, qui vit chichement sur un sol très inégalement fertile, qui est animé d'une farouche volonté de puissance et qui trouve à l'Est le champ normal de son expansion.

Il s'ensuit que notre nation doit avoir pour primordial souci celui de ménager des forces qu'elle ne possède pas en surabondance et de les réserver à la protection de son territoire tant métropolitain que colonial.

On peut certes soutenir que la meilleure manière d'assurer cette protection est de limiter, dans tous les sens, l'expansion du trop puissant et trop encombrant voisin. Alors on se trouve ramené, avec ou sans le mot, à cette politique d' « encerclement » de l'Allemagne, qui a été une de celles entre lesquelles a balancé depuis 1918 la diplomatie française.

Une telle politique est-elle encore réalisable? Si oui, il faudrait constituer, en arrière de tant de lignes abandonnées, une nouvelle ligne de résistance, moins forte d'ailleurs que les précédentes, mais constituée selon les mêmes principes et cimentée avec le même ciment, celui de la garantie française.

Pratiquement, on risque fort de se heurter à des impossibilités. Si on pense édifier cette ligne de résistance, le long de l'axe Varsovie-Budapest-Bucarest, il faut favoriser, à travers la Russie subcarpathique, la jonction de la Hongrie et de la Pologne, poursuivre du même coup le dépècement de la Tchécoslovaquie et s'aliéner irrémédiablement l'Union soviétique. Si c'est, au contraire, sur cette dernière que l'on prétend s'appuyer, on fortifie l'entente germano-polonaise et l'on jette, dans le camp allemand, tous les gouvernements de l'Europe orientale et sud-orientale qu'effraye le bolchevisme.

Dans l'une et l'autre hypothèse, le concours de l'Italie, depuis la construction de la ligne Siegfried, apparaît indis-

pensable. N'est-il pas chimérique d'espérer ce concours? Ou de quel prix exorbitant le faudrait-il payer?

En tous cas, n'est-on pas assuré de voir se réaliser la prédiction faite par *Mein Kampf* dans l'hypothèse où la France entraverait l'expansion allemande vers l'Est : l'Allemagne se jetant *d'abord*, et avec toutes ses forces, sur notre pays?

Si ces considérations paraissent assez fortes pour faire hésiter devant la politique d'encerclement, il n'en est qu'une autre qui soit réalisable : celle de la concentration sur soi.

La France doit admettre qu'elle ne saurait plus jouer partout en Europe, maintenant que le Reich peut mobiliser environ 110 divisions et possède environ 4 000 avions en état de service, le rôle exact qu'elle y jouait quand, au lendemain du traité de Versailles, il n'en avait que 10 et point d'aviation ; mais elle ne doit pas pour cela se résigner à la décadence.

La France doit reconnaître qu'elle ne peut sans danger rester indéfiniment liée par des traités ou pactes d'alliance et d'assistance mutuelle qui l'exposent à être la *première* l'objet d'une agression allemande et qui apparaissent d'ailleurs absolument contradictoires? Ainsi une guerre polono-russe pourrait éclater sans qu'il soit aisé de déterminer l'agresseur. A quoi serions-nous alors fidèles? Au traité d'alliance avec la Pologne, ou au pacte d'assistance avec les Soviets?

La France, *dont les intérêts sont identiques à ceux de la Grande-Bretagne*, doit, par tous les moyens, s'efforcer de resserrer les liens qui l'unissent à cette dernière, liens qui apparaissent d'autant plus solides qu'ils sont noués à l'avantage des deux parties. (En cas de guerre, en effet, comment, sans la flotte britannique, nous ravitaillerions-nous? Comment, sans l'armée française, les Anglais empêcheraient-ils l'Allemagne de les menacer de Calais?)

La France doit, *dans tous les domaines*, restaurer ses forces. C'est l'affaiblissement de sa force morale qui a éloigné d'elle, en trop d'endroits, des amitiés jusque-là sûres ; c'est l'affaiblissement de certains points de sa force militaire, conséquence de l'affaiblissement de sa force de production, qui a encouragé l'Allemagne à pousser, jusqu'à l'ultimatum, ses dernières exigences (comment le contribuable français, qui n'a jamais marchandé son argent à la défense nationale,

a-t-il pu tolérer, alors que la crise menaçait, qu'il ne se construisît chez lui que 40 avions en moyenne *par mois*, tandis qu'il s'en construisait 600 en Allemagne?) Sans une telle restauration, *accomplie dans le moindre délai*, point de diplomatie possible, point d'action extérieure, point d'entente durable avec la Grande-Bretagne : rien que la déchéance et, sans doute, l'invasion.

La France doit retrouver le sens impérial ; elle doit s'apprêter à dire un *non* catégorique et définitif à toute revendication de l'Allemagne sur les colonies que lui a enlevé le traité de Versailles, et que l'effort français a, d'ailleurs, transformées ; corrélativement, elle ne doit rien négliger pour extraire de son empire toutes les possibilités immenses qu'il renferme (une contre-partie aux abandons de Munich n'aurait-elle pu être, par exemple, la mise en chantier immédiate du Transsaharien?)

Qu'on entende bien. Une telle politique de concentration ne signifierait pas politique d'abandon. S'il la pratiquait, notre pays ne s'interdirait pas d'intervenir en Europe, librement, au moment choisi par lui et qui lui paraîtrait le plus propice. Il renoncerait seulement à y intervenir automatiquement, au besoin contre ses intérêts, au besoin contre le gré de la majorité de ses citoyens, à l'instant déterminé par l'adversaire. Notre amitié — l'exemple anglais est là pour le prouver — en serait autant plus recherchée.

Certes, l'accord de Munich comporte des conséquences inévitables ; lorsqu'elles se dérouleront, ceux qui ont applaudi à cet accord ou qui s'y sont résignés ne devront pas jeter de hauts cris ; la poussée allemande vers la région du Danube et vers les plaines de l'Ukraine va s'accentuer. Si elle se maintient dans un cadre économique compatible avec les principes essentiels du droit des gens, les Français, à condition de mettre à profit le répit qui leur serait ainsi laissé, peuvent trouver avantage à voir le dynamisme allemand s'employer dans cette direction ; si au contraire, en dépit de la promesse faite solennellement par M. Hitler que l'annexion des Sudètes marque la fin des revendications territoriales de l'Allemagne en Europe, cette poussée prend un caractère belliqueux et menace définitivement les dernières libertés du continent,

nos compatriotes auront à peser les raisons qu'ils pourront avoir à risquer le tout pour le tout et de se jeter dans la mêlée. Mais au moins ne sera-ce pas alors sur eux que seront portés les premiers coups. L'Histoire, d'ailleurs, est là pour prouver que l'accroissement démesuré d'un empire porte en soi un germe de désagrégation, et que ceux qui ont su, jusqu'à l'instant décisif, se tenir à l'abri de la tourmente, recueillent, le jour de la liquidation, le fruit de leur sagesse. La France est entrée tard dans la guerre de Trente ans, et la guerre de Trente ans s'est terminée par les traités de Westphalie, qui ont marqué l'apogée de la puissance française.

*
* *

Tout en se préparant au pire, on peut rêver du meilleur. On le doit, car le rêve, à condition de n'être pas désordonné, est souvent générateur de création. On peut rêver d'une Europe ayant retrouvé son équilibre dans une raisonnable application du principe des nationalités, Europe enfin redevenue à peu près statique, qui ne serait plus déchirée par des idéologies masquant des appétits et qui deviendrait consciente de l'abîme de ruine vers laquelle la précipite à coup sûr la course aux armements. Une telle Europe se souviendrait peut-être du plan d'union imaginé par Aristide Briand et en tirerait de l'oubli certains chapitres pour les utiliser dans un esprit réaliste ; elle mettrait terme à l'autarcie farouche dans laquelle elle est aujourd'hui aux trois quarts emprisonnée ; elle rétablirait chez elle un minimum de libre circulation des personnes et des biens ; aux effrayantes fabrications de guerre, destructrices de richesses, qui absorbent aujourd'hui le plus clair de ses facultés productrices, elle substituerait pour partie des industries de paix, créatrices de prospérité. Bref, elle s'arrêterait au seuil de la noire barbarie dans laquelle elle paraît sur le point de plonger et reprendrait le cours du destin civilisateur qui a été si longtemps le sien...

Rêve encore une fois et tel que les Français, s'ils ne doivent pas le chasser absolument de leur esprit, ne sauraient en aucun cas y trouver prétexte à esquiver l'effort dont la réussite est pour eux aujourd'hui une question de vie ou de mort.

Austère effort pour lequel tous les citoyens doivent ceindre leurs reins et qu'il faut poursuivre dans *tous* les domaines de la vie nationale. Il implique la renonciation à l'existence relativement facile qui, par comparaison avec celle de la plupart des autres peuples, est la nôtre ; il implique la fin de tous les égoïsmes autres que l'égoïsme national ; il implique l'instauration d'une rigoureuse politique de la natalité et d'immigration ; il implique un accroissement des privations, une diminution des loisirs ; il implique l'abandon, peut-être plus malaisé, de chères habitudes de dénigrement et de jalousie ; il implique la revision complète de nos méthodes gouvernementales, administratives et électorales dans ce qu'elles ont même, en leur laisser-aller, d'agréable et de complaisant ; il implique un goût nouveau des responsabilités et des sanctions ; il implique aussi l'union, mais l'union dans un but précis et défini, et non pas celle qui se forme dans l'équivoque pour ne se maintenir que dans la contradiction ; il implique enfin, partout et toujours, un *choix* et une *décision*.

A ce prix, à ce dur prix seulement, la France, enfin réveillée du demi-sommeil dans lequel elle s'est trop longtemps laissée bercer, retrouvera sa force : force non plus empruntée et fallacieuse, fragilement construite sur des ententes extérieures plus périlleuses qu'efficaces, mais force intrinsèque et indubitable. Du même coup, et pour le plus grand bien de la civilisation, elle retrouvera, avec son prestige, le fil de la tradition qui fait d'elle la gardienne de l'esprit proprement occidental, esprit de création rationnelle au sein d'une liberté organisée.

Si les Français le comprennent, la crise de septembre, si douloureuse qu'elle ait été, aura porté des fruits salutaires. S'ils ne le comprennent pas ou si, le comprenant, ils n'en suivent pas moins leurs anciens errements, alors ce peut en être fait et de la grandeur de leur patrie et des valeurs spirituelles qui donnent son prix à leur existence.

JACQUES CHASTENET

NATURE DE PARIS[1]

Les Halles grouillaient autour de nous, parmi la trépidation des moteurs et le fracas des voitures dont les hautes roues craquaient sur les pavés. Des camions automobiles rangés contre les trottoirs et contenant des cochons partagés en deux, attendaient qu'on les déchargeât. Les porteurs ployaient sous le poids des chairs sanguinolentes. Un peu plus loin, d'énormes quartiers de bœuf pendaient aux crocs des pavillons de la boucherie dont on lavait le carreau à grand retentissement de galoches, de cris, d'appels et de seaux d'eau. Des équipes s'affairaient. On se passait de main en main des paniers de primeurs que les maraîchers, debout près des attelages, regardaient disposer, en imposantes piles, à même la chaussée. Les phares plaquaient sur cette foule de bêtes et d'hommes associés dans leur tâche nocturne, des jets d'une lumière frémissante qui décapait l'ombre à grands coups. Et au fur et à mesure que, délestées de leurs montagnes de choux, de poireaux, de carottes, de salades, les charrettes opéraient demi-tour, d'autres prenaient leur place au milieu d'un concert d'injures, d'ordres, de hennissements et de claquements de fouet.

J'ai tant erré de fois à travers cette agitation qu'elle a cessé de m'étonner. Le spectacle le plus curieux d'ailleurs que l'on peut voir aux Halles se trouve moins exposé dehors à tous les yeux qu'à l'intérieur des bars, des débits et même de cer-

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 octobre 1938.

taines rues obscures, où rôdent et cherchent à se nourrir des miséreux. Quelques-unes de ces rues portent encore sur un côté le nom de Grande et sur l'autre celui de Petite-Truanderie, sans être pour cela moins resserrées que celles des Prêcheurs ou du Cygne. C'est dans leur atmosphère d'humidité poisseuse, de pénombre inquiétante, de vague, de déprimant malaise que j'ai situé l'action de *l'Homme traqué.* La première idée de ce livre m'était venue à Montmartre, rue Tholozé, où je découvrais, chaque nuit vers trois heures, en remontant de la place Blanche, des filles qui, elles aussi, escaladaient la Butte et s'arrêtaient devant une boulangerie dont on apercevait, à ras de trottoir, dans le sous-sol, un geindre en train de cuire ses fournées. La présence de cet homme au sein de la nuit silencieuse offrait quelque chose d'hallucinant. On lui lançait des sous et une ficelle puis, lorsqu'il avait noué à l'extrémité un quignon de pain, on hissait le tout jusqu'à soi.

Certes, le pittoresque de Montmartre, avec, en haut du raidillon de la rue Tholozé, l'entrée du bal du Moulin de la Galette, se serait parfaitement prêté à l'intrigue d'un roman, mais la rue Saint-Martin avait plus de caractère. Le voisinage des Halles, le violent éclairage de ses principales artères s'opposant à la louche obscurité de ses ruelles, lui conféraient une sorte de pathétique, de ténébreux mystère. J'habitais alors à deux pas, quai du Louvre, et, lorsqu'il m'arrivait d'avoir besoin d'un détail ou d'une précision, je me rendais à l'instant sur les lieux. Enfin, le souvenir, la hantise de Villon, qui ne m'ont jamais quitté, me poussaient à errer sans cesse autour du square des Innocents où jadis le poète avait traîné ses grègues. Une danse macabre était peinte à la fresque sur les murs du cimetière qui occupait la place du monument actuel : un trou plutôt, la fosse commune. On y avait précipité, durant une épidémie de peste, des milliers de cadavres, et c'étaient les défunts, bourgeois, marchands, soldats, notables, moines, curés, fillettes, nonnains et « dames », que la fresque sinistre représentait. La Mort les menait tous jusqu'à cette horrible excavation et ils avaient beau se reculer ou essayer de fuir, la ronde les emportait au son des violes et des hautbois quand ce n'était pas à grand renfort de coups de piques, ainsi que les

sergents du guet l'avaient si souvent fait pour le « pôvre escholier » à la suite de quelque larcin. Toute l'histoire de Lampieur se borne à son arrestation. Le crime né me servait que de point de départ. Je ne l'ai d'ailleurs qu'esquissé et je serais vraiment en peine d'en faire une description. Le livre commence le surlendemain du meurtre : comment Lampieur s'était-il introduit chez sa victime? Comment s'y était-il pris pour qu'elle ne criât pas, qu'elle n'appelât point au secours? Il n'en est pas question. Un seul critique, Edmond Jaloux, a signalé cette lacune, en évitant toutefois de me la reprocher. Ce qui comptait, à mon sens, était l'envahissement progressif du criminel par une épouvante qui devenait de l'obsession. Ainsi que Ravel dans *Bolero*, j'ai développé — en en multipliant l'intensité — les résonances d'un thème unique, dont la répétition finit par agir sur les nerfs du lecteur après l'avoir au préalable frappé de la stupeur que pourrait procurer une drogue.

— Oui, c'est cela, m'a dit un jour un grand libraire qui a l'habitude du métier, les gens qui aiment vos livres leur demandent comme l'effet d'une piqûre de morphine. S'ils se laissent prendre une fois, ils sont perdus.

J'ignorais jusque là — je le confesse — que le public subît les mêmes états d'âme qu'à chacun de mes ouvrages je tente de provoquer soit par l'espèce de fascination qu'exerce le sujet sur moi, soit par un besoin de me faire mal à moi-même, en allant jusqu'au fond du tourment, de l'angoisse, que je partage avec mes personnages. Ne me laissant pas un instant de répit, ceux-ci me poursuivent, durant que j'analyse leurs réactions : ils s'insinuent dans ma vie spirituelle. Éveillé, je les vois s'agiter sous mes yeux: je les entends parler, se quereller. Endormi, je me sens opprimé, habité par eux.

Tout romancier de bonne foi en conviendra : nul ne reste le maître des créatures qu'il a tirées de son subconscient et appelées à la vie : elles se liguent contre lui et l'obligent à en passer par où elles veulent. C'est ce qui accentue la différence entre le rêve et la réalité. Ne s'en tenir qu'à cette dernière est de tout repos : le danger commence au moment où l'imagination l'emporte sur le contrôle qu'on a de soi. Le monde où l'on pénètre alors est peuplé de monstres, de formes

vagues mais grimaçantes aux enroulements, aux viscosités de reptiles démesurément grossis. Quelque assurance que l'on possède, on est vite envahi par la peur des ténèbres où toutes ces formes rampent et se coulent sournoisement vers le téméraire qui ne soupçonnait point l'horreur surgissant à chaque pas. Lorsque, dans l'*Équipe*, je décrivis le duel au couteau de Bouve et de Bobèche sur le bord de la Seine, je croyais être à la place de ce dernier et sentir l'arme me poignarder. J'étais couché sur l'herbe : je voyais l'eau briller, mais l'acier brillait plus encore et, tandis qu'il s'enfonçait dans ma chair, c'était en vain que je m'efforçais de l'arrêter. Bouve le plantait jusqu'au manche dans la plaie. En même temps, je me souvenais d'une théorie familière à Paul Bourget : « Si vous voulez avoir le droit d'écrire, il faut que la plaie saigne. » Cela m'empêchait de lutter sérieusement. J'appréhendais et je souhaitais à la fois de souffrir, de « saigner » davantage. Autour de nous, les témoins de cette rencontre se tenaient immobiles. Je me voyais par leurs yeux à travers les multiples sentiments qu'ils éprouvaient et je ne me plaignais pas. C'était atroce. Plus le fer de la brute, qui m'avait appuyé son genou sur la poitrine, me déchirait, plus je lui savais gré de s'acharner ainsi. J'étouffais. Ce genou m'écrasait, me meurtrissait.. Et ce couteau... Ah ! comme j'attendais qu'après s'être abattu de toute la force de Bouve dans mon corps pantelant, il me lardât encore avec plus de sauvage violence, de voluptueuse bestialité.

Je n'avais eu qu'une occasion de recevoir un coup de « surin », mais j'avais eu le temps ou la présence d'esprit de parer le choc et m'étais somme toute assez adroitement tiré de cette histoire. Une simple entaille au-dessous de l'index, et qui, bien qu'intéressant l'os, n'avait pas eu de suite grave. J'en porte encore la cicatrice. Or, je suis sûr de n'avoir, au cours de cette rapide algarade, rien éprouvé de comparable à la terreur panique de mon combat imaginaire avec le héros de *l'Équipe;* même plus tard, en en reconstituant les phases, j'ai conservé ma pleine lucidité.

— On verra bien, proclament ceux qui ont l'habitude de ces sortes de règlements. Tout costaud qu'il est, il bouffe pas l'fer ?

Une seconde fois — c'était dans le port d'Anvers — je me suis trouvé à même de constater l'écart qui existe entre une rixe authentique et le grossissement qu'elle acquiert du fait de l'imagination. Depuis plusieurs minutes, un type de mauvaise mine m'avait emboîté le pas et, comme je descendais, à travers l'ancien quartier réservé du Riet-Dijk, dans la direction des quais, la route que je suivais m'obligeait à passer sous la voûte de la tour de briques de la Vieille Boucherie. Une vapeur roussâtre embrumait l'air. Bien qu'il fût à peine trois heures de l'après-midi, les filles avaient déjà, dans les boutiques, allumé leurs lampes à pétrole voilées de petits abat-jour. Rue des Trois-Jambons, rue Zirik, rue du Fossé-au-Bourg, rue des Anguilles : un véritable labyrinthe de voies étroites et contournées, dont les pavés glissaient. Sur de vastes cuisinières qui servaient d'appareils de chauffage, « ces dames » avaient placé des bassines d'eau et, me voyant aller à la découverte, elles cognaient contre les vitres et me faisaient signe d'entrer. De rue en rue, la nuit m'avait surpris au milieu de ces singulières boutiques et, de l'Escaut tout proche, des glapissements de sirènes mêlés aux vrombissements prolongés des cargos, me parvenaient ainsi que de brefs appels chargés de reproches quand j'aperçus, postés près de la voûte, trois louches individus à qui le type de tout à l'heure devait sans doute parler de moi.

— Ah ! me dis-je aussitôt, je joue ma chance.

J'aurais pu rebrousser chemin et gagner, par le Fossé-au-Bourg, le Marché-au-Bétail, puis le quai Jordaens, mais, confiant en mon étoile, je m'engageai sous la tour où bientôt un coup de sifflet me fit tourner la tête. L'homme qui m'avait suivi hésita une seconde à réitérer son signal et j'allai jusqu'à lui, la main droite dans la poche de mon pardessus comme si j'y avais eu un revolver. A cet instant, plusieurs passants, qui arrivaient en sens inverse, changèrent la face des choses. Les complices de l'indicateur se débandèrent : lui-même n'eut pas l'air de comprendre et je pus, tranquillement, sortir du mauvais pas où ma curiosité des bouges et des quartiers malsains m'avait, une fois de plus, fourvoyé.

Tels sont les faits. Ils n'offrent rien de particulièrement dramatique si ce n'est la tombée de la nuit, la présence des

trois bougres sous l'arche de la tour et l'impossibilité où j'aurais été d'opposer de la résistance s'ils avaient montré plus de décision. Néanmoins, le tableau que j'en ai brossé dans *Brumes* est assurément l'un des plus angoissants qu'il me fut jamais accordé d'écrire, car je l'ai repris, par la suite, en en imaginant toutes les péripéties.

La fin du jour, l'épaisseur du brouillard, ainsi que les clameurs déchirantes des sirènes ou les autres bruits stridents et spasmodiques du port étaient cependant de nature à créer, par le dédale des ruelles qui m'avaient conduit jusqu'à la Vieille Boucherie, une atmosphère de meurtre suffisamment évocatrice pour que, même à distance, elle me trouble encore aujourd'hui. Si peu que l'on se prête aux malins sortilèges de cette heure équivoque où des vestiges de clarté s'attardent au milieu des vapeurs crépusculaires, l'émoi dont elle pénètre l'âme produit de tels phantasmes qu'ils obscurcissent tout. « Le sommeil de la raison engendre les monstres » a signalé Goya au bas de sa première planche des *Caprices*. Nous pouvons lui accorder notre confiance. Goya savait ce que cette simple phrase signifie, et il en a d'ailleurs fourni la preuve avec ses mendiants ivres, ses sorcières lubriques, ses duègnes folâtres et édentées, ses gnomes, ses fœtus en délire, ses moines papelards et toutes ces hideuses et ricanantes présences voletant à travers les fumées du cerveau. Pour les peindre, il n'avait pas besoin de regarder très loin, mais en lui-même, à certaines minutes mélancoliques de sa vie finissante alors que s'agitaient, au fond de sa conscience, les refoulements, les obsessions, les tristesses d'une existence particulièrement brillante, mais déréglée, cynique, fantasque, sombrant dans l'amertume de l'exil, de la solitude et de la surdité.

Sans en être réduits à de pareils malheurs, combien sommes-nous à ressentir parfois, à l'approche de la nuit, ces frôlements suspects qui soudain envahissent le champ de la conscience en y projetant, ainsi que sur un écran, toute une procession d'animaux fantastiques et de formes incertaines, aux ailes rongées par la vermine, aux dents trop longues, aux trognes pourries, aux nez de travers, aux yeux bigles, aux griffes cassées et douloureuses ! Les moins hideux sèment la folie, l'effroi. Les autres chuchotent d'étranges patenôtres ou font

entendre de séniles éclats de rire grinçant comme, au bras d'une potence, la poulie qui supporte la corde et dont le funèbre contre-poids, hissé peu à peu, apparaît sous l'aspect d'un pendu obscène, mordant une langue énorme entre deux lèvres révulsées.

IX

Étrangers, provinciaux, banlieusards, Parisiens d'adoption et Parisiens de Paris se font de cette ville des opinions si diverses qu'on se demande quelle est la bonne. Chacun juge à sa manière, mais on pourrait, je crois, concilier tous ces points de vue si la Censure, au lieu d'exercer son contrôle sur le cinéma, par exemple, s'appliquait à modérer l'inspiration licencieuse de ces Messieurs du Music-Hall qui croient servir la plus noble des causes en exhibant quelques douzaines de femmes nues.

J'étais entré un soir d'hiver à Bruges dans un vague caf'-conc' de la place du Marché-au-Poisson et le patron m'avait lui-même placé près du piano avec force gentillesses et flatteries qui s'adressaient moins à ma personne qu'à ma qualité de Français. On est très avenant à l'égard des étrangers chez nos voisins. Mais l'estrade du boui-boui manquait de profondeur et — pourquoi ne pas l'avouer? — la grosse rigolade, à laquelle s'employait une douzaine d'artistes, me paraissait des plus vulgaires. Néanmoins, les gens riaient. Des familles entières, imbibées de gueuse lambic et de faro, se pâmaient d'aise et m'expliquaient parfois ou me traduisaient les jeux de mots dont le sens m'échappait. En un dialecte hybride, mi-flamand, mi-français, c'étaient des réparties que la mimique des interprètes rendait — m'assurait-on — vraiment irrésistibles.

Le patron, lui-même, se tordait.

— Savez-vous, affirmait-il, j'ai beau les entendre chaque soir, je les trouve toujours drôles.

Et comme je n'avais pas l'air convaincu.

— Patientez, ajouta-t-il. Tout à l'heure, vous verrez. Ça est une chose... formidable!

— Quoi donc?

— Chut ! Une surprise.

Elle consistait d'abord en un changement de décor qui s'effectua, sans qu'on baissât le rideau, par le déroulement d'une toile de fond représentant un terrain vague où se dressait un bec de gaz. Le public applaudit. Puis une commère aux cheveux roux, moulée dans un fourreau de satin noir et la taille entourée d'un coquin de tablier rouge, s'avança noblement. Elle fumait un mégot et chantonnait un refrain du genre dit réaliste.

— Elle possède sept enfants, m'apprit le propriétaire du beuglant..., cela mérite votre attention : une belle femme.

Il indiqua le poids de sa pensionnaire et poursuivit :

— Le jour, elle dirige, près de la Maison-Noire, un commerce de charcuterie pour nourrir sa famille, et la nuit, elle chante chez moi. L'entendez-vous ?

J'estimai prudent de ne point émettre d'avis, car cette énorme créature laissait échapper de ses lèvres un filet de voix si grêle qu'il faillit me donner le fou rire.

— Que raconte-t-elle ? m'informai-je.

— Ah ! oui. C'est juste, fit le patron. Elle se plaint d'être obligée de se livrer à la prostitution.

— Elle est pourtant de taille à se défendre.

Mon interlocuteur n'avait point prévu cette objection. Perplexe, il se gratta le crâne, secoua la tête de droite à gauche et dégoûté probablement de mon manque de sens artistique :

— Enfin, murmura-t-il. Tout est dans l'expression, dans la nuance...

Un groupe de spectateurs, qui depuis l'arrivée en scène de la chanteuse ne cessait d'applaudir que pour ingurgiter des chopes, l'appela par son nom.

— Ils sont contents, n'est-ce pas ? fit observer le tenancier. Mais, à présent, suivez bien l'intrigue qui va se dérouler sous vos yeux... Ce n'est pas naturellement l'homme dont elle supporte la tyrannie qui s'amène... Est-ce clair ?

— Oh ! très clair !

En effet, un personnage en blouse, coiffé d'un chapeau melon et muni d'un riflard, traversait lentement le fond du théâtre. La femme s'interrompit.

— Beau blond ! murmura-t-elle en déployant les plus délicates séductions. Hep ! beau blond ! Il y a du feu chez moi. Viens-tu ?

L'homme ouvrit les bras et demeura quelques instants dans cette surprenante attitude devant *la Sirène des fortifs* (c'était sous cette appellation que le titre de la saynète désignait l'héroïne). Il n'en fallut pas davantage pour permettre à la rôdeuse de ravir à l'imprudent admirateur sa chaîne de montre, son portefeuille, son épingle de cravate. Et soudain, il reçut par derrière un vigoureux coup de pied que lui assénait un gaillard vers qui la femme se précipita, délirante, en le suppliant d'accepter le produit de son vol.

— Hein ? Pariss ! Tout à fait comme à Pariss !... la vie de noce ! s'exclama le patron. On croit y être !

Hélas ! quel que soit le ridicule d'une pareille insanité, on ne présente souvent guère mieux sur nos grandes scènes de music-hall. Ni la *Miss*, comme on dit, ni « Maurice » n'ont l'occasion, au cours de leurs sketches, de nous offrir un régal littéraire supérieur à celui dont l'auteur de *la Sirène des Fortifs* m'a permis de savourer la finesse. Loin de moi, certes, l'intention de nier le talent, parfois très vif, de ces deux artistes, mais le tort qu'ils ont involontairement causé à Paris mérite à mon avis d'être dénoncé. On ne chante pas durant des mois :

Je l'ai tell'ment dans la peau
Qu' j'en d'viens marteau

ou

C'est ma réguliè...è...re

avec un gargouillement de la gorge, sans en porter quelque responsabilité. Par la faute de ces vedettes, un vaste public d'Argentins, de Brésiliens, d'Égyptiens, d'Allemands, d'Italiens, d'Anglais, de Suédois croient encore qu'en France, « petites femmes » et « coquins » n'ont qu'à s'embusquer sous un réverbère des boulevards extérieurs pour assurer leur matérielle. Le malentendu va parfois même si loin qu'il est des gens sur qui mes livres provoquent de curieuses réactions.

— Cher monsieur, m'ont confessé, croyant me faire plaisir, certaines personnes incapables de cacher leurs impressions,

je viens de lire votre dernier roman. Tous mes compliments !... J'ai bien ri !

En revanche, m'étant trouvé naguère dans un bal de la rue de Lappe, trois gentlemen, qui m'avaient reconnu, m'abordèrent assez froidement.

— C'est toi, Carco ? s'informa le premier. Alors, comme ça, tu viens dans le milieu ?

— Mais bien sûr.

— Tu dois te marrer, parole ! ajouta le second.

Le troisième renchérit :

— Oui. Plutôt ! Rien qu'à l'idée des ballots qui achètent tes bouquins pour se bourrer le crâne, j'sais pas... j'rigolerais tout seul.

Je ne pouvais me dissimuler que ces messieurs manquaient d'enthousiasme.

— Évidemment, répondis-je. Si j'avais eu la chance de faire votre connaissance avant d'écrire, j'aurais été mieux renseigné.

— Probabe !

Il y eut un silence.

— La prochaine fois, repris-je en les regardant, je m'adresserai donc à vous.

— Dédé-de-Charonne ! dit l'un, en se nommant.

— François-les-petits-pieds ! mentionna l'autre.

— Et moi, conclut le troisième, Robert-le-Balafré.

Il leva le menton afin de laisser voir une ancienne cicatrice qui partait d'une oreille et lui barrait le cou.

— J'habite rue de la Roquette, mais demande au Petit-Balcon. Le taulier me préviendra. D'accord ?

— D'accord !

— On les met ? dit aussitôt Dédé à ses amis.

François-les-petits-pieds aurait voulu ajouter quelque chose, mais les mots ne venant pas, il haussa les épaules et se dirigea vers la sortie.

Quant à Robert, il me tendit la main et, subitement, quoique ce fût à contre-cœur, il me souhaita le bonsoir.

— Allez ! grommela-t-il. A la revoyure ! Au fond, t'es plus fortiche que je croyais. Salut !

Cette rapide discussion avait eu lieu dans un ancien « musette » transformé en dancing. Jusqu'alors les admirateurs de Bruant et d'un Paris-la-nuit, quelquefois redoutable aux amateurs d'émotions fortes, respiraient rue de Lappe une atmosphère spéciale qui ne les décevait pas trop. Hélas ! En assimilant les bals et les bastringues à la catégorie des boîtes de luxe, le fisc a vite détruit le caractère de ces établissements.

— Comment voulez-vous qu'on en sorte, est venu m'exposer une délégation des tenanciers de guinches. On peut pas mettre les consommations à douze francs : on n'aurait plus personne.

Mais le percepteur restait impitoyable. Aussi les plus retors de ces messieurs, comprenant qu'ils n'obtiendraient pas gain de cause, ont-ils modernisé leurs vieilles salles de danse, et c'est pourquoi, la rue de Lappe donnant l'exemple, les autres tentent désormais de disputer avec Montmartre pour l'élégance du cadre, le luxe des lumières et la qualité du plaisir. J'ignore si l'agent des contributions s'y retrouve. En tout cas, le pittoresque y a perdu. Les « musettes » ont en majeure partie disparu des quartiers où jadis ils foisonnaient à la grande joie des honnêtes gens et des coquins, des petites ouvrières et des « radeuses » : de mirifiques dancings les ont remplacés.

C'était pourtant de bien curieux endroits que ces arrière-boutiques où le patron commençait par donner à danser, le samedi et le dimanche, en s'installant lui-même sur une modeste estrade, muni de sa cornemuse ou de son accordéon. Les clients du bistro assuraient la publicité. Ils se connaissaient tous et cela justifiait l'inscription qu'on lisait, à la porte de la rue, sur un globe de verre dépoli et qui, de Belleville à Vaugirard, du Point-du-Jour à Charenton, se détachait en lettres noires à la clarté du gaz : *Bal des Familles*. La bourrée alternait avec la java. On mangeait des châtaignes qu'on arrosait d'un petit vin du pays. Aux grandes fêtes annuelles, guirlandes de feuillage et papier doré, lampions, godets de couleur décoraient le plafond et les murs ; puis, insensiblement, « l'orchestre » s'améliorait. Un parent, un ami se soignaient au propriétaire : il y avait même certains soirs

une « batterie » au complet. Les musiciens « faisaient toilette » ; ils n'arboraient plus que rarement la blouse et les sabots et, parfois, au bout de deux ou trois ans, le local à son tour prenait un air de salle des fêtes d'où les familles étaient exclues.

Le bal Bousca — non pas le bastringue de la Huchette où le patron jouait de la vielle, mais celui de la rue de Lappe — a débuté de la sorte. Le Petit-Balcon aussi. Avant la guerre, c'était, dans le passage où ses lumières se voient de loin, le rendez-vous attitré des voyous de la Popinc et de Ménilmontant. Il se composait d'un comptoir à main droite et, dans le fond, d'une salle toute en longueur, qu'une immense glace ornait sur le côté gauche tandis qu'un balcon de bois faisait vis-à-vis. Des bancs, des tables d'auberge occupaient l'emplacement des banquettes et des guéridons qui entourent à l'heure actuelle la piste réservée aux danseurs. Les soirs de neige, on se serait cru dans quelque coupe-gorge des *Mystères de Paris*, car l'unique réverbère, dont la flamme vacillante tremblotait à l'endroit où le passage bifurque, avait tous ses carreaux brisés à coups de pierre comme si l'on avait voulu rendre encore plus convulsifs les clignotements du papillon de gaz que le vent, à chaque saute, menaçait de souffler.

Une descente de police, à laquelle j'assistai du couloir de la cour, s'était terminée par une rafle de revolvers et de couteaux à cran d'arrêt particulièrement fructueuse. Les inspecteurs en récoltèrent un panier. Jamais je n'aurais imaginé que les habitués du bal fussent aussi bien armés. Il eût suffi qu'un seul d'entre eux ouvrît le feu pour que la tuerie se déchaînât. Fort heureusement, l'opération avait été conduite par des gens entraînés à ce sport.

— Les hommes à droite, les femmes à gauche ! Et pressons ! S'il vous plaît... Allons, plus vite ! ne cessait de glapir la voix du commissaire chargé de l'expédition.

Il avait ajouté :

— Tout le monde au poste !

Et j'étais resté seul, avec le tenancier du bal et son épouse, parmi les tables renversées, tandis que, par la porte ouverte, je voyais sur la neige piétinée deux ou trois casquettes qu'au

milieu de la bousculade leurs malheureux propriétaires n'avaient pas eu le loisir de ramasser.

— On a sûrement été vendus ! grogna le patron.

Sa compagne lui fit un signe.

— Allez, conclut-il. Ça va comme ça !

Aujourd'hui, dans le même bal, détonations de revolver, roulements de tambour, cris, hurlements, accompagnés d'éclairs et de heurts de cymbales accueillent, dès qu'ils sont installés, les touristes qu'on déverse des auto-cars, mais les armes sont chargées à blanc et c'est un électricien qui, devant le manomètre, coupe et donne la lumière pendant que les musiciens poussent des clameurs stridentes et que des figurants, pour corser le tableau, déchirent l'air à coups de sifflet.

X

Je m'étais promis de ne point parler de Montmartre — tout au moins du *Lapin agile* — au cours de cette étude, mais outre qu'elle eût présenté une assez grave lacune, elle ne pouvait, tout bien considéré, négliger ce double élément en raison du caractère et, si l'on me permet le mot, de l'esprit particulier que la Butte a conféré à mes livres. « A la brume — note André Billy dans ses *Intimités littéraires* — Carco sort et monte à la place Pigalle. Le chapeau sur les yeux, les épaules larges, répondant d'un « Salut ! » sans morgue, un peu chantant, aux signes déférents des gérants et des chasseurs de boîtes de nuit, coudoyant rudement les filles, il va faire sa promenade quotidienne sur le boulevard extérieur, jusqu'à cet endroit où le métro sort de terre et dont le spectacle fiévreux, tragique, excitant, multipliant des sympathies obscures pour les choses et les gens de la pègre, le retient longuement, debout au bord du trottoir, la cigarette aux lèvres, les mains dans les poches, immobile, dilaté, content... » Tout ceci est parfaitement exact, mais ce que Billy ni personne ne saurait soupçonner, c'est la force, la plénitude de mon contentement. A cette heure, les boîtes, les restaurants de nuit ne sont point ouverts. Quelques-uns conservent leurs volets de la veille et procurent l'impression d'être en faillite ou fermés « pour cause de décès ». On cherche presque l'écriteau qui en témoigne.

Derrière des grilles, en face du n° 60, un vieil hôtel porte sur sa façade cette mention : « *Poste aux chevaux* », qui — paraît-il — remonte au temps de Louis XI. Vers la fin du siècle dernier, un bâtiment à quatre pans ornés de colonnes et de bossages vermiculés entourait un puits que la fontaine actuelle — avec sa vasque — a, d'après divers témoignages, fort heureusement remplacé. Cet édifice constituait l'ancienne barrière Pigalle, laquelle — ainsi que ses deux voisines dont j'ai vu des photographies, la barrière Blanche et celle des Martyrs — marquait la limite entre les jardins de la Butte et le quartier des lorettes, des chansonniers et des rapins.

Pour facile et joyeuse que la vie ait alors été, je lui préfère — et de beaucoup — l'existence d'aujourd'hui, qui présente plus de diversité, de contrastes. La nuit, quand les bistros s'allument, c'est une féerie. Des feux bleus, rouges, verts, orangés, papillotent sous la pluie, escaladent les étages, courent aux rampes des balcons ou s'embrasent pour s'éteindre avant de clignoter au faîte des immeubles avec une si bizarre et si brusque fantaisie qu'on ne s'en lasse jamais. Je connais bien des villes où le plaisir s'enchante aux lumières des bars et des dancings ; il n'en est pourtant qu'une où ces lumières soient capables de susciter dans l'âme d'un artiste un tel émerveillement, de provoquer en lui une impression aussi aiguë d'éphémère splendeur compliquée de je ne sais quelle inquiétude. A travers les branches dépouillées des platanes, les ailes du Moulin-Rouge, toutes brasillantes d'ampoules, font signe au promeneur qui rêve. Certains soirs, c'est vers elles que je vais : cela dépend de mon humeur. Je songe à mon premier roman. Il semble que Jésus-la-Caille m'attende sous ces arbres ou dans tel de ces bars du boulevard que plusieurs de mes personnages ont plus tard adoptés, comme cette Louise qui devait malheureusement finir à l'hôpital. J'avais passé une nuit entière à tenter de la sauver. Nous nous étions promenés le long des cabarets, des bistros, des hôtels de passe qui, de la place Pigalle à la place Blanche, se succèdent sans interruption, en bordure du trottoir. Louise m'écoutait. Elle marchait, tête basse, la pensée visiblement ailleurs. Le type qui la terrorisait nous épiait de loin. Il ne comprenait rien à cette scène. Autour de nous, quantité d'au-

tres filles suivaient le même itinéraire, mais elles racolaient les passants et ne paraissaient nullement dégoûtées de se livrer à ce trafic. J'aurais voulu que Louise ne leur ressemblât point, qu'elle fît au moins le premier pas. Je me serais employé à la tirer d'affaire. Il pleuvait. Un vers de Laforgue m'obsédait tristement :

On ne peut plus s'asseoir tant les bancs sont mouillés.

— Eh bien ! dis-je à la malheureuse. A vous de décider ! Vous savez ce que demain vous réserve ?

Fallait-il être jeune, vraiment, et naïf ! Insister toute cette nuit d'hiver auprès d'une pareille créature ! J'avais beau lui dépeindre l'avenir sous les couleurs les plus sombres, elle appartenait à Maurice... elle se serait jetée au feu pour lui.

— Louise !

— Mais non, ne me tourmentez plus ! avait-elle enfin gémi. Par pitié, laissez-moi.

Je ne m'explique pas encore la cause de cet attachement, de cette obstination absurde, car au fond, quand je pense à l'infortunée, aujourd'hui qu'elle est morte, je comprends que sa vie n'offrait guère d'intérêt. Je n'avais pas même un désir physique de sa personne. L'important c'était plutôt ce que cette fille représentait pour moi, dans le roman que j'écrivais. Elle en était devenue la figure principale. Le quartier où elle demeurait m'avait fourni le cadre. C'est ainsi. Tous mes livres dépendent d'un milieu, d'une rue, de l'air particulier qu'on y respire. Les personnages ne viennent que par surcroît. Un critique de grande classe, Henry Bidou, s'est posé la question au sujet de *l'Homme de minuit*. Là encore, j'ai commencé par m'imprégner de l'atmosphère propre à Montparnasse. Durant des semaines, des mois, je deviens la victime d'une sorte d'obsession. J'accumule des notes, des croquis. Rue de la Joie, au-dessus d'un étal, j'avais relevé cette inscription en lettres d'or : *Boucherie de la Gaîté*. Était-ce assez cruel ! Cela montrait-il d'une façon assez typique l'insensibilité qu'on acquiert dans l'exercice d'une profession ! D'habitude, un quartier où j'ai vécu, et que par conséquent je connais

mieux qu'un autre, me fournit le décor. S'il correspond à diverses impressions d'autrefois, les choses vont assez vite. Je suis à même de donner aux protagonistes suffisamment de recul pour qu'ils aient l'air, sinon d'être nés dans telle maison, du moins de l'avoir habitée. Sans ce recul, je ne suis bon à rien : il m'aide à établir la tonalité générale de l'œuvre, me permet d'employer tantôt le présent, tantôt l'imparfait. Me trouvant ainsi à une certaine distance des événements qui m'inspirent, il m'est dès lors loisible de traiter l'ensemble en opposant les masses d'ombre aux plans lumineux, au lieu de me cantonner dans une uniformité risquant de produire un fâcheux effet de convention sur des faits que je souhaite aussi vivants que possible.

Chacun a sa méthode. La mienne, qui ressemble à celle des peintres, exige une si grande soumission au milieu dans lequel évoluent mes héros qu'il passe de beaucoup avant eux. Pour peu qu'on m'en tînt le pari, j'écrirais un roman presque sans personnages, avec des descriptions, des états d'âme, une atmosphère déterminée ; d'ailleurs, si vous supprimez dans mes livres, la pluie, la brume, l'aube, le crépuscule, le fracas de certaines rues, leurs silences, tous ces éléments dont la combinaison finit par déterminer une présence, des présences, le reste — réellement — n'importe guère. Du moins, à mes yeux. J'avais jadis eu l'intention de consacrer un roman à chaque quartier de Paris : *Jésus-la-Caille*, *l'Équipe*, *l'Homme traqué*, *Bob et Bobette*, *l'Ombre*, *la Rue*, *Ténèbres*, *l'Homme de minuit* (pour ne citer que ceux-là) constituent donc un commencement d'exécution de ce projet. J'éprouvais un tel plaisir à me documenter sur place qu'il s'en est fallu d'un rien que je ne continue. Pendant plusieurs semaines, je logeais à l'hôtel. Et cet hôtel, il m'arrivait parfois de le choisir à côté de l'immeuble que j'habitais. Ainsi en fut-il quand j'écrivis *Rue Pigalle*. Je possédais alors un appartement à Montmartre. Mais comme les fenêtres de mon logis n'ouvraient pas sur les bars et les restaurants de nuit que je me proposais de dépeindre, je m'étais installé dans une maison meublée où je n'avais qu'à m'embusquer, le soir, derrière les persiennes, pour récolter des sensations. C'est de cet observatoire que j'ai recueilli les propos qu'à la porte d'une boîte les chauffeurs de taxi

échangeaient au passage des filles. Ils formaient une haie le long du trottoir et je n'avais qu'à me pencher : sans être vu, je me trouvais, en quelque sorte, au milieu d'eux tout en apercevant, en face, les trois poupées aussi grandes que nature dont on venait d'orner le balcon du *Caveau Caucasien*. La façon dont elles paraissaient, comme moi, surveiller le grouillement de la rue et s'y intéresser, m'emplissait d'un secret malaise.

Il y avait des nuits où, brusquement, une mystérieuse angoisse me forçait à sauter de mon lit pour aller vérifier que ces poupées étaient bien à leur place. Elles auraient quitté l'endroit où on les avait accrochées que je n'en eusse pas été surpris. Elles faisaient corps avec moi-même. Mais le lendemain, lorsque je regagnais mon domicile à l'heure du déjeuner, ce n'était pas mon héroïne qui prenait figure d'originalité aux regards de mes deux concierges... et finalement je crus plus sage de couper court à pareille fantaisie.

Environ à cette époque, la gérante d'un établissement nocturne me confia qu'à l'occasion de fréquentes querelles dont je faisais l'objet dans « le milieu », un de ses amis s'était écrié :

— Tout de même, s'il acceptait que je l'affranchisse pour ses bouquins, comment qu'ils auraient plus de jus !

Pensant m'être agréable, *la* Blanche proposa donc à diverses reprises de me présenter le personnage en question.

— Quand tu voudras, disait-elle, il te mènera partout. Chez les truands, chez les marlous..., est-ce que je sais ! Il ne désire que te rendre service. Et crois-moi : c'est quelqu'un !

Blanche ne se trompait pas. Huit ou dix jours plus tard, on me demandait au téléphone.

— Écoutez voir, je suis Trignol ! m'apprit une voix... Et je me permets de vous signaler qu'on juge demain, aux Assises, une affaire de Peaux-Rouges qui se pose un peu là. Rendez-vous à midi, au bas des escaliers de la place Dauphine. Amenez-vous. Parole ! Ça mérite le dérangement.

Il s'agissait d'une partie de dés truqués. Un des joueurs avait été tué d'une balle de revolver et le frère de la victime s'était vengé sur l'assassin. Dans la salle des témoins, où nous

pûmes jeter un coup d'œil, Trignol me désigna un « hareng » d'âge respectable qui, froidement, à quelques mètres du « cipal » de service, était en train de plumer à la « passe » un patron de bar.

— On ira boire un verre ensemble, à la sortie, chez ce même patron, murmura mon nouveau compagnon. Et vous vous marrerez un grand coup, parce que ce vieux dur de François-la-Commande que voilà, c'est le fournisseur de tous les faux dés dont on se sert entre coquins. On le fouillerait, on en trouverait plein ses poches. Seulement pour lui faire avouer quoi que ce soit, rien à craindre. Y a pas pire menteur que lui.

En effet, lorsque le témoin s'avança vers la barre, un frémissement parcourut l'assistance.

— Vous jurez de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité? s'enquit le président. Bien. Levez la main droite. Répétez : je le jure!

— Sûr que je le jure! déclara solennellement François-la-Commande. Et même pour c'qu'est des dés, j'ajoute que j'en ai jamais vu de ma vie. Mais pas un... parole d'homme!

— Il va fort! constata Trignol.

— Oui, plutôt! approuvèrent à voix basse plusieurs de nos voisins.

Trignol, épanouissant un sourire en soleil, se retourna vers moi.

— Quand je vous disais, fit-il. Ah! si je savais, comme vous, écrire tout ce que je vois... et que je connais... mais je serais bourré, plein aux as... Et comment! Une fortune!

Or, loin de m'apporter — grâce à ses anecdotes, ses potins, et ses relations variées — le secours dont je semblais avoir besoin, Trignol ne m'a fourni en fin de compte qu'une occasion de bien étudier, mais d'abandonner en même temps « le milieu ». Ce qui jusqu'à cette heure le parait à mes yeux d'une séduction crapuleuse se volatilisa. Mystère et risque avaient cessé d'exister comme par enchantement. En quelque bouge que l'excellent garçon m'introduisît, drôles, costauds, méchants, terreurs laissaient tomber le masque et se montraient tels qu'ils étaient. Cela ne diminue en rien la gratitude que je dois à Trignol. Il ne pouvait prévoir qu'à trop fréquenter ces

messieurs-dames, je m'en dégoûterais si vite. Ce n'est ni sa faute ni la leur. Quant à moi, j'ignorais encore à quel point la compagnie d'une pareille humanité offrait peu d'imprévu. Sauf Trignol, qui détient un bagout, une bonne humeur, un sens vraiment cocasse des choses et des gens, ses « petits potes » manquent pour la plupart de saveur.

— Figurez-vous qu'un soir — nous deux ma femme (car Trignol est marié et c'est une de ses innombrables histoires que je rapporte) — on se trouve en panne dans la cambrousse. J'avais fondu une bielle. Naturellement — comme chaque fois qu'on prend la voiture — je m'envoie à pince la demi-douzaine de kilomètres qui me séparait du mécanicien le plus proche. Et celui-là, en homme du monde, remorque aussitôt ma bagnole, puis nous invite à casser la croûte chez lui. J'ai dit un homme du monde. Sans blague, c'en était un, et un vrai ! Les murs de sa cabane disparaissaient derrière des portraits d'ancêtres avec salades, cottes de mailles, perruques, tricornes. Ma femme était soufflée. Y avait même une photo de chaise à porteurs dans un cadre Louis XIV. Mais, n'est-ce pas ? quelque chose de pépère, de vieille France ! Alors, pour pas sembler trop gourde, j'ai pas pu m'empêcher d'y dire, au mécano : « Comme ça, vicomte, vos aïeux, eux aussi, ils étaient dans la *clef anglaise ?* »

C'est encore lui, Trignol — à qui je faisais observer que parmi les frimants (les figurants) d'un de mes films, il avait payé trop cher deux anciennes « tapineuses » — qui m'expliqua presque indigné :

— Comment... trop cher ! Vous ne voudriez pas que je prélève ma commission sur le tarif syndical ? J'oserais pas : cent cinquante balles la première et deux cents la seconde, c'est régulier. Celle à deux cents, voyons, a toutes les dents en or !

Puis, après un silence :

— D'ailleurs, vous en faites pas, je leur ai tout repris à la belote.

Qui n'a pas entendu Trignol parler belote, berlue, poker ou « passe » ne soupçonne point la couleur que le Paris des jeux peut avoir conservé. « Ça m'a rendu service, ne craint-il pas d'avouer lorsqu'il se sent en confiance... Du temps qu'j'étais

raide, une demi-livre à l'un ou, des fois même, deux thunes et une jetée à l'autre, je m'débrouillais. » Il avait pratiqué cent métiers avant d'en venir au cinéma, où son habitude des milieux les plus saugrenus lui permit aussitôt de s'imposer. Chef de figuration ! Tel est actuellement son titre. Coquins, flambeurs, paresseux, émigrés, anciens riches, clochards, tout lui est bon. En trois coups de téléphone, ce gaillard sympathique a le talent de vous présenter autant de déserteurs, d'escrocs, de bagnards évadés, d'ex-détenues, de princes russes, de tricheurs, de rentiers, qu'il est nécessaire... « Et tous des purs, des authentiques... patentés, si j'ose dire ! » déclare-t-il.

Ce diable d'homme va partout, connaît tout, entend tout et se met aussitôt en quatre s'il s'agit de tirer ses amis d'embarras. J'ai pu jadis — sur sa demande — obtenir de la Commission des Grâces qu'un de ceux-ci — condamné à sept ans de travaux forcés — ne partît pas pour la Guyane, mais accomplît sa peine à la Centrale de Melun.

Un autre eût laissé croire à la puissance de ses relations. Huit jours plus tard, je recevais la visite d'un gentleman qui s'exprima en ces termes :

— Je sais de bonne source que c'est par vous qu'on a pu empêcher mon frère d' « aller *trop loin* », comme on dit. Et j'ai tenu à vous en remercier. Aussi que ce soit pour n'importe quoi, n'importe où, à n'importe quelle heure et même contre n'importe qui, vous n'aurez qu'à me faire signe. On sera là, présents...

Je ne l'appris qu'ensuite : l'homme que j'avais sauvé du bagne était celui qui, dans un débit de Belleville, avait, un soir, récité devant moi *la Fête chez Thérèse*, en donnant une valeur saisissante au vers fameux :

Dieu n'avait fait que l'eau, mais l'homme a fait le vin.

Et Trignol de conclure :

— Pensez donc, monsieur Francis, tant qu'à vous demander de tirer du trou un truand, j'ai préféré qu'il soye un peu de votre partie. De cette façon, personne pourra vous le reprocher.

XI

Comment ne point adresser, pour conclure, un adieu à cet autre personnage de légende dont la dépouille, lors de la dernière veille, demeura dans la grande salle du cabaret où, durant plus d'un quart de siècle, il avait présidé à nos ébats? Frédé, le père Frédé, notre ami Frédéric est mort. C'est chez lui qu'avant la guerre, rapins et poètes de la Butte se retrouvaient chaque soir, sous sa lampe voilée d'une écharpe rouge, en compagnie de toutes les fripouilles du quartier. On m'avait informé trop tard de la triste nouvelle, mais j'avais eu la possibilité de me rendre au « Lapin » et de m'incliner devant un cercueil. Sur la terrasse, près de l'acacia au pied duquel, en attendant l'aurore, nous nous étions installés si souvent, quelques vieux camarades évoquaient les jours disparus. Je pris place dans le groupe. Des voisins, d'humbles gens, que la mort du cabaretier frappaient de stupeur, demandaient à son fils l'autorisation d'entrer. Plusieurs se signaient en franchissant le seuil qu'ils avaient jusqu'alors passé d'un cœur folâtre ; ils escaladaient à droite les trois marches, écartaient un rideau, s'approchaient de la bière, expédiaient un bout d'oraison, puis, se reconnaissant, se mettaient à parler du défunt. Aucun ne semblait croire qu'un pareil événement fût réel. On avait si longtemps aperçu le vieux dab sur le banc du dehors, qu'on finissait par le croire à l'abri du sort commun. Et cette fois encore, malgré l'impuissance des médecins à le tirer d'affaire, on pensait le revoir de même que l'année précédente, assis à sa place habituelle, avec ses sabots, son bâton, son pantalon de velours, son bonnet de fourrure, sa barbe, sa pipe, ses cheveux blancs.

Ceux qui se souvenaient de l'époque héroïque évoquaient Frédé marchand de poisson, lorsqu'il suivait Lolo son âne et jouait de la flûte afin de signaler de loin sa présence aux ménagères. C'était un petit homme, vigoureux et matois, libre de toute attache et menant, comme il l'entendait, sa vie. Elle n'avait point toujours été facile. Une première boîte — le *Zut* — fondée au sommet de la Butte, en face du Château

d'eau, n'était restée ouverte que quelques mois. Les bagarres y éclataient trop fréquemment. Par ordre de la police le *Zut* fut donc fermé mais bientôt, sans qu'on pût le lui interdire, Frédé prenait, à l'angle de la rue des Saules et de la rue Saint-Vincent, la succession d'Adèle et informait ses clients que la fête continuait. Entre des murs crasseux d'auberge, sous un plafond fumeux, culotté comme un brûle-gueule, les chansons de Bruant et les soliloques de Rictus présentaient leur caractère véritable, dépouillé de littérature, et contribuaient — par de subtils échanges — à la formation d'une mentalité dont on découvre des traces très nettes, corrigées il est vrai par l'humour, chez Mac Orlan et teintées d'ironie, de blague à froid, chez Dorgelès. La mode était aux mystifications. Julien Callé, Jules Depaquit y excellaient. Quant à Max Jacob, dont l'influence s'étend aussi bien sur le film d'avant-garde que sur la peinture et la poésie surréalistes, sa première « manière » pourrait recevoir, certain jour, la qualification de « montmartroise » sans en être diminuée. N'oublions pas que le Cubisme est né sur la Butte. L'atelier de Picasso, d'où il prit son essor, existe toujours place Émile-Goudeau, à l'intérieur de ce curieux baraquement en planches qui ressemblait si fort à un bateau lavoir que le nom lui en est resté.

Je sais, nous savons tous, que Montmartre n'a fait que gagner au change dans l'aventure, mais en quel autre quartier de Paris les artistes se seraient-ils trouvés plus à l'aise que sur la Butte pour « abrutir le bourgeois » et donner libre cours à leurs fantaisies? On imagine mal, ailleurs, la reconstitution des « Dernières Cartouches », avec des moblots noirs de poudre, qui tiraient ici à coups de chassepot sur des passants ou en arrêtaient d'autres un peu plus loin afin de les conduire, baïonnette au canon, au fond d'un terrain vague et de les interroger.

Toute une nuit, personne ne comprit rien à rien. De bonnes gens apeurés criaient à la révolution. Et il y avait de faux blessés aux linges tachés de sang que l'on chargeait sur des civières, des espions que l'on collait au mur et qu'on exécutait, des patrouilles qui sonnaient aux portes. Ou bien c'était, à l'anniversaire de son mariage, Poulbot en frac et sa femme en mariée, accompagnés de leurs amis déguisés pour la cir-

constance comme au bal des Quatz'Arts, et formant un assemblage hétéroclite composé de dompteurs, de marins, de paysans, d'officiers, de cyclistes, d'apaches ou de notaires. Le cortège déambulait à travers les rues, sous les huées des gosses que ce peintre essentiellement montmartrois devait rendre bientôt célèbres par ses dessins. Souffreteux, effrontés, gouailleurs, ils s'abattaient, ainsi que des sauterelles, aux abords des bistros, pour y mendier une cibiche ou un morceau de sucre.

L'un d'eux, qu'une vieille dame au cœur sensible avait surpris béant d'extase devant la vitrine d'un confiseur, s'était laissé pousser dans la boutique, où le marchand lui avait remis un kilo de marrons glacés.

— Merci, m'dame ! s'était contenté de répondre l'enfant, mais sans manifester plus librement sa joie.

— Tu n'aimes pas les marrons ?

— Oh ! si.

La vieille dame dit alors :

— Eh bien ! emporte-les. Ils sont à toi.

— C'est que, répartit le gamin, j'les préfère chauds.

Puis, faisant disparaître le paquet sous sa blouse, il ajouta :

— Ils coûtent moins cher !

Et partageant un peu plus tard, avec ses camarades, marrons brûlants et marrons glacés, il expliquait :

— Comme ça, j'ai eu des deux !

On n'admettait pas, heureusement, les « petits Poulbots » au *Lapin*. Et pourtant, à la longue, les fillettes que nous avions vu barboter en compagnie de leurs frères dans le ruisseau, devenaient modèles et finissaient par être reçues chez Frédé. La chanson de la « rue Saint-Vincent », que chacun braillait au refrain, leur arrachait des larmes : les premières qu'elles versaient d'émotion.

Ainsi — pour ces humbles amoureuses, vouées aux pires disgrâces — tout commençait, au lieu de finir, par une « goualante » et c'était un moyen qui en valait un autre de mettre les choses sur le plan poétique et de s'en consoler.

Ma femme est morte ! Il vente. Nini peau de chien, constituaient — accompagnées d'une douzaine de bleuettes — le répertoire du cabaret. Or, par un singulier retour du destin,

l'agonie de Frédé devait coïncider avec l'arrivée à Paris des souverains anglais.

— Et dites, m'apprit son fils Paulo, il voulait pas passer. Jusqu'à la fin, il s'est bagarré contre la mort : il se cramponnait à tout sans qu'on arrive à le faire lâcher. Dans son délire, il chantait. Vous parlez d'une nature ! Il tenait bon.

Après une minute de réflexion, Paulo reprit plus bas :

— J'ai beau être fort, il l'était plus que moi.

— Tu te rappelles, précisa un camarade, quand il maniait des poids au milieu de la cuisine ? Il les portait à bras tendu et, v'lan ! les laissait choir sur le carrelage. Ah ! la ! la ! tu pouvais lui crier de faire moins de potin pendant que les artistes s'expliquaient... il s'en foutait pas mal.

— C'est comme lorsqu'il cuisait ses pots dans le four. Il brûlait tout, jusqu'à son mobilier. Suffisait qu'il ait son idée : les chaises, les bancs. Allez ! au feu !

Un gaillard à cheveux blancs flottant sous les vastes ailes d'un feutre et encore droit dans son costume de velours noir, ajouta :

— D'abord, il n'a jamais agi qu'à sa tête. Et il avait raison. Pas vrai ?

— Oui, dit Paulo. Les derniers temps, j'aurais voulu qu'il aille à la campagne, mais il me répondait : « La campagne ? J'y suis, à la campagne... J'ai qu'à regarder d'ici les feuilles des arbres ! »

Ceux du cimetière, qu'un simple petit mur séparait de la terrasse, tremblaient parmi les reflets du soir. Nous levâmes les yeux dans leur direction. Alatème, le grand bougre à cheveux blancs qui chantait au *Lapin*, grommela :

— Par le fait, oui. C'est des beaux arbres. Seulement ils ne m'inspirent plus confiance. Depuis quelque temps, les vieux copains s'débinent. C'était l'autre jour Tiret-Bognet..., aujourd'hui c'est Frédé. Je n'marche pas. Bonsoir !

— Tu te trottes ?

— J'ai des bons amis en Alsace. A Bruxelles, également. Ma vielle sous le bras, je commencerai par la Belgique.

Or chaque fois que je m'étais trouvé en présence d'Alatème, je l'avais vu tournant la manivelle de sa boîte à musique et déclamant des vers. Une cigale d'argent, piquée dans un fou-

lard, lui servait à la fois d'emblème et d'épingle à cravate. Comme cette cigale, il avait passé la vie à chanter. Et il ne demandait à l'existence que de quoi se payer un cornet de tabac à priser, un bon « gueuleton » de loin en loin, plusieurs chopines.

— On va tout de même trinquer? lui proposai-je. Que bois-tu?

— Du vin blanc!

On apporta trois verres et une bouteille.

— Le pauvre! dit alors Alatème, nous l'avons veillé toute cette nuit, dans la grande salle, sous le « Christ », de Wasley. Il avait repris sa belle figure. Un copain, le pianiste, voulait jouer du Bach, le *Requiem* de Mozart, est-ce que je sais! Mais Paulo s'y est opposé, car les gens qui frappaient aux volets n'auraient pas admis probablement d'entendre de la musique et de rester à la porte. Il s'en amenait à chaque instant, qui, voyant la maison fermée, gueulaient : « Ouvrez! C'est nous. » Paulo leur ordonnait de se taire, puis il expliquait : « Le papa est mort! Faites pas tant de bruit! » « Ah! bien. » Ils s'en allaient. Jusqu'au petit jour, avec tous ces Anglais, en vadrouille à Paris, ça n'a pas arrêté. Tu parles d'une recette perdue!

Le vin blanc le mettant en verve, il me confia :

— Ici, je me sentais libre. Tu comprends? Libre! comme autrefois. Comme au bon temps. J'aurais pu être dans les bureaux d'une administration. Mais non. J'ai besoin d'air. Et voilà! Frédé, nous deux, ça collait : on s'entendait. Lui non plus, n'aimait pas la chaîne. Il lui suffisait d'avoir son paquet de « gris » à bourrer dans sa pipe.

— Quand l'enterre-t-on? m'informai-je.

— Demain, répondit Paulo.

— Ça sera mon dernier jour! fit Alatème, songeur. Le der des ders... au moins ici.

Paulo reprit :

— Nous l'emmènerons à Saint-Cyr-sur-Morin, près de Berthe. Le curé de la petite église Saint-Pierre viendra lui donner, en voisin, comme il l'avait promis, un coup de goupillon. Pas d'histoires, pas de discours.

Le lendemain à cette même table où j'avais bu, sous l'acacia, le peintre Girieud, Paco Durio le céramiste, Henry Valbel, Dorgelès et moi formions — tandis que l'on plaçait le corps sur un fourgon — le groupe des anciens. Un vieux monsieur, correct, en noir, qui ressemblait à Raoul Ponchon, menait le deuil. C'était le frère de Frédéric. Paulo lui donnait le bras. Hélène Gérard, la fille du cabaretier, venait ensuite. Je m'attendais, en raison du nombre d'artistes, d'écrivains qui s'étaient autrefois rencontrés au *Lapin*, à voir un cortège plus dense. Je me trompais. Warnod avait quitté Paris, la veille. Les autres ignoraient sans doute la date des obsèques, qu'on n'avait pas annoncée dans les journaux. Une petite femme en caraco, au visage dépouillé de fards, me tendit tout à coup la main et me demanda si je la reconnaissais. « Pierrette ! » prononça-t-elle presque timidement. Elle aussi avait fait partie de l'équipe, mais alors elle fumait la pipe comme un homme et ses amours l'entouraient d'une scandaleuse réputation. Coccinelle aujourd'hui mariée, Laure Pichot était près de la porte, immobile. Des photographes, quatre ou cinq journalistes, une poignée de badauds, en tout soixante personnes : c'était peu. Quant aux coquins, aux « terreurs » de jadis, dont les revolvers ont criblé de balles, aux traces encore apparentes, la façade et les murs du cabaret, tous étaient morts, probablement, ou retenus en quelque endroit contre leur gré. Trois heures : je les imaginai debout, dans une maison de force, en train de tresser des filets ou de confectionner des brosses, sous l'œil d'un surveillant.

Sans eux l'école, la fameuse « École du Lapin », comme l'impriment les gazettes, n'eût guère été qu'une parlote d'esthètes, un cénacle d'innocents bohèmes. Par leur seule présence, ces messieurs lui avaient insufflé une vie, un caractère en marge de la loi, un goût du risque, de l'aventure, un mélange villonesque de sentiment et de cruauté, de tendresse et de cynisme.

— Souviens-toi de l'hiver de 1906, murmurait Valbel à Dorgelès. C'est à moi que Petit-Louis a mis son rasoir sur la gorge. J'aurais eu peur, j'étais repassé.

— Et la nuit où tout le monde tiraillait ! évoqua Girieud. On avait éteint les lampes. Une vraie bataille, un siège en règle... Frédé s'y attendait. Il avait armé ses brownings et quand les autres ont dû se retirer — leur coup manqué — je les ai vus qui emportaient un mort, plusieurs blessés.

— Oui, quelle vie ! constata l'un de nous.

Pierrette le reprit doucement :

— Dis plutôt la belle vie. Tu ne crois pas? Jamais nous n'en revivrons une pareille !

Dans le fourgon prêt à partir, on hissait le frère de Frédé. Une portière claqua. Alatème, qui nous écoutait, n'eut que le temps de joindre la voiture au moment où elle démarrait et, à travers la glace, il agitait la main en ayant l'air de dire : « Adieu, la Butte ! Adieu, les amis ! »

Le véhicule disparut. Je pensais à Bannerot, aux deux petits Denèfle, à Jean Pellerin, à Rictus, à Apollinaire, à Depaquit, à Vaillant, à Pascin, à la Vaissière. Puis, avec Dorgelès, Girieud et Durio, je descendis à pied la rue des Saules... Près de trente ans auparavant, j'avais suivi, en compagnie du même trio, le même chemin... Était-ce bizarre? Oui, trente années bientôt.

Il me semblait que c'était hier.

FRANCIS CARCO,
de l'Académie Goncourt

LA DERNIÈRE CARTE

Au début du mois de janvier 1938, Kurt von Schuschnigg eut une conversation avec un collaborateur intime, qui l'avait renseigné sur l'opinion étrangère et lui avait exprimé ses appréhensions sur les résultats de la politique que l'Autriche avait adoptée à l'égard de l'Allemagne [1]. Le chancelier s'éleva vigoureusement contre l'idée, émise par celui-ci, que la restauration de la monarchie était la seule et la dernière chance de salut de l'Autriche.

« Certes, s'écria-t-il, nous devons maintenir fermement la tradition et rejeter toute attaque contre les représentants du passé de l'Autriche, ainsi que contre la maison des Habsbourg et ses fidèles. Mais si nous voulions aujourd'hui faire la restauration, ce serait, étant donné l'attitude de l'Allemagne, une politique que je qualifierais d'insensée. Ce serait un suicide. »

Au cours de cet entretien, le chancelier parut fatigué et très soucieux. Il donnait l'impression d'un homme qui n'avait plus grande confiance dans sa propre politique, mais qui ne pouvait se décider à en changer le cours ; de sorte qu'en désespoir de cause, il passait son temps à ressasser pour les autres et pour lui-même les arguments qui militaient en faveur d'un *statu quo*. A ce moment, il apparut bien à son entourage que l'assurance intérieure, dont il avait fait preuve dans les journées décisives de 1936, l'avait complètement abandonné.

1. Sur cette politique voir l'article de Roland de Marès : *Schuschnigg et la fin de l'Autriche* dans la *Revue de Paris* du 1er avril 1938, page 517.

Il n'avait plus aucune satisfaction à remplir ses fonctions. Son zèle au travail se ralentissait et ses nerfs lui jouaient souvent de mauvais tours. On voyait bien que la politique lui répugnait de plus en plus et qu'il se rejetait vers la vie privée. La musique, qu'il avait toujours aimée, redevint son unique refuge.

La menace d'une invasion armée, dont on ne cachait pas la possibilité en Allemagne, était déjà devenue son cauchemar depuis l'hiver 1936-37. Au commencement de 1937, il avait paru reprendre quelque espoir, mais il était bientôt retombé dans son pessimisme. Ne pas offrir le moindre prétexte d'intervention à l'Allemagne et utiliser, autant qu'on le pouvait encore, l'influence de l'Italie pour l'éviter, lui semblait la seule façon d'écarter une invasion. Son attitude au sujet de la restauration était dominée par cette idée. Son interlocuteur, qui l'avait entendu prononcer des paroles si amères et si défavorables au mouvement légitimiste, lui demanda, quelque peu inquiet et étonné, s'il croyait réellement à la vérité des menaces allemandes d'occupation, dont on faisait un usage assez suspect.

« Je sais bien, répliqua le chancelier, qu'il y a dans ces menaces une bonne partie de bluff et d'intimidation. Mais je suis absolument sûr qu'en cas de restauration, ils marcheraient. Je ne peux malheureusement pas mettre en doute la sincérité des déclarations que Gœring a faites à cet égard en automne 1936, par exemple, et depuis, à différentes occasions. A notre ministre à Belgrade, il a dit à brûle-pourpoint : « En cas de restauration, nous entrons en Autriche. » Il a un jour déclaré à Tauschitz : « Dites à votre chancelier » que nous ne souffrirons sous aucun prétexte une restau- » ration en Autriche, que le monsieur s'appelle Otto de » Habsbourg ou autrement. » Et une autre fois, en automne 1936, donc quelques mois après l'accord de juillet[1], malgré l'engagement de non-immixtion dans les affaires intérieures autrichiennes qui y était contenu, Gœring ne s'est pas gêné pour déclarer à Tauschitz : « Les divisions qui occuperaient » l'Autriche en cas de restauration sont déjà désignées. » Vous savez aussi bien que moi qu'il existe des conventions entre

1. Accord du 11 juillet 1936 conclu entre Allemagne et Autriche.

la Yougoslavie et le Reich contre la restauration en Autriche. Le Quai d'Orsay a eu connaissance de cela en fin d'année 1935. »

Les arguments que le chancelier avait, dans cette conversation, si nettement et si vigoureusement mis en avant revinrent dans tous les entretiens qu'il eut avec les dirigeants politiques du mouvement légitimiste. Le légitimiste autrichien, qui prenait depuis longtemps ses renseignements par ses propres services à l'étranger, savait très bien qu'à ce moment-là une restauration ne rencontrait plus à Londres, à Paris et même à Prague cette insurmontable opposition que Guido Schmidt, secrétaire d'État, avait coutume de rappeler constamment au chancelier par la lecture des rapports tendancieux provenant de quelques diplomates complaisants.

Mais c'était en vain que les chefs légitimistes, qui avaient de très nombreuses relations personnelles dans les milieux politiques influents de France et d'Angleterre, avisaient avec persévérance le chancelier qu'il se trompait et qu'on le trompait. Depuis qu'il était à la tête du Gouvernement, le chancelier Schuschnigg était devenu très susceptible.

Des déclarations mettant en doute la justesse de ses informations l'irritaient grandement. Il prenait pour une offense personnelle le moindre scepticisme manifesté à l'égard de la qualité des renseignements donnés par ses bureaux.

Il était précisément dans cet état d'irritation durant la conversation citée au début de ce chapitre.

« Non-sens... Suicide... », répétait-il avec force. Et comme son visiteur semblait davantage encore étonné et attristé, il continua sur un ton plus doux, après un moment de réflexion :

« Nous n'avons certes pas renoncé à la restauration, et nous n'y renoncerons pas à l'avenir. Mais nous devons considérer cette éventualité comme notre dernière carte. »

« *La dernière carte* », cette expression revenait constamment, au cours de ces dernières années, dans les conversations diplomatiques avec les représentants des différents pays. Schuschnigg et son entourage avaient pesé des centaines de fois le pour et le contre, les avantages et les inconvénients de restauration. Ils s'étaient tranquillisés finalement en se disant qu'on ne pouvait renoncer à la « *dernière carte* », mais que

la restauration n'était pas d'actualité, ou bien, comme Schuschnigg avait pris l'habitude de dire depuis janvier 1937, « qu'elle n'était pas en vue ». Le chancelier était convaincu depuis longtemps que la restauration de la monarchie sous l'ancienne maison régnante était la seule solution durable pour l'Autriche. Mais, compte tenu des diverses objections et des hostilités rencontrées, des motifs donnés par les adversaires, et des susceptibilités, on avait rejeté cette solution durable. Le chancelier avait souvent laissé entendre aux légitimistes qu'en dépit d'une très forte pression de Berlin, il n'avait jamais renoncé à une restauration. Mais, aux adversaires de la monarchie, il laissait volontiers entendre que, positivement, il ne la tenait pas pour une question urgente ou actuelle.

Le mot d'ordre : « *Ni restauration, ni Anschluss* » n'était pas seulement le thème favori des diplomaties française, italienne et tchécoslovaque. Cela représentait à merveille l'esprit d'indécision qui s'était emparé de plus en plus du chancelier. Le discours qu'il avait prononcé, le 14 avril 1937, à Eisenstadt, dans le Burgenland, et dans lequel il s'était exprimé d'une manière assez catégorique sur le légitimisme et sur son but final, est significatif à cet égard. Il avait alors nettement pris position contre les milieux d'Autriche et de l'étranger qui voulaient enfermer le pays dans l'alternative « *Anschluss ou restauration* ».

Ni l'un ni l'autre, c'était une position beaucoup plus proche de l'esprit du chancelier ; c'était en tout cas beaucoup plus commode pour la diplomatie européenne que *l'un ou l'autre*. Schuschnigg fut fort loué par la presse mondiale à l'occasion de ce discours d'Eisenstadt, et qualifié d'homme d'État habile et prudent. On se refusait toujours à voir clairement que le dynamisme de l'adversaire national-socialiste ne pouvait se contenter de demi-mesures, de *statu quo* politique, et que la nouvelle structure de l'État autrichien, aussi bien que la situation internationale, imposaient d'une manière impérative la formule : *l'un ou l'autre*.

Celui qui voulait examiner de près le problème autrichien tel qu'il se posait à la suite des événements de l'après-guerre, et surtout de la création du IIIe Reich et du régime totalitaire

national-socialiste, était un piètre tacticien, un politicien peu prévoyant s'il ne voulait pas reconnaître que le sort de l'Autriche ne pouvait se lire que sous la seule forme : *Anschluss ou Restauration.*

En politique intérieure, la restauration de la monarchie était le seul moyen de combler l'abîme tragique qu'avait ouvert Février 1934[1] et de rétablir l'unité nationale sur les bases d'une conception purement autrichienne. Cette unité était la condition essentielle d'une résistance efficace du peuple autrichien aux vues annexionnistes de l'Allemagne. Tous les efforts de Schuschnigg pour rallier vraiment la classe ouvrière au système inauguré par Dollfuss, au moyen d'une nouvelle législation sociale et d'un certain libéralisme dans la pratique du régime autoritaire, ne dépassèrent guère le domaine de la théorie. Le 12 février avait créé un problème politique et non pas un problème social. La solution devait donc être cherchée sur le terrain de la politique d'État ; on ne pouvait la trouver sur le terrain psychologique ; ni Dollfuss, ni ses successeurs n'y pouvaient rien. Après une guerre civile, ce n'est ni le parti vainqueur, ni même une revanche des vaincus qui peuvent apporter l'apaisement effectif. Une paix véritable ne pouvait être imposée que par un pouvoir suprême, un arbitre au-dessus des partis.

A la vérité, une partie des ouvriers autrichiens préféraient le mouvement légitimiste au Front patriotique, dans lequel on tâchait de les attirer. Ceux-là étaient prêts à collaborer positivement et à prendre leurs responsabilités dans la direction de l'État. Mais c'est seulement en cas de danger extérieur qu'ils auraient abandonné leur dernière réserve à l'égard du Gouvernement Schuschnigg et du Front patriotique. Malheureusement, à ce moment-là, il était trop tard pour mettre en application une solution constructive du problème. Par contre, le légitimisme pouvait développer une puissante force d'attraction, surtout depuis que le prétendant avait publié son programme social et l'avait répandu aussi loin que possible, soit par des messages personnels lors de ses nominations de citoyen d'honneur dans telles ou telles localités autrichiennes, soit par des déclarations faites

1. Il s'agit de l'insurrection socialiste.

à des organisations autochtones ou étrangères. La prise de position de l'héritier du trône contre la réaction sociale, contre les privilèges des puissances économiques était très nette. Il était impossible de se méprendre sur la visible sincérité, sur la profonde conviction religieuse qui en émanaient.

Les raisons de politique nationale et de politique extérieure militant pour la restauration étaient plus urgentes et en tout cas plus éclatantes encore. Le traité de paix de Saint-Germain avait constitué, avec les territoires de langue allemande de l'ex-double monarchie, un état national. Les causes qui avaient empêché un esprit nationaliste de se développer dans la vieille Autriche avaient disparu. Mais l'indépendance du nouvel État était devenue une conception purement négative. Elle excluait l'Anschluss et l'intégration de l'Autriche dans un grand État national allemand sans y opposer un idéal positif. Une conception négative de l'indépendance ne pouvait cependant offrir une force d'attraction suffisante, notamment pour une jeunesse qui s'efforçait désespérément de briser les cadres devenus trop étroits de l'économie et de l'idéologie. On ne pouvait combattre l'idole du national-socialisme allemand qu'à l'aide d'un idéal pour lequel les masses pourraient s'enthousiasmer. Depuis que l'Autriche était devenue un État national, la nation autrichienne ne pouvait forger sa propre conscience populaire et sa propre personnalité politique que sous l'égide de la dynastie.

Depuis 1933, et surtout depuis 1936, les milieux irréconciliables avec la doctrine nationale-socialiste allaient de plus en plus vers le légitimisme. L'apport de forces nouvelles venant de la classe ouvrière était aussi très important. Pour ne pas parler des catholiques en général, on notait un afflux puissant de tout ce qui restait d'adhérents aux doctrines libérales et refusait d'être mis au pas. Ainsi, sous la pression du national-socialisme, le légitimisme se transformait en un mouvement populaire purement autrichien. Le temps était déjà loin où il ne comptait guère, selon l'expression exacte du baron Wiesner, que sur « des hommes fidèles au devoir et à la tradition » et recrutés surtout dans les cercles des familles nobles et des officiers. Sous la présidence d'honneur du duc Max de Hohenberg et sous la direction du baron

Wiesner, près de vingt-cinq sociétés ou fédérations légitimistes s'étaient groupées autour de l'organisation centrale, l'*Eiserne Ring* — l'Anneau de fer. Cette organisation était dirigée par un comité exécutif de sept membres, assisté d'un conseil consultatif de douze membres, dont les activités étaient coordonnées par une chancellerie centrale à Vienne.

Le rôle principal, dans l'*Eiserne Ring*, était joué par la *Fédération des Autrichiens*, le « Reichsbund der Œsterreicher ». Elle possédait des sections dans toutes les localités et dans tous les districts du pays ; en outre, elle avait à Vienne des sections spéciales — ouvriers, étudiants, femmes. La section des jeunesses avait été formée avec un soin particulier. A côté des adhérents directs à la Fédération et aux autres associations légitimistes, on trouvait un nombre considérable de sympathisants ou de citoyens gagnés en principe à la cause, comme par exemple les membres des sociétés dont l'archiduc avait accepté en personne la présidence d'honneur, ou les habitants des localités qui, sur décision de leur municipalité, avaient élu l'archiduc citoyen d'honneur. Ce dernier mouvement s'étendait sur environ mille cinq cent quarante communes.

Depuis le 11 juillet 1936, ce n'était plus du tout le Front patriotique, mais presque uniquement le légitimisme organisé qui pouvait être considéré comme un mouvement militant de défense contre le noyautage national-socialiste. Il est à ce propos intéressant de remarquer que, l'autocontrôle fonctionnant à merveille, les nazis avaient dû complètement renoncer à introduire dans les organisations légitimistes leurs mouchards, leurs espions et leurs agents provocateurs, alors qu'ils avaient réussi à en faire entrer un certain nombre dans le Front patriotique et dans d'autres organisations gouvernementales. La direction centrale du parti nazi s'était très souvent plainte du manque de renseignements sérieux sur ce qui se passait chez les légitimistes.

Après la mise en sommeil du Front patriotique, ce furent les réunions publiques des sociétés légitimistes qui donnèrent au pays le sentiment de la présence d'une majorité populaire animée d'un esprit opposé à celui du national-socialisme. La grande manifestation qui eut lieu au Konzerthaus de Vienne, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de l'archiduc

Otto, révéla la puissance et l'extension du légitimisme. Dès l'entrée dans la salle, on avait conscience de se trouver mêlé à un puissant mouvement de militants actifs, dont les adhérents n'exécutaient pas une simple consigne en manifestant, mais étaient remplis de véritable ardeur combative. La conviction qu'il fallait agir quand le danger pouvait encore être surmonté était générale, et peut-être plus profonde qu'ailleurs chez les militants du rang. De leurs rencontres quotidiennes avec la propagande nationale-socialiste et ses méthodes terroristes, ces hommes emportaient l'impression que la réserve recommandée par le chancelier à la population patriote devenait insupportable. C'est pourquoi la manifestation du 20 novembre fut prodigieusement « activiste ». L'archiduc Eugène et l'archiduchesse Adelheid, qui étaient présents dans une loge, furent follement acclamés. L'enthousiasme, que les discours n'eurent nul besoin d'accroître, ne s'éteignit point avec les derniers feux de la cérémonie. La manifestation gagna même la rue, où des milliers de personnes, qui n'avaient pu entrer dans la salle comble, attendaient patiemment la fin du meeting. Le fait qu'une bonne moitié des assistants provenait de la classe ouvrière fit une forte impression sur les spectateurs. Les jeunesses, sous la conduite de August Lovreks, lancèrent le mot d'ordre : « *Nous voulons l'empereur* », qui fut, dès lors, repris en chœur par les assistants dans toutes les démonstrations postérieures. Cette ardeur avait provoqué à la direction du Front patriotique une jalousie qui s'extériorisait, parfois plus ou moins publiquement, en remarques acerbes et désagréables. Le 20 janvier 1938, notamment, à une conférence de la direction générale de la communauté sociale ouvrière du Front patriotique, une des personnalités présentes se livra à une attaque directe contre les méthodes et les buts du mouvement légitimiste et contre le mot d'ordre de la monarchie sociale. Finalement, il n'y avait plus que les légitimistes qui osassent protester contre les suites de l'accord de juillet et contre les concessions faites aux prétendus nationaux, c'est-à-dire, en réalité, aux nationaux-socialistes.

Fin 1937, le légitimisme groupait donc les forces de résis-

tance, alors que dans les autres camps patriotes régnait un sentiment de défaite, de paralysie et d'impuissance. La campagne de meetings que l'organisation déclencha le 11 janvier 1938, aussi bien dans les milieux ouvriers de Vienne que chez les paysans, provoqua une explosion de colère dans les milieux nationaux-socialistes. En cette occasion, les « illégaux » pensèrent sérieusement à assassiner les principaux chefs du mouvement. La perquisition faite dans les bureaux de la Teinfaltstrasse par la police mit au jour des documents qui l'établissaient.

Mais la direction du parti nazi se rabattit finalement sur une opération moins dangereuse, consistant à empêcher les réunions légitimistes par une campagne terroriste. Rodenbücher, commandant les S.S. illégales, réfugié à ce moment-là en Allemagne, adressa à ses troupes une circulaire dans laquelle on pouvait lire entre autres :

« L'impudence sans mesure des judéo-légitimistes a atteint son extrême limite ! Le 11 janvier doit être le jour de leur écrasement... Les troupes de protection d'Adolf Hitler montreront ce jour-là que Vienne est brune, comme en 1933... Aucune de leurs réunions ne doit se dérouler dans le calme. Il faut attaquer vigoureusement les orateurs et les responsables. Les camarades de la S.A. et des B.O. [1] ont reçu des instructions semblables. Un führer des S.S. prendra la direction des opérations. »

Cette réaction nazie échoua lamentablement. Les bandes brunes ne purent disperser ou troubler sérieusement aucune des soixante réunions tenues par les légitimistes.

Ces événements fournirent la preuve indéniable que les nationaux-socialistes n'avaient nullement la majorité de la population derrière eux et que leur terrorisme même était impuissant contre un mouvement conscient et prêt à la bataille. Le légitimisme avait encore une fois montré la voie du salut, qui eût encore été possible après l'ultimatum de Berchtesgaden. Le 11 janvier avait mobilisé toutes les forces authentiquement autrichiennes, surtout le prolétariat et la jeunesse. On pouvait donc encore compter sur elles après la catastrophique rencontre Hitler-Schuschnigg du 12 février 1938.

1. *B. O. Betriebsorganisationen*, cellules d'entreprises.

■

Le chancelier fédéral avait toujours vu dans le légitimisme autrichien une arme de secours, quelque chose comme un instrument tactique. Il cherchait à se servir de ce mouvement pour repousser d'éventuelles exigences allemandes trop étendues ; il s'en servit à l'égard de von Papen, pendant les discussions qui devaient aboutir à l'accord de juillet. Cette fois-là, Schuschnigg avait menacé von Papen, et von Papen avait menacé Hitler de la restauration. Schuschnigg avait aussi essayé de profiter de l'existence du mouvement légitimiste pour en faire un moyen de pression sur les « nationaux », en politique intérieure. Chaque fois que l'Allemagne cherchait à intervenir énergiquement dans la politique purement autrichienne pour changer le cours de celle-ci, Schuschnigg donnait une plus grande liberté à la propagande légitimiste. Mais, dès que les pressions s'atténuaient, il bridait de nouveau le mouvement. Il attirait toujours l'attention des chefs sur le danger d'une invasion allemande, au cas où les forces antinazies d'Autriche, et spécialement les forces légitimistes, s'agiteraient trop.

Ainsi, la restauration n'avait jamais été pour le chancelier un but en soi, encore moins un but direct de sa politique ; il la regardait comme un *moyen* de sauvegarder simplement l'indépendance autrichienne. Dans cette question, comme dans les autres, il se perdit dans une tactique, dont il attendait cependant le salut. Lorsque le mouvement légitimiste, au commencement de 1937, d'abord soutenu par Schuschnigg lui-même, se révéla une puissance dans l'État et se répandit de plus en plus dans tous les milieux, le chancelier tenta sa manœuvre favorite. Il essaya d'utiliser les légères différences doctrinaires à l'intérieur du mouvement, ce qui lui avait si bien réussi avec les Heimwehren, mais devait échouer totalement avec les nationaux-socialistes. Pour les légitimistes, il pensa à dégager chez eux une tendance rouge-blanc-rouge, un légitimisme gouvernemental, qui devait s'opposer au courant extrémiste, aux « noirs-jaunes ». C'était d'autant plus absurde que le légitimisme en était arrivé à un stade d'orga-

nisation politique fortement centralisée. Il n'avait aucun programme de revision territoriale, se tenait dans les limites du traité de Saint-Germain, et insistait sur ce fait qu'aucune clause des traités ne s'opposait juridiquement à une restauration.

Le chancelier croyait même pouvoir se servir du mouvement comme d'un instrument tactique de politique étrangère. Il avait essayé d'obtenir de la Tchécoslovaquie, à laquelle il n'avait rien à donner, qu'elle se montrât satisfaite d'une déclaration formelle de « non-actualité » de la restauration. Et cela, en un temps où il était déjà visible que les résistances les plus catégoriques contre la réapparition de la monarchie en Autriche ne venaient pas de Prague, mais de Berlin.

C'est qu'il s'était produit internationalement sur ce point, depuis le 11 juillet 1936, un changement complet d'attitude. Encore en février de la même année, la Petite Entente avait fait une offensive à Paris contre l'acquiescement des puissances occidentales à l'activité des légitimistes. A cette date, le vice-chancelier, le prince Starhemberg, revenant de Londres, où il avait représenté le Gouvernement autrichien aux funérailles du roi George V, s'arrêta dans la capitale française. Schuschnigg avait alors déjà renoncé aux contacts personnels avec les Gouvernements des puissances occidentales. L'action diplomatique de la Petite Entente tendait à obtenir, par le moyen détourné de l'influence française, une renonciation de l'Autriche à la restauration.

Or, ces jours-là, l'archiduc Otto était à Paris. Il n'avait pas rencontré le prince Starhemberg. Celui-ci avait voulu lui rendre une visite privée à Steenockerzell, à son retour de Londres. Mais les Gouvernements français et anglais avaient attiré l'attention de Vienne sur le fait qu'une audience accordée par l'archiduc à un membre en fonctions du Gouvernement autrichien, entre deux visites officielles à Londres et à Paris, était hautement indésirable. Cet incident ne contribua pas à ranimer la confiance de Schuschnigg dans les puissances occidentales. Sa mauvaise opinion fut confirmée plus tard par la façon dont elles accueillirent la réoccupation militaire de la Rhénanie et la dénonciation de Locarno. Mais le chancelier ne voulut pas reconnaître que les temps étaient révolus...

■

Au milieu de mars, quelques jours après la réoccupation de la Rhénanie, l'archiduc se trouvait de nouveau à Paris, revenant de Suisse. Avec son extraordinaire et rapide compréhension politique, rompu aux déductions, il calcula les conséquences inévitables de l'acte du 7 mars, et en fut fort inquiet.

« Ainsi, dit-il, Hitler est arrivé à couper l'Europe en deux... » Puis il ajouta d'un ton décidé :

« La prochaine étape sera l'Autriche... »

Il fit allusion aux suites très étendues de la rupture du front de Stresa, provoquée par le conflit d'Abyssinie, alors dans sa plus grande acuité. On parla de la possibilité d'une offensive brusquée de Hitler contre l'Autriche. Bien qu'il analysât clairement une situation qui n'était pas du tout réjouissante, l'archiduc ne s'abandonnait pas au pessimisme avant-coureur de la passivité politique. Son tempérament très actif réagissait promptement. L'archiduc Otto n'est pas un de ces hommes d'État comme Schuschnigg ou Brüning, affaiblis par un travail cérébral trop prolongé ; riche de savoir politique, enclin à aborder tous les problèmes à fond, ses réflexions ne le conduisaient pas à la lassitude d'agir. Certes, il répudiait l'imprudence et le risque inutile, mais c'est un homme d'action dans le meilleur sens du terme, qui comprend immédiatement une situation politique, la connaît sous toutes ses faces et sait, par intuition, quelles sont les possibilités qui s'offrent, quand, où et comment il faut agir. On faisait alors courir le bruit d'une « occupation symbolique » du Rhin, dont l'Allemagne se contenterait. Cela méritait d'être considéré. Mais l'archiduc disait :

« Si Hitler attaque l'Autriche, et si, à ce moment, les puissances occidentales sont incapables d'en finir avec leur indécision et leur désunion pour courir à la riposte, si l'Italie ne peut pas mobiliser au Brenner parce qu'elle est engagée en Afrique orientale et en Méditerranée, alors, il n'y aura qu'une seule chose à faire : nous défendre aussi longtemps que possible. Un coin de terre autrichienne au moins doit subsister

et rester libre. Notre résistance fera sortir l'Europe de son apathie. Mais nous devons nous aider nous-mêmes ; autrement, personne ne viendra nous défendre. »

Cette thèse, en opposition directe avec celle de Schuschnigg, qui pensait que l'Autriche ne pouvait se défendre que si elle était assurée auparavant de l'aide extérieure, est demeurée jusqu'au bout celle de l'archiduc.

Les nuages recommençaient à se dissiper. La prise d'Addis-Abéba et la levée des sanctions par la S.D.N. forçaient Hitler à prendre des précautions du côté italien. A la place du coup de force attendu contre l'Autriche se développa cette offensive pacifique, qui aboutit, trois mois après la remilitarisation de la Rhénanie, à l'accord de normalisation du 11 juillet. L'archiduc ne s'était pas trompé non plus dans son jugement sur cet accord et ses dangers latents pour l'indépendance autrichienne. Un courrier spécial apporta sur ce sujet son opinion et ses avertissements à Schuschnigg.

Depuis plusieurs mois, c'est-à-dire depuis l'abrogation de la loi contre les Habsbourg, il existait un échange de vues régulier entre l'archiduc et le chancelier. Par une convention tacite, l'archiduc avait consenti à ne pas rentrer dans sa patrie sans avertissement préalable de celui-ci. Il avait cependant mis à sa disposition les forces actives du légitimisme pour mener la bataille en faveur de l'indépendance autrichienne, avec cette seule restriction que cela ne durerait que si le chancelier était réellement résolu à défendre cette indépendance avec tous les moyens qu'on lui procurait et jusqu'à la dernière extrémité. Cette restriction, imposée dans l'intérêt de la patrie, devait jouer dans l'avenir un rôle important. La convention prouve, en tout cas, que l'archiduc ne nourrissait aucune ambition personnelle, mais qu'il n'avait en vue que l'existence et le bien de son pays.

Les avertissements qui parvinrent du côté légitimiste à Schuschnigg, après le 11 juillet, lui avaient donné à réfléchir. Ils furent confirmés sans délai par ses propres expériences. Les manifestations du 29 juillet, lors des fêtes olympiques, lui avaient démontré que le national-socialisme autrichien était encore bien vivant. Le mécontentement croissait chez les légitimistes, les patriotes et les catholiques. Le chancelier vit

que la masse de la population lui échappait de plus en plus, et que, à la recherche d'un centre de résistance solide et inébranlable, elle commençait à se regrouper sous le signe du légitimisme. Dans cette situation, il se résolut à avoir une entrevue avec l'archiduc. Elle eut lieu en août 1936. Ce n'était pas la première fois que Schuschnigg se rencontrait avec l'archiduc depuis qu'il était chef du Gouvernement. Ils s'étaient déjà vus en septembre 1935. A cette date, Schuschnigg avait déclaré que l'objection la plus grave à une restauration venait d'Italie, Mussolini y étant tout à fait opposé. L'archiduc avait répondu qu'il avait d'autres renseignements et avait proposé d'envoyer son homme de confiance, le baron Wiesner, chez Mussolini, afin de connaître exactement les idées de celui-ci sur la question. Schuschnigg consentit et se déclara prêt à organiser le voyage du baron Wiesner à Rome.

Ce voyage eut lieu du 3 au 5 novembre. Le baron Wiesner fut reçu par le Duce, qui lui dit en substance :

« Je suis légitimiste et monarchiste. Je le suis pour tous les pays. Si je n'étais pas convaincu de la nécessité et de l'utilité de la monarchie comme institution durable, j'aurais pu — ici, il fit un geste expressif de la main, balayant sa table de travail — écarter la maison de Savoie en Italie même. »

Mussolini ne voyait alors qu'un seul obstacle à la restauration en Autriche : la question croate. Il y avait, il est vrai, les objections de l'Allemagne, mais elles n'étaient pas considérées comme insurmontables. Le maître de l'Italie, dans cette circonstance, se montrait encore assez méprisant pour la puissance réelle du IIIe Reich. Si l'on pouvait neutraliser la Yougoslavie, l'Allemagne ne bougerait pas. Le comte Ciano, ministre des Affaires étrangères, parla dans le même sens que Mussolini au cours de deux entretiens que le baron Wiesner eut avec lui. Son attitude était sensiblement plus réservée que celle de Mussolini, mais le sens de ses paroles n'était pas moins net.

Guido Schmidt fut également reçu en septembre 1936 par l'archiduc. C'est alors que s'affirma l'opposition des tempéraments et des caractères. L'archiduc avait pris vigoureusement position contre une quelconque participation de l'Autriche à un plan de partage de la Tchécoslovaquie par les armes.

Guido Schmidt soutenait la thèse qu'une des chances du légitimisme consistait en ce qu'il pouvait mener à bien la pacification intérieure. L'accord de juillet ne contenait aucune clause secrète contre la restauration. Le chancelier Schuschnigg avait donné la même assurance à l'archiduc lors de leur entrevue d'août. Guido Schmidt émettait même l'avis qu'on pouvait obtenir le consentement de l'Allemagne et peut-être même son concours, à condition que cela fût dirigé contre la Petite Entente. L'archiduc Otto écarta aussitôt une telle combinaison.

En outre, Guido Schmidt s'était exprimé fort amèrement sur l'accord du 11 juillet. Il prétendit n'avoir été nommé « ministre du 11 juillet » que contre son gré, mais que, malgré cela, il passait maintenant en Autriche et dans le monde entier pour un suppôt du IIIe Reich. Et puis, l'accord était mauvais, ce dont il n'était en tout cas pas responsable. L'attitude de l'Allemagne et des nationaux-socialistes était profondément décevante ; on pouvait déjà la considérer comme une rupture des engagements solennellement pris.

Après le voyage à Rome du baron Wiesner, les chances du légitimisme avaient grandi. Peu de temps après, Guido Schmidt se rendit à Berlin. En sa qualité de pseudo-démocrate, le secrétaire d'État aux Affaires étrangères n'avait jamais eu de relations profondes avec le légitimisme. A-t-il parlé à Berlin de l'entretien qu'il avait eu avec l'archiduc et de la mission à Rome du baron Wiesner ? Toujours est-il qu'il était présent à la rencontre qui eut lieu ensuite entre le chancelier et l'archiduc, en janvier 1937, et qu'il s'y montra peu communicatif. C'est vers cette époque qu'il déclarait que si les légitimistes avaient voulu accepter les bases politiques du 11 juillet, ils auraient pu en profiter ; mais leur tragique erreur était de les avoir combattues. Par la suite, contrairement à ce qu'il disait en septembre 1936, il présenta l'accord comme son œuvre. Au reproche qui lui en fut fait, il rougit et ne répondit pas.

■

Entre temps, la pression de l'Allemagne et l'action illégale des nazis en Autriche avaient augmenté dans de considérables

proportions. Le ministre de la Sûreté, nommé sur la recommandation de Guido Schmidt, essaya par des moyens légaux d'ouvrir une brèche dans le Front patriotique. Cette évolution, aussi bien que l'attitude relativement favorable de Mussolini, mise en lumière par le voyage du baron Wiesner, disposèrent le chancelier plus favorablement que jamais à l'égard de la restauration. En janvier 1937, il reconnut à peu près que celle-ci était bien devenue une nécessité politique. En tout cas, il avait encore l'arrière-pensée qu'il serait utile d'y gagner l'acquiescement de l'Allemagne. La date éventuelle d'une restauration monarchique fut fixée à l'automne 1937. En attendant, la chancellerie approuva le développement de la propagande légitimiste.

Berlin devait avoir été mis au courant de ce projet. On ne sait si ce fut par Guido Schmidt ou par son ami, le conseiller Wolf, ou par les espions du parti national-socialiste à la chancellerie. Il advint cependant que, très peu de temps après la rencontre de janvier 1937 entre Schuschnigg et l'archiduc, la presse allemande et la propagande nazie déclenchèrent une attaque formidable contre la restauration. Cette attaque s'accentua encore lorsque le chancelier, dans un discours prononcé le 14 février, fit des déclarations positives sur la possibilité de la restauration monarchique. La réaction de l'Allemagne à Rome fut également fort sensible. La visite à Vienne du baron von Neurath, ministre des Affaires étrangères du Reich, les 22-24 février, n'avait été commandée que par le souci de Berlin de n'être pas surpris par une restauration. Von Neurath déclara au chancelier qu'il ne voulait certes pas se mêler de la politique intérieure de l'Autriche, ce qui eût été contraire à l'esprit de l'accord du 11 juillet. Mais la restauration était, du moins dans ses répercussions, une question qui dépassait les frontières de l'Autriche. Le Gouvernement du Reich avait de sérieuses raisons de penser qu'une telle opération aurait de lourdes conséquences en Bavière, au Wurtemberg et en Bade. C'était là, selon M. von Neurath, le motif réel de la prise de position de l'Allemagne contre la restauration des Habsbourg, opposition qui n'était nullement l'apanage exclusif du parti national-socialiste. Neurath dit encore que la restauration pourrait mettre en danger le

régime national-socialiste et donner naissance à un courant d'opinion préconisant le rattachement d'une certaine partie de l'Allemagne à l'Autriche. On ne pouvait, à Berlin, permettre que la monarchie autrichienne devînt le centre de ralliement de toutes les forces antinazies subsistant en Allemagne.

Les voyages des hommes d'État allemands à Rome, qui se succédèrent à cette époque, et spécialement la visite de Gœring, avaient visiblement pour but de rallier Mussolini à l'opposition contre la restauration de la monarchie autrichienne. On donnait à Rome l'assurance que l'Allemagne voulait bien continuer à garantir l'indépendance de l'Autriche dans le cadre de l'accord de juillet, mais à condition que le Duce déconseillât à Vienne le retour à la monarchie. De cette façon, on maintenait un *statu quo* branlant, qui devait aboutir à la longue à la destruction de l'indépendance et de la souveraineté de l'Autriche. Pour être sûr de voir cette politique triompher, Gœbbels, adversaire enragé de la restauration, fit partir tous ses pétards. Subitement, le 26 février, parut dans le *Giornale d'Italia* de Rome, sous la signature du journaliste officieux Virginio Gayda, un article sensationnel concluant au rejet de la restauration. Cet article fut tenu à Vienne pour une immixtion directe dans la politique intérieure autrichienne. L'opinion populaire, défavorable à l'Italie, s'exprima publiquement le 21 mars, au cours du match de football Italie-Autriche, au stade de Vienne, par de violentes démonstrations antiitaliennes.

Le ministère des Affaires étrangères d'Italie, questionné par le ministre d'Autriche sur l'article de Gayda, répondit en termes vagues que cet article ne représentait que l'opinion personnelle de son auteur. Mais il négligea le fait que le contenu de l'article de Gayda avait déjà été diffusé par l'agence Stefani, et qu'il avait par conséquent bénéficié d'une publicité particulièrement étendue. Mussolini s'appuyait de nouveau, à ce moment-là, très fortement sur le Reich. Le gentlemen's agreement de janvier 1937 entre l'Italie et l'Angleterre n'avait pu être mis en vigueur. Personne ne doutait que Gayda eût écrit son article sur l'ordre de son Gouvernement. Cette sensation on l'éprouva une seconde fois, quelques semaines plus tard. Un autre article de Gayda annonça un prétendu projet

de participation des nationaux-socialistes au Gouvernement autrichien. Schuschnigg fut fort mécontent des procédés adoptés par les milieux officiels italiens. Mais il ne se trompa pas sur la signification des articles de Gayda, étant donné le régime dont jouissait la presse en Italie. Il abandonna l'espoir d'une restauration à bref délai. Les commentaires, étonnamment approbatifs des feuilles françaises et anglaises, parmi lesquelles figurait une grande partie des journaux de gauche, ne lui firent alors pas défaut.

Mais tout autre était l'opinion des légitimistes autrichiens, que n'effrayaient pas les manifestations de la politique de l'axe. Plus la situation intérieure se tendait, plus la pression extérieure se faisait forte, et plus ils étaient profondément convaincus de l'urgente nécessité de la restauration pour sauvegarder l'indépendance de l'Autriche. Il y eut aussi quelques moments encourageants. Ainsi, les syndicats ouvriers se montraient de plus en plus disposés à former un front commun patriotique sous une direction syndicalo-légitimiste.

■

Berchtesgaden... Après les comptes rendus résolument optimistes de la presse dominicale française sur ce qui s'était passé lors de la rencontre Hitler-Schuschnigg (certaines feuilles parlaient même d'un triomphe de Schuschnigg), de très inquiétantes nouvelles parvinrent le lundi à l'archiduc. Ces informations ne disaient pas encore toute la vérité dans sa tragique ampleur.

Mais, le jour suivant, arriva un rapport détaillé sur la conversation. Les détails donnés étaient plus impressionnants que la chose elle-même. La fierté de l'Autrichien se révolta. Que faire? D'abord, dire au monde, sans rien dissimuler, ni enjoliver, ce qui se passait. Le monde ne pouvait tolérer en silence la pression inouïe exercée sur un peuple sans défense... Dès que la vérité serait connue, cette vérité que Schuschnigg et ses ministres cachaient avec accablement, une tempête d'indignation saisirait la terre entière... Ensuite, il fallait rejeter du sein de la nation ces traîtres nationaux-socialistes et leurs protecteurs, ceux qui leur servaient de paravent,

les « prétendus nationaux ». Les vrais partisans, les vrais soutiens de l'indépendance autrichienne devaient se rassembler, réunir les dernières forces restées au service du salut de la patrie menacée. Avec Schuschnigg, s'il voulait en être le porte-drapeau, sans lui, s'il se dérobait. L'instruction formelle et absolue fut donnée aux organisations légitimistes de s'unir, avant toute chose, et de travailler en liaison avec la classe ouvrière. Les ouvriers, d'abord hésitants et méfiants, suivirent le mot d'ordre : « *Plus de partis, rien que l'Autriche* ». L'action de défense légitimiste, l'attitude superbe des fédérations ouvrières firent leur effet. Un manifeste, présenté par les représentants des syndicats dans toutes les usines, en faveur de la liberté et de l'indépendance de l'Autriche, recueillit en quarante-huit heures près d'un million d'adhésions.

Sous cette pression, Schuschnigg prononça son discours du 24 février. Tout le monde se rangea spontanément derrière lui, bien que les légitimistes se fussent posé anxieusement la question : « Est-ce que, cette fois, ce serait davantage qu'un discours? Sera-ce le commencement de l'action de libération? »

A la veille d'un grand débat politique à la Chambre française, le discours de Schuschnigg fut connu à Paris. L'impression fut extraordinaire. Presque tous les orateurs, de droite et de gauche, payèrent tribut à la volonté de vivre de l'Autriche. On voyait déjà un front uni, dans ce petit pays, qui, son chancelier à la tête, se préparait à défendre son indépendance jusqu'au bout, jusqu'à la mort. Un plénipotentiaire extraordinaire de Hitler, M. A..., présent dans la tribune de la presse française, en avait été très ému.

« Il faut que je rentre de suite à Berlin, déclara-t-il à ses amis. Il faut que je les avertisse dès ce soir. L'Europe s'est réveillée. Il faut que nous abandonnions momentanément la partie et que nous nous tenions tranquilles pendant quelques semaines... Ces n... de D... de Jésuites ont encore une fois fait du bon travail !... »

Tout cela cessa et l'on crut la situation éclaircie, ou du moins l'on crut avoir gagné quelques mois. Ce délai pouvait suffire à faire la restauration, qui empêcherait les nationaux-

socialistes de violer la liberté autrichienne. Mais les partisans et les conseillers de l'archiduc ne croyaient pas à la paix. Lui-même ne se laissait pas induire en erreur par les accents héroïques du discours de Schuschnigg. De mauvaises nouvelles arrivaient de Vienne. Le discours de Seyss-Inquart à Linz était la réplique nationale-socialiste à celui de Schuschnigg ; il décelait une volonté bien arrêtée de pousser rapidement les choses dans le chemin où elles étaient engagées depuis Berchtesgaden. D'autres informations, émanant de source sûre, parlaient de la fatigue et de la résignation du chancelier, qui différaient totalement de ses déclarations publiques. Schuschnigg ne supporterait pas un second assaut semblable ; il céderait encore une fois, car il croyait à la puissance illimitée de Hitler et avait perdu toute confiance dans ses propres forces.

L'archiduc voulut voir clair dans les contradictions des rapports et des informations. Il fit donc ce qu'il faisait dans les moments critiques, il choisit la méthode la plus rapide et la plus directe : il écrivit à Schuschnigg.

■

Dans cette lettre, datée du 17 février, l'archiduc exposait la situation comme il la voyait. Il rappela au chancelier sa grande responsabilité envers le peuple, le germanisme autrichien, la chrétienté. Il lui représenta avec force que le vrai germanisme, celui qui avait été à la base du Saint Empire romain englobant les nations allemandes, n'existait plus dans un IIIe Reich en proie aux nouveautés artificielles du néo-paganisme, mais avait conservé en Autriche seulement le véritable terrain propice au développement de son ancienne grandeur. Le « Deutschtum » ne pouvait se concevoir que par l'Autriche, et devait devenir par elle le sauveur de l'Allemagne, pour éviter de s'effondrer dans un horrible chaos. L'archiduc soumit au chancelier un plan politique pour sauvegarder l'indépendance de l'Autriche, basé surtout, abstraction faite d'autres mesures importantes de politique intérieure et extérieure, sur une pacification de la classe ouvrière. Celle-ci avait montré son patriotisme durant les

derniers événements. Elle n'avait pas été empoisonnée par le national-socialisme. Elle lutterait d'autant plus vaillamment pour l'Autriche que le Gouvernement lui donnerait la possibilité de coopérer activement à l'édification de la patrie.

L'archiduc rappelait aussi qu'il n'avait approuvé l'accord du 11 juillet ni dans sa forme, ni dans son essence. Pour l'avenir, il prédisait au chancelier de nouvelles menaces nationales-socialistes qui conduiraient à l'anéantissement irréparable de l'Autriche. Il exprima sa crainte que Schuschnigg, devant de nouvelles pressions, abandonnât la résistance et laissât ainsi les mains libres aux nationaux-socialistes. Il proposait, en ce cas, quelle que fût la situation, que Schuschnigg lui transmît le pouvoir, non point sous la forme d'une restauration impossible à effectuer dans les circonstances présentes, mais de façon que l'archiduc pût exercer les fonctions de chancelier fédéral dans le cadre de la constitution en vigueur et sans aucune modification dans la forme de l'État. Il était prêt, en cette qualité, à défendre l'indépendance autrichienne par tous les moyens.

Cette lettre fut envoyée à Schuschnigg par l'archiduc sans consultation avec les chefs légitimistes. Le baron Wiesner, lui-même, n'en n'avait pas eu connaissance.

Le chancelier répondit le 2 mars. Partant du point de vue que l'Autriche, si elle devait provoquer une guerre pour la défense de son existence, devenait, par là même, infidèle à sa mission de paix, il exposait sa politique, qu'il prétendait être la seule praticable. Implicitement, il avouait qu'il ne pensait pas à une résistance énergique, et qu'il ne fallait pas, dans l'avenir immédiat, risquer une restauration — dont l'archiduc n'avait du reste pas parlé. Aux propositions concrètes de celui-ci, le chancelier ne répondait pour ainsi dire pas et, selon son habitude, évitait d'aborder les problèmes de face pour se contenter de vagues formules.

■

La réponse de Schuschnigg était la preuve du danger tout proche. Elle confirmait les pires craintes. C'eût été une illusion d'attendre encore une action efficace d'un chancelier qui

répondait, au moment du plus grand péril, avec une telle résignation et des réflexions aussi vagues, à un programme politique concret aussi important que celui contenu dans la lettre de l'archiduc. S'il fallait en venir à l'action, ce devait être sans, et, au besoin, contre Schuschnigg. Si écrasant qu'eût pu être l'effet de la lettre de celui-ci, elle n'avait pas entamé la volonté de résistance. On décida d'agir en Autriche même.

La préparation diplomatique extérieure avait déjà été menée très loin avec succès. L'attitude favorable de la France était connue. Du côté tchécoslovaque, on savait que les dirigeants se préoccupaient grandement, depuis des mois, du sort de l'Autriche ; ils avaient supplié Paris de ne pas rester inactif ; ils n'auraient par conséquent pas contrarié l'application de mesures, les dernières peut-être, qui pussent sauvegarder l'indépendance de ce pays. Des influences s'exerçaient aussi puissamment sur la Yougoslavie pour qu'elle renonçât, en cas de restauration, à toute action directe. Ces influences pouvaient aussi jouer *via* l'Entente balkanique. Elles avaient une importance particulière, si l'on pouvait décider les Anglais à donner leur approbation discrète. Le roi de Roumanie n'était pas adversaire d'une restauration qui ne dépasserait pas le cadre de l'Autriche. Il montrait quelque inquiétude au sujet de la pénétration allemande dans le bassin danubien, aussi bien que de la propagande nationale-socialiste dirigée personnellement contre lui dans son propre État. Le roi Georges de Grèce, lors de sa visite à l'Exposition internationale de Paris, avait demandé directement au ministre de Yougoslavie comment ce dernier pays jugerait une restauration en Autriche. Le roi avait émis l'opinion que, à la longue, il deviendrait impossible au Gouvernement fédéral de résister à l'assaut des nazis et que la monarchie aurait eu de bien meilleurs atouts.

Cela se passait longtemps avant Berchtesgaden. Le ministre de Yougoslavie ne savait pas si le roi Georges était inquiet ou si, après avoir réussi sa propre restauration, il se sentait enclin à aider au relèvement d'autres trônes. Mais il avait finalement répondu au roi que la restauration ne lui semblait pas « actuelle » pour l'Autriche ; que celle-ci n'oserait pas

la risquer, de crainte de heurter l'Allemagne. Il avait ajouté qu'une restauration lui apparaissait personnellement, si elle parvenait à se tenir à l'écart de l'influence allemande, exempte de danger pour les intérêts yougoslaves. Mais si Hitler faisait contre mauvaise fortune bon cœur et admettait la monarchie en Autriche, dans le dessein de l'utiliser comme un bélier pour s'ouvrir l'entrée des régions danubiennes, alors, cette solution serait pire pour la Yougoslavie que l'Anschluss. Cette hypothèse, après Berchtesgaden, n'était vraiment plus à retenir. La restauration devait apparaître à tout le monde comme la solution antinazie par excellence. Une politique à la Bismarck ne se concevait plus pour Hitler et, par voie de conséquence, elle devenait également inconcevable à ses adversaires.

En Autriche, les légitimistes, les chrétiens sociaux de la vieille école, les catholiques vraiment animés d'un esprit antinazi et surtout la classe ouvrière, dans ses organisations légales et illégales, étaient tous prêts à la lutte. Au début de mars, on supposait que le deuxième coup porté par l'Allemagne le serait immédiatement après la visite annoncée de Hitler à Rome, c'est-à-dire en mai. Il fallait donc devancer l'action allemande. On prévit ainsi, pour le commencement du mois de mai, un changement de gouvernement. On savait qu'après l'ultimatum de Berchtesgaden, le président Miklas avait voulu démissionner, et l'on savait aussi que Schuschnigg se montrait extrêmement fatigué du pouvoir. Il fallait aussi penser à un gouvernement qui pût grouper fortement, contre le danger national-socialiste, toutes les forces activistes et toutes les tendances politiques, et fonder le grand front unique autrichien.

■

Le légitimisme voyait clairement que le chemin suivi par Schuschnigg conduisait à la catastrophe ; mais il savait également que cette catastrophe pouvait être déclenchée si le mouvement se décidait à l'action contre la volonté du chancelier. Ce sont ces principes qui présidèrent à l'action politique légitimiste dans les derniers temps du régime Schu-

schnigg. On essaya, par tous les moyens, de détourner celui-ci de la voie néfaste où il s'était engagé ; on espérait que cela serait encore possible avant la tourmente imminente. L'Allemagne n'aurait certainement pas, malgré ses menaces, recouru à l'invasion si Schuschnigg avait fait la restauration en temps voulu. Car l'unité nationale eût été cimentée, et contre un bloc autrichien unifié — le nombre des militants nazis ne constituait qu'une petite minorité — les violations du droit n'eussent point prévalu.

Mais une restauration *contre* le gré de Schuschnigg aurait incité immédiatement le IIIe Reich à intervenir, sous prétexte d'aider le Gouvernement légal, auquel il était lié par un accord. On aurait pu, dans ces circonstances, reprocher aux légitimistes de n'avoir pas su attendre le développement normal des événements et le monde entier leur eût fait porter le poids de leur funeste dénouement.

Ainsi le légitimisme fut enfermé dans un dilemme par l'attitude du chancelier. Il eût fallu forcer celui-ci à faire la restauration de toute urgence ; mais il était impossible, à cause de l'Allemagne, de la faire contre lui. Cette alternative véritablement tragique fit supporter au mouvement légitimiste les conséquences d'une politique dont il avait maintes fois dénoncé les dangers.

Voilà pourquoi la « *dernière carte* » ne fut jamais jouée.

MARTIN FUCHS

(Traduction RAOUL H. MAILLARD)

■ ■

PROPOS DE MÉRIMÉE

INTRODUCTION

C'est un plaisir mélancolique que celui de ressusciter un homme qui, vivant, est passé sur le ciel de notre enfance. Devant mes yeux, déjà hanté par le monde merveilleux, Prosper Mérimée apparaît d'un pas mesuré. Un grand vieillard sec et qui me semblait redoutable par sa placidité, son sourire caustique, ce respect, mêlé de peur, qu'il inspirait à ma mère qui n'aimait pas l'ironie.

Une première apparition de Mérimée, chez mon père, se place entre 1854 et 1857, par conséquent plusieurs années avant ma naissance. Les récits que me fit plus tard ma mère de ces séjours et de ces visites s'échelonnent entre les dernières années de l'Empire et le commencement de la République — mon adolescence.

Elle-même le décrit : grand, mince et droit, *agréablement laid* dans sa couronne de cheveux blancs *brossés à la diable*. Vêtu avec soin, il s'habillait à Londres, tout au moins pour ses manteaux et macfarlanes. A mon père, il disait : « Je ne suis pas assez riche pour acheter des choses bon marché. »

Mon souvenir personnel concernant Mérimée se situe dans les dernières années du règne de Napoléon III, vers 1867 et 1868. Des fenêtres du pavillon de Breteuil, à Saint-Cloud, qui était un poste d'observation propice pour ma curiosité précoce, je le vis, pour la première fois. Cette vision est demeurée très précise dans ma mémoire et je la retrouve confirmée par les contemporains plus âgés. Il portait un chapeau de paille à large bord, une redingote noire et un pantalon gris. Le général Fleury s'était arrêté sur le porche du pavillon où il avait lui-même son appartement en été et j'entendis causer ces deux hommes, au milieu du mouvement animé des équipages et des cavaliers, provoqué par le séjour de la Cour.

Les *Propos de Mérimée*, que nous publions ici pour la première fois, ont été recueillis, au hasard des rencontres, d'abord directement par mon père et ensuite par moi-même, à partir de 1880, grâce à quelques amis et survivants, qui ont bien voulu me communiquer leurs souvenirs et notes personnels sur l'auteur de *Colomba :* en premier lieu, le général Fleury et ensuite Arsène Houssaye, pendant mes séjours dans sa maison de campagne de « Parisis », près de Laon.

Ces propos, on les considéra longtemps comme n'étant pas de nature à être publiés, en raison de leur caractère intime, souvent lâché et confidentiel. Beaucoup ont été détruits comme insignifiants ou « scandaleux ». Il n'y eut jamais aucun classement et ces notes, sans dates ni références, se confondaient dans ce désordre propre à une époque où la personnalité de Mérimée était loin d'avoir l'importance qu'elle a aujourd'hui.

Dans la mesure où le sujet pouvait nous donner des indications, nous avons essayé de retrouver quelques dates. Le peu de cas que, du vivant de Mérimée, on attachait aux propos, explique ces négligences difficiles à réparer. On ne trouvera ici nulle savante compulsation ni aucune recherche littéraire, mais seulement une modeste contribution à l'histoire du second Empire, apportée par un de ses principaux témoins.

On appréciera particulièrement dans ces « propos » une franchise que l'on ne trouve pas toujours dans la correspondance de Mérimée quand il aborde les sujets concernant la Cour des Tuileries. Ce qui facilitait ces échanges, libérés de toute contrainte, c'est qu'ils avaient lieu, surtout, au cours de différents voyages et excursions archéologiques, faits en compagnie de mon père, dans l'atmosphère propice des champs et de l'isolement dans la nature. Justifiés par ce cadre agreste, ces propos sans gravité trouveront leur place.

Ce qu'ils nous révèlent, dans leur forme concise, n'a de prix que par le hasard insaisissable qui les a inspirés. Malgré quelques termes osés qui sont de son temps, et que l'on peut accorder à sa fantaisie, il faut retenir cette générosité de se livrer ainsi. C'est là le signe évident d'un homme désintéressé. C'est le théâtre gratuit, la verve jetée à tous les vents. Une insouciance de vacances.

F. B.

L'embarras secret des souverains consiste en un devoir au-dessus de leurs moyens : faire semblant de tout comprendre et avoir l'air de tout décider. Il est bien entendu qu'il ne s'agit pas ici des nôtres.

— J'ai reçu dernièrement un candidat à l'Institut, qui me demandait des conseils : « Je n'en ai qu'un à vous donner, lui dis-je. Si jamais vous êtes nommé, ne faites pas d'esprit pendant les séances. La plupart du temps, ils ne le comprennent pas et, quand ils le comprennent, ils vous le font payer. La dignité déteste la plaisanterie. »

Il est en voyage avec la comtesse de Montijo.

— Je suis entré un jour dans une petite chapelle, près de Grenade. Une fille était en train d'y accoucher... « Allez-vous en ! me dit la mère de l'impératrice. Elle va vous accuser d'être le père... »

Pendant un de nos voyages en Andalousie, nous nous trouvions avec madame Manuela[1] dans un jardin, sous une fenêtre ou l'on secouait des nattes... Quatre à quatre je la vois monter chez ces gens, où elle fait un bruit de tous les diables... Elle a eu bien tort de tant crier. C'était le mercredi des Cendres...

— L'Impératrice a une façon expéditive de faire taire les gens qui parlent trop. Quand ils ne savent pas l'espagnol, elle se met... à parler espagnol.

Mérimée dit à la duchesse de Persigny, qui avait une réputation d'illettrée, peu gênante en un temps où il suffisait d'avoir de la grâce :

— Quand vous êtes enfermée avec un *puits de science*, que faites-vous? Vous appelez au secours?...

Sur l'Impératrice :

— Quand elle y est bien décidée, elle peut, en voyage, vous laissser pour compte, n'importe où et n'importe comment..., même dans les endroits où il n'y a rien à manger. Ensuite, elle vous dit : « Vraiment! Vous ne savez pas vous débrouiller! »

Ce terme débrouiller *ne paraît pas de son temps. Il a pourtant été employé par Mérimée en cette circonstance. Le propos doit dater d'ailleurs de 1868.*

A un candidat à l'Académie :

— Si par hasard on vous fait trop de compliments, méfiez-vous! D'ailleurs, cela n'arrive jamais. Pas plus qu'à la Correctionnelle... *(Allusion à l'affaire Libri, qui avait mené Mérimée en prison.)*

— En Espagne, les mules sont aussi entêtées qu'en France. Un jour, dans la montagne, la mienne ne veut plus avancer. Mais on m'avait dit qu'elle me suivrait docilement en lui mettant une botte de foin sous le museau. J'en trouve une, dans une *huerta* voisine. Elle s'en saisit avec tant de rapidité que j'en ai été pour mes frais... Ce procédé m'a tellement dégoûté que je l'ai plantée là et suis parti... à pied.

1. La mère de l'Impératrice.

Mérimée s'amuse souvent de la sottise et de l'impertinence des reines de la galanterie. Il demanda un jour à Cora Pearl quel serait son plus grand plaisir. Il croyait ainsi la mettre au pied du mur. Mais la belle Anglaise répondit du tac au tac : « Vous battre et prendre des bains d'Eau de Cologne... »

— L'idée fixe de nous persuader que le petit prince *(le prince impérial)* rappelle Napoléon Ier désarme mes pires instincts.

Mérimée fait ici allusion à l'entourage de l'Impératrice qui, pour la flatter, exaltait une prétendue ressemblance de l'enfant avec son grand'oncle. Le prince avait, d'après Mérimée, le type le plus pur de l'Écossais. Ce qu'il appelle ses pires instincts *était une sincérité impassible devant des faits, qu'il voyait juste et que tout le monde voyait faux.*

— Madame de Morny croyait avoir épousé un monolithe. Et c'était une anguille.

Mérimée parle de l'inébranlable confiance conjugale de la duchesse, peu justifiée, disaient les contemporains. Mais après la découverte de la correspondance de son mari, au lendemain de sa mort, elle renonça à l'idée de se faire enterrer avec lui, dans un suprême sacrifice, inspiré peut-être par les coutumes de l'Inde...

Mérimée se divertit beaucoup d'une histoire qui lui arriva avec l'Impératrice. Mais était-elle déjà sur le trône? On ne peut le savoir... Voici ce qu'il raconte :

(Ils se trouvent à la campagne, chez une paysanne, qui est en train de leur faire des crêpes à la crème.) A un moment donné, Eugénie reste seule avec la bonne femme, qui, soudain, lui dit tout bas, mais avec une sorte d'indignation : « Pourquoi avez-vous épousé ce vieux, vous, une si belle femme? Est-ce pour son argent? »

— Dans une Cour — qui est un grand spectacle — il faut savoir s'abriter derrière un portant. Il m'arrive bien de remplacer le souffleur car, sur ce théâtre, on a des défaillances

de mémoire. Mais le grand plaisir, c'est encore de les laisser chercher...

L'Impératrice avait souvent recours à Mérimée pour beaucoup de renseignements d'une grande diversité. Il s'en acquittait consciencieusement pour tout ce qu'il savait. Mais, par moments, il aimait aussi la taquiner, en faisant attendre sa réponse, ou encore en répondant par des paradoxes.

Après l'affaire Libri [1] *:*

— On n'est vraiment sûr d'avoir des amis que lorsqu'on sort de prison...

Sur le même sujet :

— Il y en a beaucoup qui vous apportent des bonbons. C'est pour voir la tête que vous faites dans cette position...

— Il existe un proverbe espagnol qui dit : « Ils t'aiment, mais ils racontent qu'on t'a vu avec le bourreau. »

Quant à moi, on m'a vu avec Émile Ollivier...

Est-il question ici du mauvais œil, *que l'on prêtait au ministre de l'Empire libéral ou de l'aversion que l'Impératrice avait voué à celui-ci, et qui ne permettait pas aux familiers de sa Maison de le fréquenter? Il est difficile de répondre.*

— Les gens malveillants prêtent des mots à l'Impératrice. Ainsi, on l'accuse d'avoir dit d'un fonctionnaire, qui avait découvert un complot contre M. de Persigny : « *Quel maladroit! Il a gâché une belle carrière!* » Naturellement, il n'y a rien de vrai dans tout cela. Jamais elle n'aurait dit une chose pareille!... Elle l'aurait seulement pensé...

— Appelé à représenter l'Académie à l'enterrement de l'un de nos confrères, je traverse une rue avec mon habit, quand un voyou me crie : « *Dis donc, vieux! Tu as mangé des épinards?* »

1. On sait que pour avoir pris trop énergiquement la défense de son ami Libri, Mérimée, accusé d'avoir insulté la magistrature, fut condamné à quelques jours de prison.

Que répondre? Il y a des cas où la meilleure littérature fait faillite...

Mérimée avait des rapports de courtoisie avec M. de Nieuwerkerke. Mais il n'avait pas pour lui la moindre considération. Mon père, qui — pour beaucoup de raisons — partageait ce sentiment, note différentes boutades de Mérimée sur ce sujet :

— Son génie s'est annoncé comme une locomotive. Mais on ne voit plus que la fumée.

— Les fonctions du surintendant des Beaux-Arts consistent à faire la cour aux erreurs des souverains et à choisir ses maîtresses parmi les solliciteuses.

— Le désir le plus secret de M. de Nieukerke *(on abrégeait son nom dans l'entourage de la Cour)* est de voir sa statue équestre érigée sur la place du Carrousel...

— Quand le père Auber posait pour le tableau de Biard *(qui représente une réception du surintendant au Louvre)*, il s'écria : « *Rien que des hommes! Qu'est-ce qu'il veut nous faire croire? Qu'il est vertueux?* »

L'absence des femmes chez un homme qui en comptait tant dans son existence, s'explique par sa situation auprès de la princesse Mathilde. Elle ne pouvait pas figurer seule sur cette toile, ni avec d'autres dames. Alors il les avait supprimées toutes...

— Nieukerke, à le regarder de près, c'est un mousquetaire en chocolat. On le digère difficilement...

Mérimée aimait beaucoup la princesse Mathilde qui, de son côté, avait pour lui une sincère admiration. Leurs rapports restaient excellents, malgré bien des embûches tendues par des familiers pour les brouiller. Car, dans l'entourage de la princesse, beaucoup de personnes avaient, à l'égard de l'auteur de Colomba, *des rancunes à satisfaire. S'il lui arrive de la taquiner sur des amitiés* trop installées *dans sa vie intime,*

il se gardait de le faire ailleurs que dans le cercle le plus fermé. Ainsi il ne convient pas d'attacher une grande importance à certaines boutades, dont la plus grande partie a été d'ailleurs supprimée par mon père.

En voici quelques-unes qui ont survécu. Elles sont dépourvues de toute méchanceté, en comparaison de ce que tout le monde disait alors :

— On peut arriver chez la princesse en robe de chambre, mais alors elle ne vous laisse plus partir...

— Je suis toujours étonné de la voir choisir si bien ses tableaux et si mal ses...

— L'abbé Bertrand me semble avoir des aperçus bien singuliers sur la vie de la princesse. Il appelle Nieukerke : *l'Amour en savates...*

A propos de la germanophilie de Victor Hugo, de Michelet et de Gérard de Nerval, Mérimée s'exprime ainsi :

— La Lorelei est une maritorne qui les a saoulés avec sa piquette *(son vin du Rhin).*

Encore l'affaire Libri :

— C'est un grand préjugé que de se croire honnête homme parce qu'on n'a jamais été coffré.

L'esprit de Mérimée était fort occupé de cette aventure. Il se plaisait à se moquer de lui-même en rendant ses juges ridicules :

— Ceux qui n'ont jamais couché à la Conciergerie n'ont aucune idée du chagrin que l'on éprouve quand on vous met à la porte.

Toujours à propos de la Conciergerie :

— Qu'y a-t-il de comparable, pour un inspecteur des Monuments historiques[1], au prestige d'habiter une tour comme celle-là ?

1. Mérimée l'avait été, on s'en souvient.

— La meilleure façon, pour un dignitaire, de faire sa cour à l'Empereur, c'est d'épouser une jolie femme et de s'en désintéresser...

Mérimée fait allusion à la liaison de Napoléon III avec différentes dames des Tuileries, dont les époux se trouvaient dans cette situation privilégiée.

Le général Fleury demande à Mérimée : « Si nous devions marier Offenbach à madame de Castiglione, qu'est-ce que cela donnerait comme espèce? » Mérimée répond :

— C'est un problème qui concerne les savants du Jardin des Plantes.

— On a fait redorer les pointes de la grille des Tuileries pour le 15 août. J'entends dire à un passant : « *Comme ils vont s'en croire, ceux qui y seront empalés.* »

Depuis les horreurs qu'il avait vues à Paris en 1848, *Mérimée ne cessait d'être hanté par le souvenir des scènes violentes auxquelles il avait assisté. Sa correspondance avec madame Manuela en porte les traces.*

— Quand j'ai un ennemi, je l'envoie chez le prince Napoléon le jour où il est mal embouché. Quand il en sort, je suis vengé pour la vie.

Mérimée avait conservé de très bonnes relations avec le prince, qui goûtait beaucoup son esprit, sa paillardise *et son penchant anticlérical. Mais il savait aussi que le cousin de l'Empereur avait des colères redoutables dont chacun se souvenait.*

L'Impératrice écrivait chaque après-midi à sa mère Manuela, qui continuait à rester éloignée de la cour et même souvent de Paris. Pour l'expédition de cette correspondance intime, elle ne se fiait pas aux services du Palais et elle confiait ses lettres à un courrier spécial de l'ambassade d'Espagne, qui les faisait parvenir à madame de Montijo.

Mérimée raconte qu'un jour, dans une période critique, où

l'Impératrice faisait ouvertement la guerre à Persigny, on avait intercepté une de ses lettres dans l'espoir de surprendre des secrets et de pouvoir l'accuser de les divulguer à l'étranger. Sans doute avait-on pensé à Marie-Antoinette et à ses agissements à Vienne.

— Quand on a ouvert le pli, raconte Mérimée, on a lu ceci : « *Maman, je t'enverrai deux boucles de ceinture. Je ne peux plus les mettre.* »

Le prince Napoléon et Émile de Girardin se trouvaient dans les meilleurs termes avec Mérimée. Celui-ci était au courant de toutes les histoires qui circulaient sur le mari de Delphine, sur sa double vie de grand époux d'une femme illustre *et de* froisseur de tabliers. *Il dit de Girardin :*

— Il monte au sixième avec ses souliers vernis et il descend sur ses chaussettes...

Mérimée rappelle ici la liaison du grand journaliste avec cette femme de chambre, Nanette, que Girardin eut l'habileté de placer plus tard dans les services de la princesse Clotilde. Après divers incidents, tous favorables à son ascension, elle rencontra, pendant une traversée en Angleterre, un fonctionnaire français qui devint conseiller à la Cour des Comptes. Au Musée national de Compiègne se trouve le portrait de cette belle personne [1].

— J'ai eu l'honneur de demander un jour à la dame qui avait fait connaître le bonheur aux fils de Louis-Philippe, si elle avait dû employer des méthodes différentes... « *Pas du tout !* affirma-t-elle. *Toujours la même chose...* »

— Pourquoi êtes-vous si triste? demanda Mérimée à un excellent officier qui venait d'être nommé général : « *C'est que,* répondit celui-ci, *il va falloir à présent tenir toutes les promesses que j'avais faites à mes maîtresses, à ma femme et à mes amis, en leur disant* : « Quand je serai général, vous » aurez satisfaction ! Attendez que je sois général ! »

1. Salles de la Donation Ferdinand Bac.

Mérimée s'amusait beaucoup des manigances *de madame de Castiglione, de ses entrées théâtrales, de sa façon de se faire remarquer en tous lieux par mille excentricités. Elle humiliait ses soupirants en s'en servant. Elle les brouillait pour s'en moquer ensuite.*

Mérimée voyait en elle un agent politique de Cavour et mettait ses intimes en garde contre elle. Il avait naturellement pris le parti de l'Impératrice et soupçonnait la comtesse de mille intrigues. Néanmoins, il ne prenait pas la situation au tragique et, tout en sachant au premier jour, par Fleury, qu'elle était la maîtresse de l'Empereur, il aimait à plaisanter quand Eugénie parlait de la belle Florentine comme d'une Borgia.

A Bade, il dit à mon père :

— Si madame de Castiglione vous invitait à dîner — ce qui, d'ailleurs, est peu probable — je vous recommande une chose : refusez les champignons !

— Quand l'Empereur a manifesté à Odilon Barrot son désir de prendre aux communes les terres en friche pour les distribuer aux ouvriers des villes, Barrot, en sortant de l'Élysée, a dit : « *Il prépare une nouvelle révolution !* »

— Monsieur de Morny a toute mon admiration. C'est un grand homme d'État. Il ferait sortir des billets de banque entre les pavés. Puis il allumerait du feu avec les billets pour prouver à ses maîtresses qu'il n'a plus le sou...

Cette boutade se rapporte aux spéculations malheureuses de Morny, qui laissèrent un déficit de 4 millions au détriment de l'ambassadrice de Belgique. Néanmoins, Mérimée entretenait des relations cordiales avec le fils de Flahaut et se montrait indulgent pour ses errements, car il appréciait ses saillies : « Nos esprits voisinent », disait-il.

A Bade, Mérimée s'amusait beaucoup à observer les joueurs du casino et les réactions, intrigues et manœuvres des dames autour de la roulette. Il raconte ce qu'il appelle « un trait d'une générosité inouïe » :

— Madame de La B... me dit : « *Donnez moi cinquante louis.*

Si je gagne, je partage avec vous. Si je perds, vous partagez ma chambre. » Elle gagna et garda tout. Mais elle me consola par ces mots : « *Puisque vous avez perdu, donnez-moi encore cinquante louis et j'irai dans la vôtre.* »

Mon père affirma que jamais Mérimée n'avait prêté cinquante louis à cette dame et que cette histoire était arrivée au prince Demidoff (l'époux de la princesse Mathilde). Il aura mis le tout sur son propre compte.

— *Les sept péchés capitaux* ont bien compliqué la vie. En fait, il n'y en a qu'un : celui de se préférer aux autres.

— Ce qui rend la vie auprès de l'Empereur si facile, c'est qu'il a rapporté de sa jeunesse la faculté des accommodements. Ainsi, si demain il devait quitter les Tuileries pour vivre dans un chalet suisse, il ne s'y déplairait pas... à condition, naturellement, qu'il y ait aussi une Suissesse.

A la prison de Ham, il ne se sentait pas malheureux. Il avait la fille du gardien.

— J'ai rencontré dernièrement un ami d'enfance, après quarante ans ! Il m'a conté ses ennuis. Sa femme est devenue folle au lendemain de son mariage et il a fallu l'interner. Alors, je lui demande : « Et vous ? » Il me répond : « *Moi aussi !...* »

— Quand mon mari, me dit la maréchale M..., m'embarque sur un bateau, il est toujours de bonne humeur. Il espère un naufrage.

— Un paysan, qui pêchait dans un cours d'eau privé, rencontre M. de L... au moment où il tient un chat crevé au bout de sa ligne.

— Voilà un gros poisson, monsieur le Comte ! lui dit le paysan.

Et M. de L... répond, dans un grand élan de magnanimité.

— Je vous le donne. Mais ne recommencez pas !

— Le grand moment pour un homme, arrivé par le concours

des autres, c'est celui où il va les lâcher. C'est une pièce qui se joue tous les jours dans les monuments publics, gardés par des factionnaires.

— L'habileté de Péreire et des Rothschild est de faire croire à l'Empereur que c'est Lui qui a eu leurs bonnes idées.

— Je ne connais pas de plaisir plus grand que celui de parler avec chaleur — devant des gens qui croient tout savoir — d'un homme célèbre qui n'a jamais existé [1].

— Le courage de beaucoup de nos confrères consiste à crier : « Au feu ! » quand votre maison brûle, et puis à f... le camp.

Après une réception académique :

— Le but de beaucoup de belles dames, qui recherchent notre commerce, est moins de profiter de notre notoriété, que de proclamer finalement que nous la leur devons.

— Le prince Napoléon a édifié en principe que les femmes *réfractaires* étaient les seules qui aimaient vraiment. En rentrant, elles gardaient toutes leurs illusions...

— J'ai une certaine admiration pour les historiens qui arrivent à tirer plusieurs volumes d'un personnage dont on ne sait pas grand'chose. C'est une manière de contempler l'Univers dans une bulle de savon.

— Aux Tuileries, on est assez libre. Mais à Compiègne, on est un peu comme à l'école. Quand on voudrait s'en aller, il faut lever le doigt... Malheureusement il faut ensuite revenir...

— L'engouement des « Vieux Abonnés » pour le corps

1. L'auteur de *Clara Gazul* révèle ici son talent de mystificateur que la nature même de ce don lui interdisait de divulguer. L'Impératrice s'en fâcha plusieurs fois et comme elle était souvent restée dans l'indécision au sujet de certains noms, évoqués par Mérimée, elle se résignait à faire des recherches dans le dictionnaire. M. Octave Feuillet se chargea à l'occasion de ces soins, pour la fixer définitivement sur la réalité ou la fiction de certains personnages, évoqués devant elle.

de ballet s'explique par un état d'impuissance qui se met d'accord avec un état exténué.

(Allusion faite à l'âge souvent respectable des amateurs des coulisses et à l'extrême surmenage des dames de l'Opéra, « qui ne se couchent que pour dormir... »)

Sur le même sujet :

— Ces petites malheureuses, qui n'ont jamais le temps d'aimer, ont trouvé une manière charmante de sauver la mise pour ne pas déplaire. Elles disent toujours : « A demain ! »

— Morny était vraiment un homme intelligent. Il a brûlé tous ses papiers...

— Après l'attentat d'Orsini, l'Impératrice dit : L'Empereur doit regretter à présent d'avoir été mêlé jadis aux *carbonari.* » Je lui ai répondu : « Les maréchaux font bien partie des Loges et ils n'ont eu qu'à s'en féliciter. » Alors elle a coupé ce sujet, en me disant : «... jusqu'à présent... »

On connaît la singulière attitude de l'Impératrice après l'attentat. Elle défendait Orsini, louait hautement son courage et la noblesse de ses sentiments, au point que l'Empereur lui dit à table (avant l'exécution), devant toute sa maison civile et militaire : « Puisque vous lui portez tant de sympathie, voulez-vous que je l'invite à dîner?... »

Mérimée était un dangereux pince-sans-rire et égarait souvent ses interlocuteurs par des mots qu'ils avaient du mal à comprendre tout de suite. L'ironie ou la drôlerie échappait à la plupart. Ainsi, à Biarritz, où il se promenait avec un homme de lettres anglais, il entend celui-ci dire, après le thé chez l'Impératrice :

— A cette Cour, personne n'a d'esprit, monsieur.

Mérimée répond :

— Si, il y en a au moins un.

— Alors qui ?

Après un moment de réflexion :

— Le maréchal Bazaine.

L'Impératrice, après l'histoire de la rue du Bac (une maison achetée par l'intermédiaire de M. Mollard et où l'Empereur recevait des dames de son choix), demande conseil à Mérimée sur la manière dont elle pourra détourner son mari de la fréquentation de ce logis, dont elle eut connaissance par sa police personnelle.

Un tel acte de confiance était devenu extrêmement rare depuis son mariage et Mérimée y reconnut un état de trouble assez profond chez la souveraine pour qu'elle eût besoin d'un avis. Il lui répugnait d'en parler à son entourage et surtout à ses dames.

Aussi, fort embarrassé de se mêler d'une affaire aussi intime, il finit par conseiller à Eugénie de dire à l'Empereur cette seule phrase, laconique et mystérieuse : « Toute la rue du Bac le sait ! »

Mais le tempérament de l'Impératrice ne pouvait s'accommoder d'un avertissement aussi bref et aussi ironique. Il ressemblait trop à l'esprit de Mérimée. Elle prit l'Empereur dans ses filets et la chose fit beaucoup de bruit au palais. Après 1866, *l'Empereur fréquentait plus rarement cette maison et finit par délaisser complètement* « *ce* parc aux cerfs, sans parc *et sans* cerfs, *mais hanté par beaucoup de* biches », *comme dit notre Mérimée. Car on jouait* la Biche aux Bois *dans un théâtre de Paris.*

Le logis fut vendu discrètement. Arsène Houssaye me dit qu'il avait eu un instant l'intention de l'acheter pour y installer un musée de la galanterie française... *Mais il plaisantait.*

Mérimée révoltait souvent les dames bien pensantes par ses propos « sacrilèges ». L'Impératrice elle-même — bien plus indulgente au fond, mais ne voulant pas en convenir pour sauver la face — le grondait parfois avec une feinte indignation.

Il raconte à mon père :

— On m'a fait un mauvais renom en disant que je *mangeais du prêtre !* Car, enfin, dans mes tournées d'inspection, il m'arrive de me féliciter de leur commerce. Avec eux, au moins, on peut dire en latin des tas de choses qui feraient pousser des cris aux gens « comme il faut ».

La seule chose qui me choque un peu, c'est qu'ils ont toujours de vieilles gouvernantes...

L'Empereur, dont la reine Victoria disait qu'il était plus germanique que français *(ce qui était parfaitement exact pour ceux qui l'approchaient), n'avait pas d'esprit, mais il aimait à raconter parfois des anecdotes.*

— Comment pourrait-on avoir de la fantaisie — s'écrie un jour Mérimée — quand on s'occupe de questions économiques?

— A table, l'Empereur nous a conté qu'il s'était abrité un jour, pendant un orage, dans une maison dont le propriétaire lui avait dit (c'était aux eaux de Plombières) : « *Monsieur! Vous ressemblez à l'Empereur! Pas beaucoup, évidemment, mais assez pour être embêté. A votre place, je me couperais les moustaches...* »

L'Impératrice m'a dit à Saint-Cloud qu'elle était partie quatre fois, *avec l'idée de ne plus rentrer...* Je lui ai demandé ce qui l'avait fait revenir quand même. Elle m'a répondu :

— *Je croyais avoir laissé tous mes tiroirs ouverts!*

Mais elle ajouta, après une courte réflexion :

— *Et puis, enfin..., parce que j'aime l'Empereur...*

Cette manière trop tardive de retomber sur ses pieds était pour Mérimée un grand sujet de divertissement. Mais il avait trop d'esprit pour insister. Ce mot de la fin illustre toute l'aventure conjugale dont Mérimée disait que les poètes de la Cour l'avaient si admirablement sentimentalisée...

— Au moment du baptême du petit prince, la Ville de Paris a fait frapper une médaille commémorative par Vauthier-Galle. En la recevant des mains de l'Impératrice, j'ai cru d'abord, en examinant l'envers, qu'il s'agissait du *Retour des Cendres!* Je voyais un grand catafalque qui semblait entouré d'une nuée de moustiques... C'était le berceau! Et les moustiques, c'étaient des abeilles...

— En passant un matin sous les murs de l'Abbaye de Cluny,

avec une dame espagnole (sans doute l'Impératrice avant le mariage), je lui défendis de regarder en l'air. Furieuse de cette interdiction, elle me dit d'un air altier :

— *Je voudrais bien voir celui qui oserait me défendre quelque chose !...*

— Alors, elle aperçut une gargouille au-dessus de sa tête. Elle représentait un moine qui... Devenue plus furieuse encore, la dame espagnole me donna un grand coup sur le bras, avec le manche en ivoire de son ombrelle, et s'écria :

— *Ainsi, c'est pour m'offrir* ça *qu'on vous a nommé inspecteur des Monuments historiques !*

M. de Persigny se montrait toujours empressé auprès de Mérimée, qui lui rendait justice en toutes circonstances. Mais il détestait l'Impératrice, pour des raisons que nous connaissons, notamment sa présence au Conseil des ministres. Cette participation aux affaires était la suite d'une suggestion de la reine Victoria, qui considérait l'Impératrice comme un élément modérateur (!) *et avait peut être d'autres raisons encore que nous ne saurons jamais* [1].

— On fait beaucoup de tort à l'Impératrice en la déclarant *méchante*. Elle est seulement rancunière et, par conséquent, susceptible d'une certaine passion. Qu'est-ce, après tout, sinon une façon de verser des griefs passagers dans un état définitif?...

— *Encore sur l'Impératrice :*

— Il ne faut pas douter de la générosité de son cœur. Elle défendrait n'importe qui contre le monde entier, une fois qu'elle sera persuadée de son innocence. Et cette conviction n'a pas besoin de preuves. Une impression suffit. En lui obéissant, elle arrive à vaincre l'évidence.

Ce jugement est le plus sévère que Mérimée ait exprimé sur le caractère impulsif de l'Impératrice. Il explique tous les

1. En 1919, le duc de Connaught fit l'honneur à l'auteur de ces commentaires, de lui raconter que la Reine, sa mère, avait beaucoup compté sur la *douceur* de l'Impératrice pour diriger, sans en avoir l'air, les destinées de la France dans des voies paisibles. (Saint-Jean-Cap-Ferrat, Villa Curtis.)

dangers de son influence, qui grandit avec « l'apathie physiologique » de son mari : Vaincre l'évidence, *qu'est-ce, en effet, dans l'esprit de Mérimée, sinon de s'obstiner dans une direction fausse?*

— En toutes circonstances, l'Impératrice témoigne de sentiments élevés. Les contrarier, quand elle s'est trompée, c'est aggraver son erreur. Le mieux est donc de se donner tort à soi-même, d'une façon si éclatante... que personne ne le croit...

— Chaque fois que l'on me rebat les oreilles avec des plaintes contre l'injustice de l'Impératrice, je réponds par un mot qui les laisse *tout bêtes :* « Vous n'avez donc jamais vécu avec une femme? »

Ce propos trouve son complément dans un autre, qui paraît avoir été tenu quelques années plus tard :

— Chez les hommes, l'injustice n'est pas un état de nerfs, mais un coup de trique. Aussi je préfère tellement être jugé par les femmes! Dans le pire des cas, c'est pour moi un amusement, qui s'ajoute à beaucoup d'autres...

Mérimée tenait la mauvaise foi des hommes (surtout sur le terrain politique) pour une sorte de peste, capable d'empoisonner la vie des peuples entiers.

(Noté par le général Fleury.)

— L'aversion de l'Impératrice pour Émile Ollivier a deux raisons. Allez-vous me contrarier si j'affirme que la première vient du strabisme accentué de notre ministre? J'ai entendu l'Impératrice s'écrier, avec une véhémence comique : « *Un homme qui louche tant ne peut pas être franc!...* »

Ce propos de Mérimée ne figure pas dans ceux qui furent recueillis par mon père. Je le tiens également du général Fleury et il doit se situer un an avant la guerre de 1870.

— La vie d'une Cour n'a pas besoin de s'alimenter de génies. Ici tout dépend de l'Impératrice. Elle a le choix entre douze imbéciles et un homme d'esprit. Elle finit par les adopter tous. Seulement, au bout de quelque temps, ce dernier tombe en disgrâce...

Mérimée ne parlait certainement pas de lui-même, mais peut-être du duc de Morny.

— Saint-Arnaud me dit un jour :

— *Si j'avais dû compter sur mon père pour me faire naître, j'aurais pu attendre longtemps.*

Sur quoi, j'ai répondu :

— Vous au moins, monsieur le Maréchal, vous savez ce que vous voulez !...

— Les princes — et aussi quelques bourgeois — ont une idée fixe : ils s'imaginent qu'ils protègent les lettres et les arts. Il est pourtant évident qu'ils sont protégés eux-mêmes par eux. Sans quoi, *qui* parlerait de leur *munificence?*

Mérimée savait mieux que personne avec quelle difficulté on arrivait à imposer à la Cour un homme de valeur et dans quel état précaire il se trouvait, une fois qu'il y était admis.

On y voyait toujours un certain danger, soit pour les principes, soit pour le protocole.

— Il fallait, dit Mérimée, mettre de côté tout son amour-propre pour accepter les rogatons...

Il ne parlait pas de sa propre position, qui, grâce à une si longue intimité avec l'Impératrice, était privilégiée. Sans ces circonstances, il est probable qu'il n'aurait jamais paru aux Tuileries.

— Le surintendant Nieuwerkerke s'était refusé brutalement d'intervenir, auprès de l'Impératrice, en faveur de la veuve d'un fonctionnaire de son administration, qui demandait un secours. Cette femme ayant obtenu une aide par une autre voie, Nieuwerkerke l'apprit par hasard et eut l'audace de lui écrire aussitôt : « Vous voyez, madame, que je ne vous ai pas oublié !... »

Ce procédé indignait Mérimée jusqu'à l'exaspération. Il y

reconnut le caractère de cet intrigant, homme sans scrupules, tirant un maximum de privilèges d'une autorité dont la source était une équivoque. *C'était la liaison avec la princesse Mathilde, fort brève en réalité, mais (selon l'aveu de cette dernière à madame Howland) artificiellement continuée « pour l'apparence », par amour-propre, de la part de la princesse et de sa part à lui par une ruse qui profitait à son influence et à sa carrière officielle.*

— Je rencontre le prince Napoléon à Compiègne. Il y avait du mauvais temps sur sa figure. Sur ma demande s'il était souffrant, il répondit : « Oui. Cet Aguado m'a photographié sur la même plaque que ma femme. Ça m'a donné une idée de l'éternité ! Imaginez ce que cela représente !... »

Le prince Napoléon, dans son état d'époux éphémère et depuis longtemps en rupture totale avec ses devoirs, montrait beaucoup d'estime à Clotilde. Il ne se montrait pas impitoyable pour elle et ne la punissait pas de la tromper toute l'année. Mais il se trouvait parfois un peu agacé de la voir installée pour toujours dans sa vie, à l'état de sainte. *Il en appelait de son malheur à beaucoup de ses familiers, la désignant du doigt, avec ces seuls mots :* « Sans remède ! »

Il lui arrivait aussi de dénoncer à ses proches certaines négligences de toilette, dont la fille de Victor-Emmanuel II se montrait coupable, par un dédain précoce pour les vanités terrestres.

— *Dites-moi franchement ce que vous en pensez,* me demanda un jour l'Impératrice, en parlant de la reconstitution du château de Pierrefonds.

— C'est une œuvre, répondis-je, devant laquelle je reste comme anéanti...

Alors elle me dit :

— *Merci ! Vous êtes un bon ami !...*

Là-dessus, j'ai regretté d'avoir été trop loin dans l'ambiguïté.

Mérimée, à qui Viollet-le-Duc devait toute sa carrière, n'aimait pas les projets de la restauration *intérieure du château, qui, selon lui, était malheureusement plutôt une* création

sucrée au caramel. *Ses sarcasmes, à ce sujet, échappaient à l'Impératrice, qui trouva tout parfaitement à son goût.* (Son goût qui était mauvais, *affirmaient Carpeaux, Frémiet, Couture et quelques autres artistes de premier plan.) La totale non-compréhension d'Eugénie pour une certaine tournure d'esprit parisien la laissait sans réplique devant une foule de mots de Mérimée. Et c'était, en fin de compte, ce qu'il désirait en certaines occasions.*

— L'archéologie est une épée à double tranchant. Elle transperce des erreurs et, parfois, elle coupe des têtes à de vénérables statues pour les remplacer par des neuves.

(Allusion aux excès de zèle de Viollet-le-Duc, qui avait agi ainsi pour Notre-Dame. Beaucoup de sculptures, qui auraient pu être conservées ont été détruites par ses soins.)

— Il y a de braves gens qui, en visitant la tombe des Invalides, croient avoir honoré le Père Éternel.

— Un savant anglais m'a demandé si les rapports entre nos confrères de l'Institut avaient le caractère de camaraderie des grands clubs de Londres... Je lui ai répondu :

— Ils sont excellents. Sans doute, il serait exagéré de dire qu'on s'y idolâtre. Mais on s'y complimente, en se tolérant. C'est une grande maison de tolérance.

Mérimée s'est laissé aller là à son impitoyable raillerie qui choquait les uns et charmait les autres. Dans cette circonstance, Mérimée devait se divertir d'autant plus d'un propos — qui lui avait sans doute échappé — qu'il savait se trouver en face d'un étranger, qui ne pouvait rien comprendre à cette équivoque. Une telle énormité devait, en principe, passer inaperçue.

M. le duc de X... [1] m'a donné un jour à entendre *qu'il fallait travailler pour Dieu.* Je me demande ce qu'il peut bien entendre par là. J'ai toujours cru que Dieu n'avait besoin de rien...

— J'ai la mauvaise fortune de suffoquer les dames du

1. Le nom a été effacé par l'annotateur lui-même.

Palais, chaque fois que je fais allusion à l'amour et à tout ce qui s'en suit... Ce qu'il y a de plus grave, c'est que je scandalise aussi leurs amants...

— Un secrétaire, congédié injustement par son ministre, sollicite, en souvenir de lui, son portrait. Le patron, un peu interloqué, répond qu'il n'en a pas : « *Pas même de dos?* demande le solliciteur. *Pour ce que je veux en faire, je m'en contenterais...* »

Il s'agit ici de M. de Parieu, ancien ministre de l'Instruction publique pendant la IIe République, de 1848 *à* 1851. *Mais le nom de ce courageux fonctionnaire ne nous est pas connu. C'est dommage. Car il manquera sur la liste des héros, luttant pour leurs droits contre l'administration omnipotente.*

— Aux Tuileries, on a le droit de tenir un certain nombre de propos jusqu'à la limite où ils peuvent passer pour de l'esprit. A ce moment, on a l'impression que tout le monde souhaite votre départ...

L'Impératrice avait, à l'égard de Mérimée, qu'elle ménageait beaucoup, une formule courtoise qui devait l'avertir qu'elle éprouvait un certain malaise : « Vous êtes toujours un peu souffrant, monsieur Mérimée? Je vous permets d'aller vous reposer. »

— Vous n'avez pas remarqué que le règne de la reine Victoria devint soudain si prospère parce que — depuis Disraëli — la politique anglaise est disraélite?

— Quand il m'est difficile de répondre à une question de l'Impératrice, sans la contrarier, je m'arrange pour qu'elle ne comprenne pas ce que je pense... ni ce que je dis.

— Le duc de Cadore s'habille à Londres, mais se déshabille à Paris.

— Les candidats (à l'Académie), qui viennent vous complimenter, me rappellent les petites filles qui, à la Fête-Dieu,

jettent des roses sous les pas de l'évêque. *Il les bénit, mais il marche dessus.*

Il faudrait rétablir la fin de ce propos : « ...il bénit les petites filles, mais il marche sur les roses. » Le dédain secret de Mérimée pour les candidats n'avait d'égal que le sentiment de honte — sa modestie sans doute — qu'il avait éprouvé pour lui-même dans ce rôle honorable.

— L'Impératrice saisit avec rapidité les questions pour les résoudre aussitôt. C'est une intelligence dont le principal avantage est dans sa faculté de précipitation.

— C'est par simple persuasion que la princesse Mathilde s'est fait *une âme corse.* En réalité, elle n'a même pas — contre certaines apparences — hérité la frivolité de son père. Les traits *césariens* qui la dominent sont plutôt ceux qu'elle a le plus volontiers cherché à supprimer, ceux d'une princesse du Saint-Empire, avec sa corbeille à ouvrage, son penchant romantique, ses amours manquées et sa fidélité à toute épreuve. J'y ajouterai un état entêté dans les pratiques contradictoires de l'athéisme napoléonien et de la messe de dimanche, une adoration pour M. Renan et la sainte Vierge.

Comme ornement de Cour, enfin, elle possède un vieux chanoine, un peu dur d'oreille mais qui répond à toutes les questions de la manière qui lui plaît le mieux.

Ces propos sont comme un résumé d'une longue observation, faite dans les salons de la rue de Courcelles. On y trouve les principaux traits de ce caractère, dont la véritable signification échappe à la plupart.

Dans ces contacts à la fois intimes et superficiels, chacun n'observait que la discipline de sa maison et tout ce qui pouvait contribuer à des minuscules avantages personnels : conserver ou augmenter la faveur et, parfois, diminuer celle des personnes que l'on jalousait ou que l'on craignait. (Il est question ici de son salon du temps de l'Empire, car, sous la République, il était infiniment plus simple et plus familial.)

Ce qui peut être particulièrement goûté dans ce raccourci, improvisé au cours d'une promenade (excursion archéologique

dans la vallée du Neckar, autour des ruines des châteaux impériaux des Stauffen), c'est la concision avec laquelle Mérimée souligne le double caractère de la princesse. Mais dans ce dualisme nous découvrons aussi certains caractères de l'Europe d'alors.

Il était naturel que la gloire de l'oncle eût grisé la Princesse à ce point qu'elle reniait en elle le sang souabe, russe et anglais de sa mère Catherine, pour ne laisser entendre que ses « vibrations Bonaparte ». Son choix était fait depuis son enfance, *dit mon père, qui l'avait beaucoup connue à l'aurore de sa vie.*

— L'Impératrice est toujours *naturelle.* C'est même ce qu'il y a de si *anormal* dans sa condition.

A Arsène Houssaye :

— Cela ne vous effraie pas un peu de constater que la justice se recrute parmi les hommes, dont la valeur se mesure surtout par des examens?

Après l'affaire Libri, Mérimée couvrait de sarcasmes les gens de robe, et « cette omnipotence bavarde et solennelle qui ne laisse aucune trace dans le trésor des peuples ».

— Ce qui m'attache à notre souveraine, c'est son côté impulsif : ainsi il lui arrive d'oublier complètement sa situation impériale. Elle m'a dit un jour : « *Moi, qui ai vu toutes mes affections contrariées...* » Elle avait oublié qu'elle *aimait* l'Empereur !...

— Sa mère (Manuela de Montijo), en la mettant au monde, a tout prévu. Quand Eugénie était petite fille, sa belle destinée se préparait déjà par des *vengeances corses.* Un jour, elle a poignardé une poupée de sa sœur avec un couteau à dessert, parce que Paca s'était refusée à se déclarer moins belle...

— L'Impératrice est menée par une impétueuse déraison, qui se réhabilite dans des élans généreux et, parfois, dans une raison qui fait notre émerveillement.

— Vous savez que, dans les familles, on fait sortir les jeunes filles quand on raconte une gaudriole. Mais à Compiègne, c'est moi que l'on fait sortir quand je m'apprête à en conter une.

Après quoi, tout le monde s'embête à crever...

Mérimée exagère. Il n'est jamais sorti qu'à l'heure où Leurs Majestés se retiraient dans leurs appartements, à l'exception de quelques rares circonstances où l'Impératrice l'avait autorisé à se retirer sous prétexte qu' « il était souffrant ».

— Delacroix m'a raconté que M. Laffitte, après avoir feuilleté dédaigneusement des dessins de maître, les célébrait hautement quand il les voyait encadrés...

— Pourquoi, lui demanda un marchand, ont-ils à présent votre agrément?

— C'est parce que, répondit le banquier, vous avez fait des frais dessus.

— Il y a certaines maisons [1] des régions polaires où l'esprit le mieux disposé se glace devant cet *iceberg* qui s'appelle un grand cordon...

— Il faut avant tout fuir les femmes qui vous disent : « A bas les pattes ! » avant même que l'on ait songé à les regarder.

Mérimée citait parfois Pierre Lanfrey, l'auteur des Lettres d'Évrard *« au sujet de ces femmes qui trouvent leur plaisir même dans le spectacle de nos humiliations anticipées, pour des audaces que nous n'avons pas commises ». Sans doute, le cœur ulcéré de Mérimée avait souffert de ces* impertinences de crinolines *en un temps où l'on disait qu'il fallait traiter les hommes* « à la hussarde ». *Mais nous avons la certitude de sa parfaite dignité, après sa jeunesse débridée. A. Houssaye l'appelait drôlement : « Ce gentleman du Directoire. » Ce mot contient le paradoxe de ses attitudes à l'égard des femmes.*

1. Le Palais des Tuileries.

— Nous avons, aux Tuileries, plusieurs dames qui vous écrasent les pieds. Mais ce n'est jamais sous la table.

Mérimée, qui avait des succès féminins, en même temps qu'il collectionnait des aversions solides, ne semble pas avoir eu des aventures à la Cour. D'ailleurs, sa longue liaison avec madame Delessert ne le poussait pas à les rechercher. A l'avènement de Napoléon III, il avait déjà cinquante ans. Peut-être cette raison n'est-elle pas valable pour tout le monde. Elle le deviendra bientôt pour lui, à la suite d'une santé assez fragile (bronchite chronique, contractée dans ses déplacements hivernaux).

— Avec ces étrangers olivâtres, me dit madame de Metternich, les politesses sont autant d'agressivités. Ils jettent leur manteau sous vos pas, mais c'est pour vous faire tomber par terre...

Pour son agrément — et parfois sans l'avoir décidé — Eugénie attirait une foule d'Espagnols et d'Américains du Sud, Brésiliens et Argentins, à la Cour. Généralement bien apparentés et riches, ils bourdonnaient autour des salons. Beaucoup y étaient reçus parce qu'ils rappelaient à Eugénie son Espagne. Son goût pour les Iles, les continents exotiques, pour la vanille et le safran, s'y ajoutait.

Madame de Metternich était trop Européenne du Saint-Empire pour ne point éprouver une certaine envie de se moquer un peu des galanteries soulignées de ces nobles races. Et, enfin, elle trouvait tant de comique en elle-même qu'il lui était aisé de découvrir aussi celui des autres.

— Aux Tuileries, le système d'éducation, appliqué au petit prince, est un jeu de bascule. Le *faible* du père pour le fils s'équilibre par la sévérité de la mère. Tout le monde le comprend, excepté l'enfant...

— Dans cette Cour où l'on parle toutes les langues — *même le français, quoique imparfaitement* — la seule chose qui vous renseigne sur sa nationalité, c'est le factionnaire...

— On a dégagé Notre-Dame pour faire valoir le talent (de restaurateur) de Viollet. Il consiste à remplacer le vieux par du neuf.

Cette boutade correspond au refroidissement des relations de Mérimée avec Viollet-le-Duc, à un moment où il trouvait que le zèle de son protégé dépassait les droits d'un restaurateur.

D'autre part, tout en s'inclinant devant l'idée absurde de l'Impératrice de dégager Notre-Dame, pour installer, dans un des emplacements les plus insalubres, l'hôpital le plus important de Paris *(selon l'avis des hygiénistes de ce temps), il avait une conception trop juste de l'âme gothique et de son idéal* resserré *pour apprécier cette atteinte au principe même de l'art du moyen âge : donner aux cathédrales d'autant plus d'« effet » qu'on les voyait surgir plus brusquement d'une ruelle* — une immense flamme jaillissant du fond d'un puits. *(Argument, cité par Mérimée lui-même.)*

Le dégagement de Notre-Dame créa le vide et l'ennui par des monuments d'une grande banalité qui n'avaient aucun lien avec le sanctuaire, tandis que la façade de l'ancien Hôtel-Dieu s'y adaptait parfaitement.

Il faut ajouter que les querelles de Mérimée avec Viollet-le-Duc gardaient un tel ton de discrétion et de mesure qu'elles n'ont guère laissé de trace. Elles sont ici mentionnées, pour la première fois, par Mérimée lui-même.

— Il est heureux de constater que les Cent-gardes ne comprennent que le français. En descendant le grand escalier (des Tuileries), les étrangers se permettent, devant eux, de telles réflexions qu'*ils sortiraient de leurs bottes...*

— Je suis toujours bouleversé par ce commandement : « *...en mariage seulement !* » Et, pourtant, je ne m'émeus pas facilement de l'absurdité.

(Ce propos m'a été communiqué par le général Fleury).

— La façon dont Haussmann a traité le vieux Paris équivaut à un massacre de la France médiévale. Eh bien ! c'est

partout la jubilation ! Un peu plus et on danserait autour des chantiers, comme les nègres autour d'un scalp.

Même sujet :

— On aurait pu facilement contourner le Châtelet et l'Abbaye de Saint-Jacques. On sait bien *contourner* les questions !...

— L'engouement de l'Impératrice pour Marie-Antoinette n'est préoccupant que pour ceux qui savent comment elle a fini... Mais il y en a beaucoup. Elle (Eugénie) ne s'identifie pas seulement avec elle. Elle entraîne aussi le petit prince, qui doit figurer le dauphin !...

Mérimée était d'abord amusé par ce penchant d'Eugénie pour la reine. Il l'avait même plusieurs fois accompagné au Petit Trianon pour fouiller le cher Passé. *Mais un jour, en revenant d'une de ces excursions, il s'écria, devant le général Fleury : « Vraiment ! Il y a des moments où je me demande si l'Impératrice a oublié l'échafaud !... »*

Il est évident que, par une opération d'esprit peu commune, elle était arrivée à isoler les faits de telle façon qu'elle supprimait la Révolution. Mais, d'autre part, des intimes se rappellent parfaitement ses émois devant certains récits, la violence aussi avec laquelle elle imposait silence à ceux qui lui rappelaient les horreurs de cette période.

— On a toujours dit que l'Empereur était *ailleurs*... Mais, pour lui, c'est une manière de rester. *Il est installé dans son absence.*

— L'autre jour, en descendant l'escalier des Tuileries, j'ai entendu le maréchal X... dire à une très jolie femme : « *Votre mari est une mazette ; mais, foi de gentilhomme, je le f....rai colonel pour vos beaux yeux...* » *(Recueilli par le général Fleury.)*

— Je ne vais pas jusqu'à affirmer que l'Empereur regrette

parfois le temps où il était artilleur suisse. Mais je n'en jurerais pas [1].

Cette réflexion donne à penser que Mérimée connaissait les découragements secrets de l'Empereur. Il était insensible en apparence, mais son impassibilité devait certainement céder parfois, dans les périodes difficiles, au poids de ses souvenirs de jeunesse. Il n'y a pas lieu, néanmoins, de croire qu'il ait réellement regretté son ascension.

La boutade reste pourtant curieuse : elle doit avoir été inspirée par les seules conversations importantes que Mérimée ait eues avec Napoléon III : lors de la préparation des Commentaires de César.

FERDINAND BAC

1. Ce propos est à rapprocher avec celui, cité plus haut, où il est question d'un chalet suisse.

JEUNESSE SANS DIEU[1]

Ma profession ne me procure plus aucune joie. Pourquoi ce tableau m'est-il revenu à la mémoire? A cause du Crucifié? Non. A cause de sa mère?... Non plus. Tout à coup, je sais : à cause du guerrier en casque et cuirasse, à cause du centurion romain.

Qu'a-t-il donc fait?

Il a procédé à l'exécution d'un Juif. Et lorsque le Juif est mort, il a dit : « En vérité, ainsi ne meurt aucun homme ! » Il a donc reconnu Dieu. Mais que fit-il? Quelles conséquences tira-t-il de cette reconnaissance? Il demeura tranquillement au pied de la croix.

Un éclair sillonna la nuit, le voile du temple se déchira, la terre trembla — lui ne bougea point.

Il reconnut que le Dieu nouveau était Celui qui mourait sur la croix, et il comprit que le monde auquel lui-même appartenait était condamné à mort. Et après? Est-il mort dans quelque guerre? A-t-il su qu'il tombait pour une cause vaine? Sa profession lui faisait-elle toujours plaisir?

Ou bien a-t-il vécu jusqu'à un âge avancé? A-t-il touché une retraite? A-t-il vécu à Rome, ou quelque part sur la frontière où la vie était meilleur marché?

Peut-être avait-il là une maisonnette. Avec des boules de verre dans le jardin? Et le matin, sa cuisinière lui racontait

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 octobre 1938.

que de nouveaux barbares avaient fait leur apparition au delà de la frontière. La Lucie à M. le major les a vus de ses propres yeux.

De nouveaux barbares, de nouveaux peuples. Ils arment, ils arment. Ils attendent.

Et le centurion romain savait que les barbares allaient tout détruire. Mais cela ne le touchait point. Pour lui tout était détruit.

Il continuait paisiblement son existence de retraité. Il l'avait percé à jour, le grand empire romain.

Z... et N...

Pour un peu, j'allais oublier mon devoir : être assis à l'ombre d'un fenil, ne pas fumer et guetter les guetteurs.

Je regarde vers le camp : ils continuent de monter la garde. A l'est et à l'ouest, au nord et au sud. Tout est en règle.

Mais attention ! De ce côté-là, il se passe quelque chose, cependant... Quoi donc ? Là, au nord ! La sentinelle parle avec quelqu'un. Mais qui est-ce donc, la sentinelle ? C'est Z... Avec qui parle-t-il ? Ou bien n'est-ce que l'ombre d'un sapin ?

Non, ce n'est pas une ombre, c'est bien une forme humaine. Voici que la lune l'éclaire en plein. C'est un garçon. Un garçon qui n'est pas des nôtres.

Que se passe-t-il donc ?

On dirait que le garçon remet quelque chose à Z... puis il disparaît. Pendant un moment, Z... ne bouge pas. Il se tient là, comme pétrifié. Comme s'il avait l'oreille aux aguets.

Il regarde prudemment autour de lui, puis sort une lettre de sa poche. Ah ! ah ! On lui a donc remis une lettre ! Il déchire vivement l'enveloppe et lit à la clarté de la lune. Il remet la lettre dans sa poche. Qui peut bien écrire à Z... ?

Au matin, le sergent me demande si je n'ai rien observé de louche. Je dis que je n'ai rien remarqué, et que les sentinelles ont fait leur devoir. Je ne parle pas de la lettre, car j'ignore encore si elle a un rapport quelconque avec le vol de l'appareil photographique. Je veux éclaircir ce point, avant d'attirer les soupçons sur Z...

Si on pouvait lire la lettre !...

Lorsque nous rentrons au camp, les jeunes gens nous regardent, stupéfaits. Quand donc l'avons-nous quitté ?

— Au milieu de la nuit, répond le sergent, et le plus naturellement du monde. Mais aucune de vos sentinelles ne nous a vus. Aussi je vous conseille de monter la garde un peu mieux que ça. Sinon on pourra emporter le camp tout entier, les fusils, le drapeau et tout.

Il fait mettre ensuite toute sa troupe en rang et demande si personne n'a rien remarqué d'anormal. Personne ne dit rien. J'observe Z... Il ne bronche pas.

Qu'y a-t-il dans la lettre ?

Elle est maintenant dans sa poche, mais je vais la lire, il faut que je la lise.

Dois-je m'adresser directement à lui ? Ce serait absurde. Il nierait catégoriquement, déchirerait la lettre, la brûlerait et je ne pourrais jamais savoir ce qu'elle contenait.

Peut-être l'a-t-il déjà détruite ?

Et le messager, qui était-ce ? Un garçon du village ? Là, à deux heures du matin, alors que le village est à une heure de marche ? Peut-être habite-t-il la ferme de la vieille aveugle ? Même dans ce cas, il m'apparaît de plus en plus clairement qu'il doit faire partie de la bande de brigands. De la mauvaise graine. Z... serait-il aussi de la mauvaise graine ? Serait-ce un criminel ?

Il faut que je lise la lettre. Il le faut ! Il le faut ! Cela tourne bientôt à l'obsession. Boum ! Ils tirent aujourd'hui pour la première fois. Boum ! Boum !...

Dans l'après-midi, R... vient me trouver :

— Monsieur le professeur, je voudrais changer de tente. Les deux camarades avec qui je couche n'arrêtent pas de se battre. On ne peut pas fermer l'œil.

— Qui est-ce ?

— N... et Z...

— Z... ?

— Oui. Mais c'est toujours N... qui commence !

— Envoie-les moi tous les deux.

N... arrive le premier.

— Pourquoi te bats-tu toujours avec Z... ?

— Parce qu'il ne me laisse pas dormir. Il me réveille tout le temps. Il allume sa bougie, en pleine nuit.

— Pourquoi faire?

— Pour écrire des idioties.

— Il écrit?

— Oui.

— Qu'écrit-il donc? Des lettres?

— Non. Il écrit son journal.

— Son journal?

— Oui. Il est idiot.

— Il ne suffit pas d'écrire son journal pour être idiot.

Il me décoche un regard écrasant :

— Écrire son journal est le trait typique de la surestimation typique de son propre moi, lance-t-il.

— C'est bien possible, fais-je prudemment, car sur le moment je ne puis me rappeler si cette imbécillité n'a pas été dite aussi à la radio.

— Z... a emporté une cassette exprès, pour y enfermer son journal.

— Envoie-moi Z... !

N... s'en va et Z... arrive.

— Pourquoi te bats-tu toujours avec N...?

— Parce que c'est un plébéien.

Je sursaute. Malgré moi, je pense aux riches plébéiens.

— Oui, poursuit Z... il ne peut pas supporter qu'on réfléchisse sur soi-même. Cela le rend furieux. Il faut vous dire, monsieur le professeur, que je tiens un journal, et je l'enferme dans une cassette. Dernièrement, il a encore voulu la mettre en pièces. C'est pourquoi je la cache, maintenant. Le jour, dans mon sac de couchage. Et la nuit, je la tiens à la main.

Je le regarde et lui demande lentement :

— Et où mets-tu ton journal, quand tu montes la garde?

Aucun trait de sa figure ne bouge.

— De nouveau dans mon sac de couchage, dit-il.

— Et tu notes dans ce cahier tout ce qui t'arrive?

— Oui.

— Ce que tu entends? Ce que tu vois? Tout?

Il rougit.

— Oui, fait-il tout bas.

Faut-il maintenant lui demander qui lui a écrit la lettre, et ce qu'elle contenait? Non. Car je sais déjà que je lirai le journal.

Il s'en va et je l'accompagne du regard.

Il réfléchit sur lui-même, a-t-il dit.

Je vais lire ses pensées. Le journal de Z...

Adam et Ève.

Peu après quatre heures, le « régiment » quitta de nouveau le camp. Cette fois, les « cuistots » eux-mêmes durent participer à la sortie, car le sergent voulait expliquer à tous comment on s'enfouit sous terre, et comment on reconnaît le terrain le plus approprié à l'établissement de tranchées et d'abris. Depuis qu'il boite, il préfère donner des explications.

Je restais donc absolument seul au camp.

A peine la colonne avait-elle disparu dans la forêt que je pénétrai dans la tente de Z..., de R... et de N...

Elle contenait trois sacs de couchage. Une lettre était posée sur celui de gauche. Non, ce n'était pas celle que je cherchais. Elle était adressée à M. Otto N... « Expéditeur : Madame Élisabeth N... » Ah! ah ! L'épouse du patron boulanger ! La curiosité fut la plus forte. Qu'écrivait donc la maman à son petit enfant?

« Mon cher Otto, écrivait-elle, merci pour ta carte postale. Nous sommes très heureux, ton père et moi, que tu te portes bien. Fais attention à tes chaussettes, pour qu'on ne te les change pas de nouveau. Alors, dans deux jours, vous allez tirer? Mon Dieu, comme le temps passe! Père te fait dire qu'il faut que tu penses à lui, lorsque tu tireras ton premier coup de fusil, car il était le meilleur tireur de sa compagnie. Imagine-toi que Mandi est mort hier. Avant-hier, il sautillait encore si gaîment dans sa petite cage et nous réjouissait le cœur de ses trilles! Et aujourd'hui tout est fini. Il paraît qu'il sévit une maladie sur les canaris. Le pauvre chéri avait raidi ses petites pattes; je l'ai brûlé dans la cuisinière. Hier nous avions une magnifique selle de chevreuil aux airelles. Nous avons pensé à toi. Manges-tu bien aussi? Père te fait bien saluer, il faut que tu continues à

le tenir au courant, si le professeur ne vous fait pas de nouvelles déclarations comme celle qu'il a tenue sur les nègres? Tiens-le à l'œil! Père lui rompra le cou! Ta chère maman qui te salue et t'embrasse. »

Le sac de couchage suivant ne contenait rien. C'était donc celui de R... La cassette devait se trouver dans le troisième. En effet. C'était un coffret de métal bleu, muni d'une simple serrure. Elle était fermée. J'essayai de la crocheter en me servant d'un morceau de fil de fer. J'y parvins aisément.

La cassette contenait des lettres, des cartes postales et un volume relié, dont la couverture portait en lettres d'or : « Mon Journal. » Je l'ouvris : « Pour ton Noël, de la part de ta maman. » Qui est-ce, la mère de Z...? A mon avis, une veuve de fonctionnaire, ou quelque chose de ce genre.

Puis venaient les premières notations. Il y était question d'un arbre de Noël. Je continuai de feuilleter. Nous voici déjà à Pâques. Au début, il a écrit chaque jour, puis seulement tous les deux, trois, cinq, six jours... Oh! voici la lettre. Oui, c'est bien elle. Une enveloppe toute chiffonnée, sans adresse, sans timbre! Vite! Que contient-elle?

« Peux pas venir aujourd'hui, viendrai demain. — Éva. »

C'est tout. Qui est Éva?

Je sais seulement qui est Adam.

Adam, c'est Z...

Je lis le journal.

Mercredi.

« Nous sommes arrivés au camp hier. Nous sommes tous ravis. Maintenant, il fait nuit. N'ai rien pu écrire hier parce que j'étais trop fatigué, après le montage de la tente. Nous avons aussi notre drapeau. Le sergent est une vieille baderne, il ne remarque rien, quand nous nous payons sa tête. Nous courons plus vite que lui. Le professeur, grâce à Dieu, nous ne le voyons presque jamais. Il ne se soucie d'ailleurs pas de nous. Il erre toute la journée autour du camp, avec un visage morose. N... est aussi une baderne. C'est la deuxième fois qu'il crie, il veut que j'éteigne la bougie, mais si je le faisais, je ne pourrais plus écrire mon journal. Or je veux garder un souvenir pour plus tard, pour toute la vie. Cet

après-midi, nous avons fait une grande marche jusqu'au pied des montagnes. Sur le chemin, nous sommes passés devant des rochers creusés de nombreuses cavernes. A un certain moment, le sergent nous a donné l'ordre de nous déployer en tirailleurs et d'avancer, à travers le fourré, vers un ennemi supposé retranché, avec des mitrailleuses lourdes, sur une ligne de hauteurs. Nous nous déployâmes en ordre très dispersé, mais le fourré devenait de plus en plus épais et tout à coup je ne vis plus personne, ni à ma droite, ni à ma gauche. Je m'étais égaré et me trouvais coupé de mes compagnons. A un certain moment, je me retrouvai devant un de ces rochers, creusé d'une caverne, que nous avions vus en venant. J'avais dû marcher en rond. Soudain, une jeune fille se dressa devant moi. Elle avait des cheveux blond foncé et un corsage rose, et je ne pus m'expliquer comment elle était venue là. Elle me demanda qui j'étais, je le lui dis. Elle était accompagnée de deux gamins, tous deux pieds nus et couverts de haillons. L'un d'eux portait une miche, l'autre un vase. Ils me regardaient d'un air hostile. Elle leur dit qu'ils pouvaient rentrer à la maison et qu'elle allait me montrer le chemin pour sortir du fourré et retrouver la bonne route. Je la remerciai chaleureusement et elle m'accompagna. Je lui demandai où elle habitait et elle me dit : derrière les rochers. Mais sur la carte d'état-major que j'avais, je ne trouvai pas de maison de ce côté-là, ni nulle part dans ces parages. La carte est fausse, me dit-elle. Nous arrivâmes ainsi à la lisière du taillis et je pus apercevoir notre camp dans le lointain. Elle s'arrêta alors et me dit qu'elle devait maintenant s'en retourner, mais qu'elle me donnerait un baiser si je lui promettais de ne parler à personne au monde de ma rencontre avec elle. Pourquoi ? demandai-je. Parce qu'elle ne le désirait pas. Je dis : entendu, et elle me donna un baiser sur la joue. Cela ne compte pas, dis-je, un baiser ne vaut que sur la bouche. Elle me donna un baiser sur la bouche. En même temps, elle glissa sa langue à l'intérieur. Je lui dis qu'elle était une salope, que faisait-elle donc avec sa langue ? Elle rit et me donna de nouveau un baiser comme le premier. Je la repoussai loin de moi. Elle ramassa alors une pierre et me la lança. Si elle m'avait atteint à la tête, j'étais mort. Je le lui dis. Elle

me répondit que cela ne lui aurait rien fait. Tu aurais été pendue, dis-je. Elle me répondit qu'elle le serait de toute façon. Tout à coup, je me sentis mal à l'aise. Elle me dit d'approcher d'elle. Je ne voulus point paraître lâche et je m'approchai. Elle me saisit alors soudain et m'enfonça de nouveau sa langue dans la bouche. Alors la fureur me prit, je m'emparai d'une branche et tapai sur elle. Je la frappai sur le dos et les épaules mais non pas sur la tête. Elle s'écroula sans un cri. Lorsque je la vis étendue devant moi, je fus très effrayé, car je pensai que je l'avais peut-être tuée. Je m'approchai et la touchai avec ma branche. Elle ne bougea pas. Si elle est morte, pensai-je, je la laisse là et je fuis comme s'il ne s'était rien passé. Je voulais déjà m'éloigner lorsque je remarquai qu'elle faisait semblant. En effet, elle m'observait entre ses paupières. Je revins vivement sur mes pas. Oui, elle n'était pas morte. Car j'ai déjà vu des morts, ils ont l'air tout différent. A sept ans, j'avais déjà vu un agent de police et quatre ouvriers morts, c'était pendant une grève... Attends, me dis-je, tu veux m'effrayer, mais je saurai bien te faire lever. Je saisis avec précaution le bas de sa jupe et la relevai d'un seul coup. Elle ne portait pas de pantalon. Mais elle ne bougeait toujours pas, et je me sentais, peu à peu, tout chose. Soudain, elle se dressa et m'attira furieusement contre elle. Je connais cela. Nous nous aimâmes. Tout à côté de nous, il y avait une énorme fourmilière. Je lui promis alors de ne dire à personne que je l'avais rencontrée. Elle s'est enfuie et j'ai complètement oublié de lui demander son nom.

Jeudi.

Nous avons posté des sentinelles autour du camp à cause des petits brigands. N... crie de nouveau, il veut que j'éteigne la bougie. S'il crie encore, je cogne... Je viens de lui taper dessus. Il m'a répondu. Cet idiot de R... a braillé comme si c'était lui qui recevait les coups, le lâche ! Je suis furieux de n'avoir rien arrangé avec la jeune fille. Je l'aurais volontiers revue et lui aurais reparlé. Ce matin, je la sentais tout le temps sous moi, tandis que le sergent commandait : « Debout ! Couché ! » Je ne cesse de penser à elle. Il n'y a que sa langue que je n'aime pas. Mais elle m'a dit que c'est affaire d'habi-

tude. Comme, en auto, de faire de la vitesse. Quel drôle de sentiment, tout de même, que l'amour ! Je pense que l'on doit sentir quelque chose d'analogue quand on va en avion. Mais voler doit être certainement encore plus beau. Je ne sais pas, mais j'aimerais la sentir maintenant près de moi. Ah ! si elle était là, je suis si seul. Et si cela ne dépend que de moi, elle peut aussi mettre sa langue dans ma bouche.

Vendredi.

Après-demain, nous allons tirer. Enfin ! Cet après-midi je me suis encore battu avec N... Je finirai par le tuer. R... a attrapé quelques coups au passage. Aussi, de quoi se mêle-t-il, l'idiot ? Mais tout cela ne m'intéresse plus. Je ne pense qu'à elle, et aujourd'hui plus fort que jamais. Car elle est venue, cette nuit. Je l'ai vue tout à coup devant moi, pendant que je montais la garde. J'ai d'abord eu peur, puis je me suis senti follement heureux et j'ai rougi d'avoir eu peur. Grâce à Dieu, elle n'a rien remarqué ! Elle sentait délicieusement bon. Je lui ai demandé d'où elle avait eu ce parfum. Elle m'a dit qu'il venait de la droguerie du village. Il a dû coûter cher, dis-je. Oh non ! a-t-elle répondu, il ne lui a rien coûté. Elle m'a alors embrassé et nous étions de nouveau ensemble. Elle m'a demandé ce que nous faisions. Nous aimer, dis-je. Est-ce que nous nous aimerions encore souvent ? demanda-t-elle. Oui, dis-je, très souvent. N'était-elle pas une fille dévoyée ? Oh non ! Comment pouvait-elle dire une chose pareille ? Parce qu'elle venait me retrouver la nuit. Il n'y a pas de fille sainte, dis-je. Tout à coup, je vis ses joues toutes couvertes de larmes qui brillaient à la lumière de la lune. Pourquoi pleures-tu ? Parce que tout est si lugubre ! dit-elle. Quoi donc ? Elle me demanda si je continuerais de l'aimer sachant qu'elle était une âme perdue. Qu'est-ce que cela ? Elle me dit qu'elle n'avait pas de parents, qu'à douze ans on l'avait placée comme bonne, mais que le patron montait tout le temps dans sa chambre, elle s'était défendue, puis elle avait volé de l'argent pour pouvoir s'enfuir, parce que la dame la giflait toujours à cause du monsieur. On l'avait alors envoyée dans une maison de correction, mais elle s'en était évadée et main-

tenant elle habitait dans une caverne et volait tout ce qui lui tombait sous la main. Quatre gamins du village, qui en avaient assez de colorier des poupées, étaient avec elle, mais elle était leur aînée et leur chef. Mais il faut que je ne le dise à personne, sans quoi elle devra retourner à la maison de correction. Elle me faisait énormément de peine, et tout à coup je sentis que j'avais une âme. Je le lui dis et elle me répondit qu'elle aussi sentait maintenant qu'elle avait une âme. Mais je ne devais pas la mal juger, si l'on volait maintenant, pendant qu'elle était avec moi, quelque chose dans le camp. Je lui dis que je ne la jugerais jamais mal, mais qu'il ne fallait pas qu'elle me vole, moi, car nous ne faisions qu'un, elle et moi. Puis nous dûmes nous séparer car l'heure de la relève approchait. Nous devons nous revoir demain. Je sais, maintenant, comment elle s'appelle : Éva.

Samedi.

Grande émotion aujourd'hui : on a volé à L... son appareil photographique. Ce n'est pas moi qui le plaindrai. Son père possède trois usines et la pauvre Éva doit loger dans une caverne. Que fera-t-elle quand viendra l'hiver? N... crie encore. Il dit que demain il mettra ma cassette en pièces. Qu'il ose! Car j'ai confié à ces pages mes secrets les plus intimes, et qui ne regardent personne. Quiconque touche à ma cassette mourra!

CONDAMNÉ.

« Quiconque touche à ma cassette mourra! »

Je lis la phrase deux fois et ne puis m'empêcher de sourire. Enfantillage!

Je veux réfléchir à ce que j'ai lu, mais n'en ai pas le temps. Le clairon retentit à la lisière de la forêt, il faut que je me hâte, le régiment approche. Je remets vite le journal dans la cassette et veux refermer la serrure. Je tourne le fil de fer dans tous les sens. En vain! La serrure ne se ferme plus, j'ai dû la fausser... Que faire?

Les garçons vont être là dans un instant. Je cache la cas-

sette dans le sac de couchage et quitte la tente. Il ne me restait pas d'autre solution. Voici le régiment qui s'avance.

Z... marche au quatrième rang.

Ainsi, tu as une petite amie, et elle s'appelle Éva. Et tu sais que ton amie est une voleuse. Mais tu jures quand même de la protéger toujours.

De nouveau, je ne puis m'empêcher de sourire. Enfantillage, triste enfantillage !

Le régiment s'arrête et les rangs sont rompus.

Je connais maintenant tes « secrets les plus intimes », me dis-je, mais tout à coup je cesse de sourire. Car je vois le juge d'instruction. Il feuillette ses dossiers. L'accusation est conçue en ces termes : vol et complicité. Non seulement Ève, mais Adam est considéré comme responsable. En bonne justice, Z... devrait être immédiatement arrêté.

Je vais en parler au sergent et prévenir la gendarmerie. Ou bien ferais-je mieux de parler d'abord seul à seul avez Z... ?

Je le vois qui s'approche des marmites où cuit le rata, il demande ce qu'on va lui donner à manger. Il sera renvoyé de l'école et la jeune fille retournera dans la maison de correction. Tous deux iront en prison. Adieu le bel avenir, mon cher Z... De plus grands que toi ont, avant toi, trébuché contre l'amour qui est, lui aussi une nécessité naturelle et, donc, également voulu de Dieu.

Et j'entends de nouveau la voix du curé : « Ce qu'il y a de plus terrible au monde, c'est Dieu. »

Et j'entends un vacarme infernal, des cris, un bruit de lutte. Tout le monde se précipite vers une tente. C'est la tente qui contient la cassette. Z... et N... se battent et on a toutes les peines du monde à les séparer. N... est tout rouge, sa bouche saigne. Z... est blanc.

— N... a ouvert sa cassette, me crie le sergent.

— Non ! hurle N... Je ne l'ai pas fait. Ce n'est pas moi.

— Qui d'autre ça peut-il être ? hurle Z... Dites vous-même, monsieur le professeur, qui d'autre peut l'avoir fait ?

— Mensonge, mensonge !

— C'est lui qui l'a fracturée, et personne d'autre. Ne m'avait-il pas menacé de la mettre en pièces ?

— Mais je ne l'ai pas fait !

— Silence ! tonne soudain le sergent.

On fait silence. Z... ne quitte pas N... des yeux : « Quiconque touchera à sa cassette mourra », pensé-je tout à coup. Involontairement, je lève les yeux au ciel. Mais le ciel est pur.

Je sens que Z... pourrait fort bien tuer N... Et sans doute N... le sent-il aussi car il se tourne vers moi et, timidement :

— Monsieur le professeur, j'aimerais mieux changer de tente.

— Entendu.

— Sincèrement, je ne l'ai pas lu, son journal, monsieur le professeur. Aidez-moi, je vous prie !

— Je t'aiderai.

Z... me regarde et je lis dans son regard : tu ne peux pas l'aider. Je sais que j'ai condamné N... Pourtant, je voulais seulement savoir si Z... faisait partie de la bande des brigands, afin de ne pas l'accuser à la légère. C'est pour cela que j'ai fracturé la cassette.

Pourquoi ne dis-je point que c'est moi qui ai lu le journal ?

Non, pas maintenant ! Pas devant tout le monde. Mais je le dirai. Certainement ! Seulement, pas devant tout le monde, j'ai honte !

Je le lui dirai quand nous serons seuls. D'homme à homme ! Et je veux parler aussi à la jeune fille, cette nuit, lorsqu'elle viendra le retrouver. Je vais lui dire de ne plus se montrer, et à ce sot de Z... je lui laverai sérieusement la tête — et l'affaire n'aura pas d'autres suites ! Qu'on en finisse !

La faute tournoie au-dessus de nous comme un rapace. Elle fond sur nous comme l'éclair. Mais je vais acquitter N... D'ailleurs, il n'a rien fait. Et je vais gracier Z... Et aussi la jeune fille. Je ne me laisserai pas condamner injustement.

Oui, Dieu est terrible, mais je veux déranger ses calculs. Grâce à mon libre arbitre. Les déranger complètement. Je vais tous nous sauver.

Et tandis que je suis occupé de ces réflexions, je sens que quelqu'un me regarde. C'est T... Deux yeux clairs et ronds sont attachés sur moi. Sans une lueur, sans un éclat.

« Le poisson ! » me dis-je en tressaillant.

Il me regarde toujours, exactement comme il me regardait

lors de la mise en terre du petit W... Il sourit doucement, d'un air supérieur. Un sourire moqueur, étrangement fixe.

Sait-il que c'est moi qui ai fracturé la cassette?

L'HOMME DANS LA LUNE.

La journée me parut bien longue. Enfin le soleil s'enfonça sous l'horizon.

Le soir vint et j'attendis la nuit. Quand elle fut là, je me glissai hors du camp. Le sergent ronflait déjà, personne ne m'avait vu. Il est vrai que la pleine lune éclairait toujours le camp, mais de l'ouest les nuages accouraient en troupeaux sombres. Ils passaient sous la lune, dont ils cachaient la lumière argentée par intervalles de plus en plus prolongés.

Z... devait prendre la garde à l'endroit où les tentes touchaient presque la lisière de la forêt. C'est là aussi que je me postai, dissimulé derrière un arbre.

Je distinguais parfaitement la sentinelle. C'était G.... Il marchait de long en large.

Là-haut, les nuages étaient emportés dans une course furieuse; sur la terre, tout paraissait dormir. Là-haut, l'ouragan faisait rage; sur la terre, rien ne bougeait.

De temps en temps, seulement, une branche craquait.

Tout à coup G... s'arrêta, et ses regards fouillèrent l'ombre de la forêt.

Je plongeais dans ses yeux, mais lui ne pouvait me voir.

A-t-il peur? Il se passe toujours quelque chose dans la forêt, surtout la nuit.

Les heures fuient. Voici Z... Il salue G... et celui-ci s'en va. Z... demeure seul. Il regarde avec précaution autour de lui, puis lève les yeux vers la lune.

« Il y a un homme dans la lune, songé-je tout à coup. Il est assis sur le croissant, fume sa pipe, et ne se soucie de rien. De temps en temps, seulement, il crache sur nous. Peut-être a-t-il raison? Il doit savoir ce qu'il fait... »

Vers deux heures et demie, la jeune fille parut enfin, et en faisant si peu de bruit que je ne l'aperçus que lorsqu'elle était déjà auprès du garçon. Par où donc avait-elle passé?

Simplement, elle était là.

Maintenant, elle passe ses bras autour de lui, et lui l'embrasse aussi. Leurs bouches se joignent. La jeune fille me tourne le dos et je ne puis voir le garçon. Elle doit être plus grande que lui.

Maintenant, je vais aller à eux et leur parler.

Je me lève tout doucement, pour qu'ils ne m'entendent pas venir. Sinon, la jeune fille s'échappera. Or, je veux lui parler à elle aussi.

Ils s'embrassent toujours.

« C'est de la mauvaise graine, et on devrait l'exterminer. » Ces paroles me reviennent tout à coup à l'esprit. Je vois une vieille femme aveugle qui chancelle et s'effondre. Et je ne puis, non plus, chasser de mon esprit l'image de la jeune fille, le corps tendu, et regardant par-dessus la haie.

Elle doit avoir de belles épaules.

Mais ce sont ses yeux que je voudrais voir...

Un nuage passe et plonge tout le paysage dans l'obscurité. Il n'est pas grand, le nuage, car il a un bord argenté. Quand il fera de nouveau clair, j'irai...

La lune reparaît. La jeune fille est nue. Il s'est agenouillé devant elle. Elle est très blanche.

J'attends.

Elle me plaît de plus en plus.

Vas-y ! Dis que c'est toi qui as fracturé la cassette ! Toi, et non pas N... ! Vas-y, va !

Je ne bouge pas.

Il s'est assis sur un tronc d'arbre et la tient sur ses genoux. Elle a des jambes superbes.

Vas-y !

Oui, tout de suite...

De nouveaux nuages passent, plus noirs, plus grands. Ils n'ont pas de bord argenté et leur ombre couvre toute la terre. Le ciel a disparu, je ne vois plus rien.

Je dresse l'oreille, mais n'entends que des pas dans la forêt. Je retiens ma respiration. Qui va là ? Ou bien est-ce seulement la tempête dans le ciel ? Je ne puis plus distinguer mon propre corps.

Où êtes-vous, Adam et Ève ? Vous mangerez votre pain à la sueur de votre front, mais vous n'avez pas l'air de vous

en douter. Ève vole un appareil photographique, et Adam ferme les yeux au lieu de veiller...

Je le lui dirai demain, à ce Z..., demain à la première heure, que c'est moi qui ai fracturé sa cassette.

Demain, rien ne pourra plus m'en empêcher, quand bien même le bon Dieu m'enverrait mille jeunes filles nues !...

La nuit devient de plus en plus noire.

Elle me retient immobile, sombre et silencieuse.

Maintenant, je veux rentrer.

Je tâte avec précaution devant moi. Ma main tendue rencontre un arbre. Je l'évite. Je continue de tâter... Je bondis en arrière, épouvanté. Qu'était-ce cela ? Mon cœur s'arrête. J'ai envie de crier, de hurler... mais je me domine. Qu'était-ce cela ? Non, ce n'était pas un arbre ! Ma main tendue a rencontré un visage. Je tremble. Qui est là devant moi ? Je n'ose plus continuer d'avancer. Qui est-ce ? Ou bien me serais-je trompé ? Mais non, j'ai parfaitement senti le nez, les lèvres... Je m'assieds par terre. Est-ce que le visage est toujours là ? Attends que la lumière revienne ! Ne bouge pas !...

Au-dessus des nuages, l'homme dans la lune fume sa pipe.

Une pluie fine s'est mise à tomber.

Vas-y, crache sur moi, homme dans la lune !

L'AVANT-DERNIER JOUR.

Enfin, il fait gris, l'aube point.

Il n'y a personne devant moi, pas de visage, rien.

Je me glisse de nouveau dans le camp. Le sergent est couché sur le dos, la bouche ouverte. La pluie résonne sur la toile de la tente. C'est maintenant, seulement, que je sens la fatigue.

Dormir, dormir...

Quand je me réveille, les garçons sont déjà partis. Je vais le lui dire, à Z..., que c'était moi, et non pas N... Je le lui dirai dès qu'il sera rentré.

C'est l'avant-dernier jour.

Demain nous démontons nos tentes et nous retournons à la ville.

Il pleut à torrents. La pluie ne s'arrête que par instants.

Une épaisse brume couvre les vallées. Reverrons-nous jamais les montagnes?

Les garçons reviennent à midi, mais ils ne sont pas au complet.

Il manque N...

— Il a dû s'égarer, dit le sergent, il saura bien nous retrouver.

Je ne puis m'empêcher de penser aux cavernes que Z... signale dans son journal, et un malaise me gagne.

Est-ce de la peur?

Maintenant, il faut que je lui parle sur-le-champ. Il est grand temps!

Je trouve Z... assis sous sa tente et en train d'écrire. Il est seul. Lorsqu'il me voit arriver, il ferme en hâte son journal et me lance un regard soupçonneux.

— Ah! ah! Nous écrivons encore notre journal, dis-je.

Et je me force à sourire. Il garde le silence et continue de me regarder.

Je remarque alors que ses mains sont couvertes d'égratignures. Il surprend mon regard, tressaille légèrement et cache ses mains dans ses poches.

— As-tu froid? dis-je sans le lâcher des yeux.

Il continue de se taire, fait seulement : oui, de la tête, tandis qu'un sourire moqueur passe rapidement sur son visage.

— Écoute, commencè-je lentement, tu crois que c'est N... qui a fracturé ta cassette...

— Je ne le crois pas, m'interrompt-il d'un ton assuré. Je sais que c'est lui qui l'a fait.

— Comment le sais-tu?

— Il me l'a dit lui-même.

Je le regarde, stupéfait. Il le lui a dit lui-même? Mais c'est impossible, puisque N... n'a rien fait!

Z... me lance un regard scrutateur, mais très bref, il poursuit :

— Il me l'a avoué ce matin, que c'est lui qui avait ouvert la cassette. Avec un fil de fer. Mais ensuite, il n'a pas pu la refermer, car il avait abîmé la serrure.

— Et alors?

— Alors il m'a demandé pardon, et je lui ai pardonné.

— Pardonné?

— Oui.

Il regarde devant lui d'un air indifférent. Je ne sais plus où j'en suis, et ces mots me reviennent à la mémoire : « Quiconque touche à ma cassette mourra. » C'est absurde, absurde !

— Sais-tu où est resté N... ? lui demandé-je à brûle-pourpoint.

Il garde tout son calme.

— Comment voulez-vous que je le sache? Il s'est certainement égaré. Cela m'est arrivé à moi aussi.

Il se lève, et j'ai l'impression que, désormais, il ne dira plus rien. Je remarque alors que sa veste est déchirée.

Faut-il lui crier qu'il ment? Que N... n'a jamais pu lui faire un pareil aveu, puisque c'est moi qui ai lu le journal? ... Mais pourquoi Z... ment-il?

Ah ! laissons cela. Il ne faut pas y penser !

Pourquoi n'ai-je point parlé hier, alors qu'il venait de se battre avec N... ? Parce que j'avais honte d'avouer, devant messieurs mes élèves, que j'avais crocheté en cachette, avec un fil de fer, une serrure, quoique j'eusse agi avec les meilleures intentions du monde... Sans doute, sans doute ! Mais pourquoi ne me suis-je pas réveillé ce matin? Bien sûr, j'avais passé une nuit blanche dans la forêt, sans avoir cependant parlé, comme je m'étais promis de le faire. Et maintenant? Maintenant, cela ne servirait plus à grand'chose, si je parlais. Il est trop tard.

Oui, moi aussi, je suis coupable. Moi aussi, je suis la pierre contre laquelle il a trébuché, le fossé où il est tombé, le rocher du haut duquel il a été précipité...

Pourquoi personne ne m'a réveillé, ce matin?

Je ne voulais pas me laisser condamner injustement et, au lieu de me défendre, je suis resté à dormir. Par la vertu de mon libre arbitre, je voulais déranger certains calculs, mais ces calculs étaient déjà depuis longtemps arrêtés.

Je voulais nous sauver tous, mais nous étions tous déjà noyés. Dans l'éternel océan de la faute. Mais à qui la faute, si la serrure se détraqua? S'il ne fut plus possible de la fermer? Peu importe ! Ouverte ou fermée, j'aurais dû parler.

Les chemins de la culpabilité se touchent, s'entrecroisent, s'enchevêtrent. Un labyrinthe. Un dédale, avec des glaces déformantes.

La foire, la foire !

Entrez ! Entrez ! mesdames et messieurs !

Expiez, payez pour la faute de votre existence !

Oh ! N'ayez pas peur. Il est d'ailleurs trop tard...

L'après-midi, nous partîmes tous à la recherche de N... Nous fouillâmes toute la région, appelâmes : « N... ! » et encore « N... ! » Mais nous ne reçûmes pas de réponse. Je n'en attendais point, d'ailleurs.

Nous revînmes au crépuscule. Trempés, glacés, bredouilles.

— S'il continue de pleuvoir ainsi, pesta le sergent, ça va être un vrai déluge.

Et voici que, de nouveau, ces paroles me reviennent à la mémoire. Lorsque la pluie cessa de tomber, et que les eaux du déluge se retirèrent, le Seigneur dit : « Je ne maudirai plus la terre à cause de l'homme. »

Et, de nouveau, je me pose la question : le Seigneur a-t-il tenu parole ?

Il pleut de plus en plus fort.

— Il faut prévenir la gendarmerie que N... est manquant, dit le sergent.

— Demain.

— Je ne comprends pas votre calme, monsieur le professeur.

— Je me dis qu'il a dû s'égarer, on s'égare facilement par ici. Peut-être a-t-il passé la nuit dans quelque ferme ?

— Il n'y a pas de fermes de ce côté-là, rien que des cavernes.

Au mot de cavernes, je sursaute de nouveau.

— Espérons, continue le sergent, qu'il s'est réfugié dans quelque caverne et qu'il n'est pas blessé.

— Oui, espérons !

Tout à coup, je demande au sergent :

— Pourquoi ne m'avez-vous pas réveillé ce matin ?

— Pas réveillé ?

Il rit.

— Je vous ai même retourné sur le dos. Mais vous êtes resté étendu là, comme si le diable vous avait emporté !

C'est juste. Dieu est ce qu'il y a de plus terrible au monde.

Le dernier jour.

Dieu arriva le dernier jour de notre séjour au camp.

D'ailleurs, je l'attendais.

Le sergent et les garçons étaient en train de démonter les tentes lorsqu'il parut.

Ce fut une apparition effrayante. Le sergent faillit se trouver mal et dut s'asseoir. Les jeunes gens demeurèrent sur place, à demi-paralysés d'épouvante. Quand ils se remirent à remuer de nouveau, ce fut petit à petit, et avec une agitation croissante.

Seul, Z... à peine s'agita.

Les yeux fixés à terre, il allait de long en large, mais sur quelques mètres seulement. De ci, de là, comme un balancier.

Puis tout le monde se mit à crier en même temps, du moins à ce qu'il me parut.

Z... seul resta muet.

Que s'était-il passé?

Deux ouvriers de la forêt étaient arrivés au camp, deux bûcherons, sac au dos, avec la scie et la hache. Ils annoncèrent qu'ils avaient trouvé le corps d'un jeune homme. Ils tenaient à la main sa carte d'identité scolaire. C'était N...

Ils l'avaient trouvé à proximité des cavernes, dans un fossé, non loin d'une clairière. Il portait une blessure béante à la tête. Il avait dû être atteint par une pierre ou recevoir un coup de quelque objet contondant.

En tout cas, il était mort, bien mort.

— Il a été assommé, dirent les bûcherons.

Je descendis avec eux au village. Vite! A la gendarmerie! Nous courions presque! Dieu resta au camp.

Les gendarmes téléphonèrent au juge d'instruction de la ville voisine et, de mon côté, je télégraphiai à mon directeur. La police arriva et se rendit sur les lieux.

N... gisait dans le fossé. Il était couché sur le ventre. On le photographia.

Ces messieurs explorèrent les environs. Méticuleusement. Ils cherchaient l'instrument du crime et des empreintes.

Ils découvrirent que N... n'avait pas été assommé dans le

fossé, mais à environ vingt mètres de là. On voyait nettement, sur le sol, les traces laissées par son corps, que l'on avait traîné jusqu'au fossé pour l'y dissimuler.

Et ils trouvèrent aussi l'instrument du crime. Une pierre coupante, maculée de sang. Ils trouvèrent également un crayon et une boussole.

Le médecin constata que l'assassin avait dû frapper N... avec une extraordinaire violence, de tout près. Et cela traîtreusement : par derrière. N... était-il donc en train de fuir?

Le crime avait dû être précédé d'une lutte violente, car la veste de la victime était déchirée. Et ses mains portaient des égratignures...

Lorsque nous revînmes au camp, avec la police, j'aperçus tout de suite Z... Il se tenait un peu à l'écart. « Sa veste est aussi déchirée, pensai-je, et il porte aussi des égratignures aux mains. » Mais je me garderai bien d'en parler. A vrai dire, ma veste ne porte point de déchirure, ni mes mains d'égratignures ; néanmoins, ma culpabilité est également engagée...

Ces messieurs nous interrogèrent tous. Nous ne savions rien sur le crime. Moi non plus, Z... non plus.

Mais comme le juge d'instruction me demandait si je n'avais pas un soupçon, je vis de nouveau Dieu. Il sortait de la tente de Z... et tenait le journal de celui-ci à la main.

Maintenant, il parlait avec R... sans quitter Z... des yeux.

Le petit R... ne paraissait pas voir Dieu, mais seulement l'entendre. Ses yeux s'agrandissaient de plus en plus, comme s'il voyait s'ouvrir tout à coup devant lui un monde nouveau.

J'entendis de nouveau le juge d'instruction qui me demandait :

— Eh bien, parlez donc ! Avez-vous un soupçon?

— Non, aucun.

— Monsieur le juge, s'écrie tout à coup R... en s'avançant, Z... et N... se sont toujours battus ! Il faut vous dire que N... avait lu le journal de Z... et c'est pourquoi Z... était devenu son ennemi mortel. Il faut vous dire qu'il tient un journal qu'il enferme dans une cassette de métal bleu.

Tous les regards se tournent vers Z... Il se tient maintenant la tête basse. On ne peut voir son visage. Est-il blanc ou

rouge? Il s'avance lentement. Il s'arrête devant le juge d'instruction. Il se fait un grand silence.

— Oui, dit-il à mi-voix, c'est moi.

Il pleure.

Je lance un coup d'œil à Dieu. Il sourit. Pourquoi?

Et comme je suis en train de me poser cette question, je ne le vois plus. Il est de nouveau parti.

« Journalistes »

Le procès commence demain.

Assis à la terrasse d'un café, je lis les journaux. La soirée est fraîche, car l'automne est venu.

Depuis plusieurs jours, les journaux ne parlent que de ce procès sensationnel. Les uns sous le titre « Le Procès Z... », d'autres sous le titre « Le Procès N... » Ils publient des réflexions, des croquis, exhument de vieux procès dont les héros furent des jeunes gens, parlent de la jeunesse en général et en particulier, prophétisent, se perdent en digressions, mais trouvent toujours moyen de revenir à l'assassin Z... et à sa victime N...

Ce matin, un journaliste est venu me trouver et m'a interviewé. Sûrement son article est déjà dans le journal du soir. Je prends le journal. Il m'a même photographié. Hé oui ! C'est mon portrait. Hum ! Je me serais à peine reconnu. Vraiment très joli. Sous le portrait, on a mis ce titre : « Que dit le professeur? »

Oui, que dis-je?

« Un de nos collaborateurs a rendu visite ce matin, au lycée municipal, à ce professeur qui, au printemps dernier, avait la haute surveillance sur ce champ où devait se dérouler cette néfaste tragédie entre jeunes gens. Le professeur a déclaré qu'il se trouvait devant une énigme, et ce, après comme avant. Z... a toujours été un élève gai et enjoué, et quant à lui, professeur, il n'a jamais rien remarqué d'anormal dans son caractère, encore moins des défauts ou des instincts criminels. Notre collaborateur posa alors au professeur la grave question suivante : Se pourrait-il que ce monstrueux forfait eût sa racine, par exemple, dans un certain endurcissement de la jeunesse?

A quoi le professeur opposa un démenti formel. « La jeunesse » actuelle, dit-il, n'est nullement brutale ; elle est, au contraire, » grâce à l'assainissement général, extrêmement consciente » de ses devoirs, prête au sacrifice, et absolument nationale. » Cet assassinat est un cas unique, profondément regrettable, » une rétrogradation vers la pire époque libéraliste. » La cloche de l'école sonne, la récréation est terminée, le professeur prend congé de nous. Il pénètre dans la classe, afin d'instruire de jeunes âmes qui viennent de s'ouvrir, pour en faire d'utiles concitoyens. Dieu soit loué, le cas Z... est un cas exceptionnel, où un individualisme criminel se fait exceptionnellement jour.»

Mon interview était suivie d'une interview du sergent. Son portrait était également dans le journal, mais il a dû avoir cet air-là, il y a trente ans. Un avantageux gaillard.

Eh bien, que dit le sergent?

« Notre collaborateur a également rendu visite à l'instructeur militaire, qui avait alors la charge des jeunes gens. L'instructeur militaire, en abrégé I. M., reçut notre collaborateur avec la politesse la plus exquise, mais aussi dans la rude et vigoureuse attitude du vieux soudard encore vert. A son avis, cet acte serait le résultat d'un manque de discipline. Il s'étendit longuement sur la position dans laquelle on avait trouvé le cadavre. Il a fait toute la guerre. Cependant, il n'a jamais vu blessure aussi affreuse : « En tant qu'ancien combat- » tant, je suis pour la paix ! » a-t-il affirmé à la fin de ses intéressantes déclarations.

» Notre collaborateur rendit également visite à la présidente de la Ligue contre l'abandon des enfants, madame la patronne fumiste K... La présidente regrette cette affaire du plus profond de son cœur. Elle ne dort pas depuis plusieurs jours; des cauchemars torturent l'excellente dame. A son avis, il est grand temps que les autorités responsables construisent des maisons de correction, eu égard à la détresse sociale. »

Je continue de feuilleter le journal. Que vois-je là? Mais oui, c'est bien monsieur le patron boulanger N..., le père de la victime ! Et il y a aussi le portrait de son épouse, madame Élisabeth N..., née S...

« Je réponds volontiers à votre question, a déclaré le patron boulanger au journaliste. Le tribunal, incorruptible,

saura décider si notre pauvre Otto n'a pas été la victime d'une légèreté coupable de la part de la surveillance, et je pense, en ce moment, exclusivement au professeur, et nullement à I. M. *Justitia fondamentum regnorum.* Il faudrait, avant tout, procéder à un tri minutieux parmi le personnel enseignant, où les ennemis déguisés de l'État pullulent encore ».

« Nous nous reverrons chez Philippi ! »

Et voici les déclarations de madame la patronne boulangère :

« Ottochen était mon soleil. Maintenant, je n'ai plus que mon mari. Mais Ottochen et moi restons toujours en contact spirituel. Je fais partie d'un cercle spirite. »

Je continue de lire. Dans un autre journal, je vois ceci :

« La mère de l'assassin habite un appartement de trois pièces. Elle est la veuve d'un professeur à l'Université, mort il y a environ dix ans. Le professeur était un physiologiste distingué. Ses travaux sur les réactions des nerfs consécutives à des amputations ont fait sensation, et au delà du cercle des spécialistes. Il y a environ vingt ans, il fut, pendant quelque temps, la principale cible de la Ligue contre la vivisection. Madame Z... se refuse, malheureusement, à toute déclaration. Elle se borne à nous dire : « Messieurs, ne pou- » vez-vous donc pas vous rendre compte des épreuves par » lesquelles je dois passer? » C'est une dame de taille moyenne. Elle est en deuil. »

Dans un autre journal encore, je découvre une interview du défenseur de l'accusé. Il est déjà venu me voir trois fois et paraît s'être donné corps et âme à cette affaire. C'est un jeune avocat qui a conscience de l'importance que la partie qui se joue a pour lui. Il est le point de mire de tous les journalistes. C'est une longue interview :

« Messieurs, dans ce procès sensationnel, la situation faite à la défense est très précaire. En effet, elle doit pousser sa lame non seulement contre le ministère public, mais contre l'accusé même qu'elle a la charge de défendre.

» — Comment donc?

» — Eh bien, messieurs, voici : l'accusé se reconnaît coupable d'homicide. Je me permettrai de vous faire tout

particulièrement remarquer qu'il s'agit de coups ayant entraîné la mort et non d'assassinat, comme on le va répétant. Cependant, malgré les aveux du jeune accusé, je suis fermement convaincu qu'il n'est pas le coupable. Ma conviction est qu'il couvre quelqu'un d'autre.

» — Vous ne voulez pourtant pas prétendre, maître, que le crime a été commis par un autre?

» — Si fait, messieurs. J'entends même soutenir cette thèse à la barre. Et j'ai pour cela, outre ce que me suggère un sentiment indéfinissable, le flair du détective, si vous voulez, j'ai pour cela quelques bonnes raisons. Z... n'est certainement pas l'assassin. Réfléchissez un peu, messieurs, sur les mobiles du crime. Il tue son condisciple parce que celui-ci a lu son journal. Mais qu'y avait-il, dans ce journal? Avant tout, l'histoire de son aventure avec cette jeune dévoyée. Il se pose en défenseur de la jeune fille et proclame inconsidérément : « Quiconque touche à mon journal mourra! » Sans doute, sans doute! Tout parle contre lui, et cependant... En dehors du fait qu'il y a dans ses aveux, dans toute son attitude, quelque chose d'assez chevaleresque, n'est-il pas frappant qu'il ne parle jamais du meurtre même? Pas un mot sur la façon dont le drame s'est déroulé. Pourquoi ne raconte-t-il pas? Il dit qu'il ne se rappelle plus. C'est faux! En réalité, il ne peut rien se rappeler, car il ignore absolument où, quand et comment son regretté condisciple a été tué. Il sait seulement qu'il a été tué avec une pierre. On lui montre des pierres, il ne peut désigner la bonne, il ne se rappelle plus. Messieurs, il couvre l'acte d'un autre!

» — Mais la veste déchirée et les égratignures aux mains?

» — Sans doute, il a rencontré N... sur un rocher et s'est battu avec lui. Cette scène-là, il nous la décrit dans tous ses détails. Mais qu'il se soit ensuite glissé derrière son camarade et l'ait frappé... Non, non! C'est un autre qui a tué N..., ou, plutôt, une autre!

» — Vous ne voulez pas dire cette jeune fille?...

» — Certainement. C'est à elle que je pense. Elle le dominait, elle le domine toujours. Il lui est soumis. Messieurs, nous demanderons au tribunal de prendre aussi l'avis des psychiâtres.

» — Est-ce que la jeune fille est citée comme témoin?

» — Naturellement. Elle a été surprise et arrêtée dans une caverne, peu après l'assassinat, et il y a longtemps qu'elle a été condamnée avec toute sa bande. Nous verrons et nous entendrons Éva, peut-être demain, déjà.

» — Combien de temps durera le procès?

» — Deux ou trois jours, je pense... A vrai dire, il n'y a pas beaucoup de témoins à entendre, mais, comme je vous l'ai expliqué tout à l'heure, je serai obligé de batailler dur contre l'accusé! J'en fais mon affaire! Il sera condamné pour complicité de vol, c'est tout. »

Oui, c'est tout.

Personne ne parle de Dieu.

Procès Z... ou N...

Trois cents personnes attendaient devant le palais de justice. Toutes voulaient entrer, mais la porte était fermée, car les cartes d'invitation avaient été distribuées depuis des semaines. La plupart par protection, mais maintenant le contrôle était sévère. On pouvait à peine circuler dans les couloirs. Tout le monde voulait voir Z... Principalement les dames.

Élégantes et abandonnées, elles étaient amoureuses de catastrophes dont elles ne risquaient pas d'avoir d'enfants.

Elles couchaient avec le malheur d'autrui et s'assouvissaient de pitié factice.

La tribune de la presse était comble.

Parmi les témoins convoqués, il y avait entre autres : les parents de N..., la mère de Z..., le sergent, le jeune R... qui partageait la tente avec Z... et N..., les deux bûcherons qui avaient trouvé le cadavre, le juge d'instruction, les gendarmes, etc., etc. Et, bien entendu, moi. Et, bien entendu, Éva.

Mais celle-ci ne se trouvait pas encore dans la salle. On allait la faire venir de la prison.

Le procureur général et l'avocat de la défense feuillettent leurs dossiers.

En ce moment, Éva doit attendre seule, dans une cellule.

L'accusé est introduit. Un agent l'accompagne. Il n'a pas changé. Il est seulement un peu plus pâle et cligne des yeux. Manifestement, la lumière l'éblouit. Sa raie est encore droite. Il s'assied au banc des accusés, comme il s'assiérait sur un banc d'école. Tous les yeux sont fixés sur lui.

Il jette un bref regard circulaire et aperçoit sa mère. Il la regarde fixement. Que se passe-t-il en lui? Apparemment rien.

Sa mère le regarde à peine. Ou bien est-ce une illusion, car elle porte une épaisse voilette. Noir sur noir. On ne voit pas de visage.

Le sergent me dit bonjour et me demande si j'ai lu son interview. Je réponds : « Oui ! », et le patron boulanger écoute le son de ma voix avec une expression de haine farouche.

S'il le pouvait, il m'assommerait.

Avec une boule de pain rassis.

La voilette.

Le président du tribunal pour mineurs fait son entrée et tout le monde se lève. Il s'assied et déclare l'audience ouverte. Un brave grand-père. On lit l'acte d'accusation. Z... n'est pas accusé de coups ayant entraîné la mort, mais d'assassinat, et dans un guet-apens encore.

Le grand-père hoche la tête, d'un air de dire : « Ah ! ces enfants ! » Puis il se tourne vers l'accusé. Z... se lève. Il décline âge et qualités sans aucun embarras. Enfin, il va pouvoir librement raconter sa vie. Il jette un regard timide à sa mère et, cette fois, semble embarrassé.

Son enfance n'a pas été différente de celle des autres enfants, commence-t-il à mi-voix. Ses parents n'étaient point particulièrement sévères, ils étaient comme tous les parents. Bientôt son père est mort. Il est fils unique.

La mère porte son mouchoir à ses yeux, mais par-dessus sa voilette.

Son fils parle de ce qu'il voulait devenir. Il voulait devenir un grand inventeur, mais ne faire que de petites inventions pratiques, par exemple une nouvelle fermeture éclair.

— Très sage, approuve le président. Mais si tu n'avais rien inventé?

— Alors je serais devenu aviateur. Aviateur civil. De préférence sur les lignes d'outre-mer.

« Chez les nègres? », me dis-je malgré moi.

Et tandis que Z... parle de son ancien avenir, le moment approche où le bon Dieu va de nouveau faire son apparition.

Z... décrit la vie au camp, les exercices de tir, de marche, le drapeau que l'on hisse, le sergent et moi. Et il prononce une phrase étonnante :

— Les opinions du professeur m'apparaissaient souvent un peu enfantines.

— Pourquoi cela? demande le président ébahi.

— Parce que monsieur le professeur nous parlait toujours du monde tel qu'il devrait être, et non pas tel qu'il est en réalité.

Le président fixe sur Z... un regard stupéfait. Sent-il qu'on aborde un domaine où règne la radio? Où le besoin ardent d'une beauté morale est raillé, tandis qu'on se prosterne devant la brutalité du réel? Oui, il doit sentir cela, car il cherche la première occasion d'abandonner la terre. Brusquement, il demande :

— Crois-tu en Dieu?

— Oui, dit machinalement Z...

— Et connais-tu le cinquième commandement?

— Oui.

— Regrettes-tu ton acte?

Il se fait un grand silence dans la salle.

— Oui, fait Z..., je le regrette beaucoup.

Mais le ton sonne faux.

Le président se mouche. L'interrogatoire se poursuit, et on en arrive au crime. Les détails que tout le monde connaît, sont encore ressassés.

— Nous sommes partis de très bonne heure, raconte Z... pour la centième fois. Bientôt, il nous fallut nous déployer en tirailleurs et avancer, à travers le taillis, vers une ligne de hauteurs supposée tenue par l'ennemi. Dans le voisinage des cavernes, je rencontrai par hasard N... Nous étions sur un

rocher. J'étais furieux contre N... parce qu'il avait fracturé ma cassette. Il est vrai qu'il a nié, mais...

— Halte ! interrompt le président. Monsieur le professeur a déclaré au juge d'instruction, qui l'a noté dans le procès-verbal, que tu lui as dit que N... t'avait avoué avoir fracturé la cassette.

— J'ai dit ça comme ça...

— Pourquoi ?

— Pour écarter de moi les soupçons quand l'affaire viendrait à être découverte.

— Ah ! ah ! Continue !

— Nous nous battîmes donc, N... et moi, et il me précipita presque à bas du rocher... Je vis rouge alors, je me remis debout et lui lançai la pierre.

— Pendant qu'il était au haut du rocher ?

— Non.

— Où donc ?

— J'ai oublié.

Il sourit. On ne peut plus rien en tirer. Il ne se souvient de rien.

— Et quand donc tes souvenirs reprennent-ils ?

— Je rentrai au camp et notai dans mon journal que je m'étais battu avec N...

— Oui, c'est la dernière notation. Mais tu as laissé la dernière phrase inachevée.

— Parce que monsieur le professeur m'a interrompu.

— Que te voulait-il ?

— Je ne sais pas.

— Bon. Il nous le dira lui-même.

Sur la table sont posées les pièces à conviction : le journal, un crayon et une boussole. Et une pierre. Le président demande à Z... s'il reconnaît la pierre. Z... fait oui de la tête.

— Et à qui appartiennent le crayon, la boussole ?

— Pas à moi.

— Ils appartiennent au malheureux N..., dit le président. Et il se plonge dans son dossier.

— Mais pas du tout ! Seul le crayon appartient à N ! ...

— Pourquoi n'as-tu pas dit que la boussole t'appartenait ? Z... rougit.

— J'avais oublié, s'excuse-t-il à mi-voix.

Son défenseur se dresse alors :

— Monsieur le président, peut-être la boussole ne lui appartient-elle vraiment pas?

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que cette fatale boussole, qui n'appartient pas à N..., n'appartient peut-être pas non plus à Z..., mais à une tierce personne. Je vous en prie, demandez donc à l'accusé si vraiment une tierce personne ne se trouvait pas présente pendant le crime.

Il se rassied, et Z lui lance un rapide coup d'œil, chargé d'hostilité.

— Il n'y avait personne d'autre que nous deux, dit-il d'une voix ferme.

Le défenseur bondit de nouveau :

— Comment se rappelle-t-il si bien qu'il n'y avait pas de tierce personne, alors qu'il est incapable de se rappeler où, quand et comment le crime a été commis?

Mais voici que le procureur intervient à son tour.

— Sans doute, maître, voulez-vous soutenir que ce n'est pas l'accusé, mais le grand Inconnu qui a commis le crime. Oui, ajoute-t-il avec une ironie appuyée, le grand Inconnu...

— J'ignore, l'interrompt le défenseur, si l'on peut qualifier une jeune dévoyée, qui a mis sur pied une bande de brigands, de grande Inconnue.

— Ce n'est pas la jeune fille, coupe à son tour le procureur. Dieu sait si on l'a suffisamment interrogée. Nous entendrons d'ailleurs monsieur le juge d'instruction — sans parler du fait que l'accusé, non seulement se reconnaît coupable des faits à lui reprochés, mais qu'il a fait des aveux dès le début de l'instruction, ce qui, dans une certaine mesure, plaide en sa faveur. L'hypothèse de la défense, tendant à nous faire croire que le crime a été commis par la jeune fille, et que Z... veut couvrir celle-ci, peut être qualifiée d'absolument gratuite.

— Patience, sourit l'avocat.

Et, se tournant vers Z... :

— N'as-tu pas écrit dans ton journal : « Elle saisit une

pierre et me la lança, et si la pierre m'avait atteint, elle m'aurait tué » ?

Z... le regarde sans sourciller. Puis, avec un geste dédaigneux :

— J'ai exagéré, dit-il, c'était une toute petite pierre.

Et, se raidissant tout à coup :

— Je vous prie de ne plus me défendre, maître. Il est juste que je reçoive le châtiment que je mérite.

— Et ta mère ! lui crie l'avocat. Tu ne penses donc pas un instant à ce qu'endure ta mère ? Tu es un inconscient !

Z... baisse la tête. Puis il regarde sa mère. D'un regard presque inquisiteur. Tous les yeux se tournent vers elle, mais ils ne peuvent rien distinguer à travers la voilette.

Dans la maison.

Avant l'audition des témoins, le président suspend la séance. Il est midi. La salle se vide peu à peu, on emmène l'accusé. Ministère public et défense se regardent comme si chacun était sûr de la victoire.

Je vais me promener dans les jardins qui se trouvent devant le palais de justice. Il fait un temps gris, humide et froid. Les feuilles tombent. Oui, c'est vraiment l'automne. Au détour d'une allée, je m'arrête malgré moi. Mais je reprends aussitôt ma marche. Sur un banc est assise la mère de Z..., immobile.

« Une dame de taille moyenne » me vient-il à l'esprit.

Involontairement, je salue. Mais elle ne répond pas.

Sans doute est-elle ailleurs.

Le temps où je ne croyais pas en Dieu est passé. Aujourd'hui, je crois en lui. Mais je ne l'aime pas. Je le vois encore, tel qu'il m'apparut au camp, parlant au petit R... et ne quittant pas Z... du regard. Il doit avoir des yeux perçants, perfides — froids, très froids. Non, il n'est pas bon.

Pourquoi laisse-t-il la mère de Z... assise ainsi toute seule sur son banc ? Qu'a-t-elle donc fait ? Est-elle responsable de ce que son fils a commis ? Pourquoi condamne-t-il la mère quand il maudit le fils ? Non, il n'est pas équitable.

Je veux fumer une cigarette. Trop bête ! Je les ai oubliées

à la maison ! Je sors du jardin et me mets en quête d'un bureau de tabac. J'en trouve un dans une rue latérale.

C'est un tout petit magasin, tenu par un très vieux ménage. Il faut longtemps pour que le vieux ouvre la boîte, et que la vieille compte dix cigarettes. Ils se gênent mutuellement, mais se traitent avec affabilité.

La vieille me rend moins que mon compte, et je lui en fais, en souriant, la remarque. Elle en est très effrayée : « Dieu nous garde ! » fait-elle, et je pense : « Si Dieu te garde, tu es alors bien à l'abri. »

Elle n'a pas de monnaie et s'en va en faire chez le boucher. Je reste avec le vieux et allume une cigarette.

Il me demande si je fais partie du tribunal, car chez lui viennent surtout se fournir ces messieurs du tribunal. Et aussitôt, il se met à parler du procès. Le cas est fort intéressant, dit-il, car on y reconnaît très nettement la main de Dieu.

Je dresse l'oreille. La main de Dieu ?

— Oui, dit-il, tous les intéressés dans cette affaire paraissent coupables. Les témoins aussi, le sergent, le professeur — et aussi les parents.

— Les parents ?

— Oui, car non seulement la jeunesse, mais les parents aussi ne se préoccupent plus de Dieu. Ils agissent comme s'il n'existait pas.

Je regarde dans la rue. La vieille a quitté la boucherie et se dirige, à droite, vers la boulangerie. Ah ! ah ! Le boucher n'avait pas de monnaie non plus.

La rue est vide. Et tout à coup, je ne puis plus me défaire d'une étrange pensée. C'est pour une raison cachée que le boucher n'avait pas de monnaie. C'est pour une raison cachée que je dois attendre ici.

Je regarde les hauts murs gris des maisons et je dis :

— Si seulement on savait où Dieu habite ...

— Il habite partout où il n'a pas été oublié, dit la voix du vieux. Il habite aussi chez nous, car nous ne nous querellons jamais...

Je retiens mon souffle. Qu'était cela ?

Était-ce encore la voix du vieux ?

Non, cette fois, ce n'était plus la voix du vieux, c'était une autre voix. Qui vient donc de me parler ainsi?

Je ne me retourne pas.

Et de nouveau j'entends la voix :

« Quand tu déposeras à la barre et que tu prononceras mon nom, alors n'omets point de dire que c'est toi qui as fracturé la cassette. »

La cassette? Oh non! Si je parle, je serai puni pour n'avoir pas dénoncé le voleur.

« Il faut que tu sois puni! »

Mais je perdrai aussi ma place, mon gagne-pain.

« Il le faut, afin que ne soit point engendrée une nouvelle injustice. »

Et mes parents? Ils n'ont que moi.

« Dois-je te remémorer ton enfance? »

Mon enfance? La mère gronde, le père jure, ils passent leur temps à se chamailler. Non, tu n'habites pas ici. Tu passes devant cette maison, et ta venue n'apporte aucune joie.

J'ai envie de pleurer.

Et j'entends de nouveau la voix :

« Dis-le, dis-le que c'est toi qui as fracturé la cassette. Fais-moi ce plaisir et ne m'offense plus. »

La boussole.

L'audience a repris. On a appelé les témoins.

Les bûcherons, les gendarmes, le juge d'instruction, le sergent ont fait leurs dépositions. Le patron boulanger et son épouse ont dit ce qu'ils savaient. Personne ne savait rien.

Le patron boulanger n'a pu s'empêcher de révéler mes opinions sur les nègres. Il a élevé de violentes protestations contre ma mentalité, qu'il a qualifiée de suspecte, et le président l'a regardé d'un air réprobateur, sans cependant oser l'interrompre.

On appelle maintenant la mère de Z... Elle se lève et s'avance à la barre. Le président lui explique qu'elle peut, si elle le désire, refuser de témoigner, mais elle l'interrompt : elle veut témoigner. Elle parle sans relever sa voilette. Elle a un organe désagréable.

— Z... est un enfant tranquille, et cependant colère, explique-t-elle, et ce tempérament colérique, il l'a hérité de son père. Il n'a jamais été malade, sinon de ces petites maladies habituelles à l'enfance. Aucune maladie mentale à signaler dans la famille, pas plus du côté paternel que du côté maternel.

Tout à coup, elle interrompt elle-même sa déposition et demande :

— Monsieur le président, puis-je poser une question à mon fils?

— Je vous en prie !

Elle s'approche de la table où sont posées les pièces à conviction, prend la boussole et se tourne vers l'accusé.

— Depuis quand as-tu une boussole? demande-t-elle, sur un ton d'ironie presque insultante. Tu n'en as jamais eu, et nous nous sommes encore disputés avant ton départ pour le camp ; tu disais : « Tous mes camarades en ont une, sauf moi, je vais m'égarer sans boussole. » D'où te vient celle-ci?

Z... la regarde sans répondre.

Elle se tourne, avec une expression de triomphe, vers le président :

— Ce n'est pas sa boussole, et le crime a été commis par celui qui a perdu cette boussole.

Murmures dans la salle. Le président s'adresse à Z... :

— As-tu entendu ce qu'a dit ta mère?

Z... continue de regarder fixement celle-ci.

— J'ai entendu, dit-il lentement. Ma mère a menti.

A son banc, le défenseur bondit :

— Je réclame l'examen mental de l'accusé.

Le président répond que le tribunal statuera ultérieurement sur cette requête.

La mère regarde Z...

— Je mens, dis-tu?

— Oui.

— Je ne mens pas, vocifère-t-elle soudain. Je n'ai jamais menti de ma vie, mais toi tu as toujours menti, toujours ! Je dis la vérité, et rien que la vérité, mais tu veux défendre cette sale femelle, cette petite crapule !

— Ce n'est pas une crapule !

— Tais-toi ! croasse la mère sur un ton de plus en plus hystérique. Tu ne t'es jamais occupé que de ce genre de gueuses. Mais tu ne penses jamais à ta pauvre mère !

— Elle vaut plus que toi !

— Silence ! crie le président indigné.

Et il condamne Z... à deux jours de prison pour offense à un témoin.

— C'est inouï, la façon dont tu traites ta propre mère. Cela ouvre d'étranges horizons sur ta véritable nature.

Cette fois, Z... perd son calme. Le tempérament colérique qu'il a hérité de son père reprend le dessus :

— Mais c'est que ce n'est pas une mère, crie-t-il. Jamais elle ne se soucie de moi, elle ne s'occupe que de ses domestiques ! Depuis que je suis au monde, j'entends sa voix écœurante insulter les bonnes dans la cuisine.

— Il a toujours pris le parti des bonnes, monsieur le président ! Exactement comme mon mari ! fait-elle avec un rire bref.

— Ne ris pas, maman, lui crie son fils d'un ton impérieux. Rappelle-toi Thekla !

— Quelle Thekla ?

— Elle avait quinze ans, et tu l'as embêtée tant que tu as pu ! Elle restait à repasser jusqu'à onze heures du soir, pour se lever, le matin, à quatre heures et demie. Et elle n'avait jamais rien à manger ! Et un jour, elle est partie... Tu te rappelles ?

— Oui, elle avait volé !

— Pour pouvoir s'enfuir ! J'avais six ans alors, et je me rappelle très bien lorsque papa est rentré et nous a dit que la pauvre fille avait été arrêtée, qu'on l'enverrait dans une maison de correction ! Et c'est toi qui en portais la faute, toi seule !

— Moi ?

— Oui. D'ailleurs, papa l'a dit aussi !

— Papa, papa ! Il a dit beaucoup de choses, papa !

— Papa n'a jamais menti. Vous avez eu alors une scène épouvantable et papa n'a pas couché à la maison, tu te rappelles ? Eh bien, Éva est exactement une jeune fille comme Thekla. Exactement ! Non, maman, je ne t'aime plus.

Il s'était fait, dans la salle, un grand silence.

Puis le président dit :

— Je vous remercie, madame.

La cassette.

Enfin, c'est mon tour. Il est déjà près de cinq heures. Je prête serment. Je jure, devant Dieu, de dire la vérité, toute la vérité.

Oui, toute la vérité.

Pendant que je prête serment, la salle, derrière moi, s'agite. Que se passe-t-il? Je me retourne un instant et j'aperçois Éva. Elle est en train de prendre place au banc des témoins, accompagnée d'une surveillante de la prison.

Je voulais voir ses yeux, me vient-il à l'esprit.

Je les contemplerai dès que j'aurai dit ce que j'ai à dire. Pour l'instant, cela n'est pas possible. Je dois lui tourner le dos, car j'ai devant moi le crucifix.

Son fils.

Je louche du côté de Z... Il sourit.

Sourit-elle aussi, en ce moment, derrière mon dos?

Je réponds aux questions du président. Il effleure, lui aussi, le sujet des nègres — oui, nous nous comprenons. Je décerne à N... un bon certificat, et à Z... pareillement. Je n'ai pas assisté à l'assassinat. Le président veut me congédier, lorsque je l'arrête :

— Encore un tout petit détail, monsieur le président.

— Je vous en prie!

— Cette cassette qui contenait le journal de Z..., ce n'est pas N... qui l'a fracturée.

— Ce n'est pas N...? Et qui donc?

— C'est moi. J'ai forcé la serrure avec un fil de fer.

L'effet de ces paroles fut considérable.

Le président laissa tomber son crayon, le défenseur se leva d'un bond. Z... me regarda d'un œil stupide, la bouche ouverte, sa mère poussa un cri, le patron boulanger devint blanc comme de la farine et porta la main à son cœur.

Et Éva? Je ne sais pas.

Je perçois seulement une agitation générale derrière moi. On

murmure. On chuchote. Le procureur se dresse, comme hypnotisé, et lève lentement le doigt dans ma direction.

— Voûoûs? fait-il.

— Oui, dis-je, et je m'étonne de mon calme.

Je me sens merveilleusement léger. Et je raconte tout.

Pourquoi j'ai fracturé la cassette, et pourquoi je ne l'ai pas immédiatement avoué à Z... Parce que j'avais honte, mais il y avait aussi une part de lâcheté. Je raconte tout.

Pourquoi j'ai lu le journal et pourquoi je n'en ai pas tiré les conséquences que le code imposait. Parce que je voulais déranger certains calculs? Les calculs d'un Autre. Oui, j'étais bête!

Je remarque que le procureur s'est mis à prendre des notes, mais cela ne me trouble pas.

Tout, tout! Raconte tout.

Et Adam et Ève. Et les nuages noirs et l'homme dans la lune! Lorsque j'ai fini, le procureur se lève.

— J'attire l'attention du témoin sur le fait qu'il ne doit nourrir aucune illusion quant aux conséquences de son intéressante déposition. Le ministère public se réserve d'intenter contre lui une action pour complicité de vol et manœuvres tendant à égarer la justice.

Je m'incline légèrement.

— Excusez-moi, mais j'avais juré de dire toute la vérité.

Voici que le patron boulanger se met à hurler :

— Il a mon fils sur la conscience. Oui, lui seul!

Sur ce, il est frappé d'une attaque, et on doit l'emporter. Son épouse lève un bras menaçant :

— Prenez garde, me crie-t-elle, prenez garde à Dieu!

Non, je n'ai plus peur de Dieu.

Je me sens entouré de la réprobation générale.

Seuls, deux yeux me regardent sans dégoût.

Ils sont posés sur moi.

Calmes comme les étangs profonds, dans les forêts de mon pays natal.

Éva, es-tu déjà l'automne?

Chassé du paradis.

Éva ne prête pas serment.

— Connais-tu cela ? demande le président, et il lui présente la boussole.

— Oui, dit-elle, cela sert à indiquer les directions.

— Sais-tu à qui cela appartient ?

— Pas à moi, mais je n'ai pas de peine à l'imaginer.

— Ne mens pas, surtout.

— Je ne mens pas. Je veux dire maintenant toute la vérité, tout comme monsieur le professeur.

Tout comme moi ? Le procureur a un sourire ironique. Le défenseur ne la quitte pas des yeux.

— Eh bien, vas-y ! fait le président.

Et Éva commence :

— Lorsque je rencontrai Z... dans le voisinage de notre caverne, je vis arriver N...

— Tu étais donc avec eux ?

— Oui.

— Pourquoi le dis-tu seulement maintenant ? Pourquoi as-tu menti, pendant toute l'instruction, pourquoi as-tu affirmé que tu ne te trouvais pas là lorsque Z... a tué N... ?

— Parce que ce n'est pas Z... qui a tué N...

— Ce n'est pas Z... ? Et qui donc ?

La curiosité dans la salle est à son comble. Toute l'assistance est penchée en avant. Son attention est tendue vers la jeune fille, mais la jeune fille ne s'en émeut pas.

Z... est très pâle. Et Éva raconte :

— Z... et N... se battirent comme des furieux. N... fut le plus fort, et il poussa Z... dans le précipice. Je me dis : « Il est mort », et la fureur me prit aussi, et je pensai : « Il a lu le journal, il sait tout de moi. » Je saisis une pierre, celle-ci et je courus après lui. Je voulais l'assommer avec la pierre, oui, je le voulais, mais tout à coup, un autre jeune homme bondit hors du taillis, m'arracha la pierre des mains, se lança à la poursuite de N... Je vis qu'il le rattrapait et lui parlait. C'était non loin d'une clairière. Il tenait toujours la pierre à la main. Je me cachai, car je craignais que les

deux ne reviennent. Mais ils ne revinrent pas ; ils prirent une autre direction, N... précédant l'autre de deux pas. Tout à coup, ce dernier brandit la pierre et en frappa N... par derrière, à la tête. N... tomba et ne bougea plus. L'inconnu se pencha sur lui et l'examina, puis il le traîna plus loin. Dans un fossé. Il ne savait pas que je l'observais. Je revins ensuite en courant vers le rocher et là, je rencontrai Z... Il ne s'était pas fait de mal en glissant au bas de la pente, seule sa veste était déchirée et ses mains égratignées.

Le premier, le défenseur retrouva l'usage de la parole :

— Je demande au tribunal d'abandonner l'accusation contre Z...

— Un instant, maître, interrompit le président.

Et il se tourne vers Z..., qui regarde toujours, d'un air stupide, la jeune fille.

— A-t-elle dit la vérité ?

— Oui, fait-il à voix basse.

— Tu as vu, toi aussi, que N... a été tué par un autre garçon ?

— Non, je n'ai pas vu cela.

— Vous voyez bien ! dit le procureur en poussant un soupir de soulagement.

Et il se renverse de nouveau, avec satisfaction, dans son fauteuil.

— Il m'a vu seulement ramasser la pierre et courir derrière N..., dit Éva.

— Alors, c'est toi qui l'as tué, conclut le défenseur.

Mais la jeune fille conserve son calme.

— Ce n'était pas moi.

Elle sourit même.

— Nous aurons l'occasion de revenir là-dessus, fait le président. Je voudrais seulement savoir pourquoi vous vous êtes tus, tous les deux, si vous étiez innocents. Eh bien, parlez !

Ils gardent le silence. Enfin la jeune fille se décide :

— Z... a pris la chose sur lui parce qu'il croyait que c'était moi qui avais tué N... Il n'a pas voulu me croire lorsque je lui ai dit que c'était un autre qui l'avait fait.

— Et il faut que nous te croyions, nous ?

— Je ne sais pas, mais c'est comme ça...

— Et tu aurais assisté tranquillement à sa condamnation, alors que tu le savais innocent?

— Tranquillement, non! J'ai assez pleuré. Mais j'avais une telle peur de la maison de correction... Et puis, et puis vous voyez que je l'ai dit tout de même, que ce n'était pas lui.

— Pourquoi l'as-tu fait seulement maintenant?

— Parce que monsieur le professeur vient de dire la vérité, lui aussi.

— Étrange! ricane le procureur.

— Et si monsieur le professeur n'avait pas dit la vérité? questionne le président.

— Alors j'aurais gardé le silence, moi aussi.

— Je croyais, fait le défenseur sarcastique, que tu aimais Z... En tout cas, ce n'est pas ainsi qu'agit le véritable amour.

On rit. Éva fixe sur l'avocat des yeux étonnés.

— Non, dit-elle à mi-voix, je ne l'aime pas.

Z... bondit à son banc.

— Je ne l'ai jamais aimé, ajoute-t-elle un peu plus haut, et baisse la tête.

Z... se rassied lentement et considère sa main droite.

Il voulait la défendre, mais elle ne l'aimait pas.

Il voulait se laisser condamner à sa place, mais elle ne l'a jamais aimé. C'était sans conséquence...

A quoi pense Z... maintenant? Pense-t-il à son ancien avenir? A l'inventeur, à l'aviateur? Tout était sans conséquence... Bientôt il haïra Éva.

Le poisson.

— Eh bien! dit le président, poursuivant l'interrogatoire d'Éva, tu as donc couru derrière N... avec cette pierre?

— Oui.

— Et tu voulais le tuer?

— Mais je ne l'ai pas fait!

— Qui l'a donc tué?

— Je vous l'ai dit, un garçon inconnu est arrivé qui m'a jetée à terre et a couru avec la pierre derrière N...

— Comment était-il, ce garçon inconnu?

— Tout cela s'est passé si vite! Je ne sais pas...

— Ah ! De nouveau le grand Inconnu, raille le procureur.

— Pourrais-tu le reconnaître ? insiste le président.

— Peut-être. Je me rappelle seulement qu'il avait des yeux clairs et ronds. Comme un poisson.

Le mot m'assène un coup terrible.

Soudain je suis debout et je crie :

— Un poisson ?

— Qu'est-ce qui vous prend ? demande le président étonné.

Tout le monde me regarde avec ébahissement.

Oui, qu'est-ce qui me prend ?

Je pense à l'épingle de cravate lumineuse.

J'entends la voix de Jules César : « Nous allons vers des temps d'une insensibilité polaire. Ce sera l'âge des poissons. L'âme de l'homme deviendra impassible comme la face d'un poisson. »

Deux yeux clairs et ronds me regardent, ternes, sans vie. C'est T... Il se tient au bord de la tombe ouverte.

Et je le vois aussi au camp. Il sourit doucement, d'un air de supériorité railleuse.

Savait-il déjà que j'avais fracturé la cassette ? A-t-il lu le journal, lui aussi ? A-t-il espionné ? A-t-il suivi Z... et N... ?

Il a un sourire étrangement fixe.

Je reste là sans bouger.

Et de nouveau, le président me demande :

— Qu'avez-vous donc ?

Dois-je dire que je soupçonne T... ? Absurde ! Pourquoi T... aurait-il tué N... ? Il manque à cet acte le moindre semblant de motif. Et je dis :

— Excusez-moi, monsieur le président, mais je me sens un peu nerveux.

— Compréhensible ! ricane le procureur.

Je quitte la salle.

Je sais qu'ils vont acquitter Z... et condamner la jeune fille. Mais je sais aussi que tout finira par s'arranger. Demain ou après-demain, l'action contre moi sera ouverte. Pour manœuvres tendant à égarer la justice et complicité de vol. On va me suspendre de mes fonctions. Je vais perdre mon gagne-pain. Mais peu importe.

Qu'est-ce que je vais avoir à manger? C'est comique à dire, mais cela ne m'inspire aucun souci.

Je pense au bar où j'ai rencontré Jules César. Il n'est pas cher. Mais je ne m'enivre pas.

Je rentre et je me mets au lit.

Je n'ai plus peur d'être seul dans ma chambre.

Habiterait-Il donc chez moi aussi, maintenant?

... Il ne mord pas.

Je ne m'étais pas trompé. C'est déjà dans le journal de ce matin.

Z... a été condamné pour manœuvres tendant à égarer la justice et complicité de vol, avec circonstances atténuantes, à une petite peine de prison avec sursis. Mais contre la jeune fille, le ministère public a requis l'ouverture d'une instruction pour assassinat.

Le nouveau procès aura lieu dans trois mois.

« La jeune dévoyée a, il est vrai, obstinément protesté de son innocence, écrit le chroniqueur judiciaire, mais ses cris n'ont convaincu personne. Il est connu que celui qui a menti mentira. Jusqu'à l'accusé Z... qui ne lui a plus tendu la main lorsque, à la fin des débats, elle s'est arrachée aux mains de la surveillante, s'est précipitée vers lui et lui a demandé pardon de ne l'avoir jamais aimé! »

Ah! Ah! Il la hait déjà! Maintenant, elle est toute seule. Crie-t-elle toujours?

Ne crie point. Moi, je te crois. Patience! Je saurai prendre le poisson. Mais comment? Il faut que je lui parle, et le plus tôt possible!

J'ai déjà trouvé dans le courrier du matin une lettre des autorités scolaires : l'accès du lycée m'est interdit aussi longtemps que l'instruction sera ouverte contre moi. Je sais que je ne remettrai plus les pieds au lycée, car je serai sûrement condamné. Et sans circonstances atténuantes.

Mais tout cela ne m'importe plus, maintenant. Car il faut que j'attrape le poisson, pour que je n'entende plus crier la jeune fille.

Ma logeuse entre avec le petit déjeuner. Son attitude est

embarrassée. Elle a lu ma déposition dans le journal, et l'opinion publique est en ébullition. Les journalistes parlent du « professeur complice » et l'un d'eux me traite même d'assassin moral. Personne ne prend mon parti. De beaux jours pour le patron boulanger N..., au cas où le diable ne l'a pas emporté cette nuit.

Midi me voit rôder aux alentours du lycée, où je n'ai plus le droit de pénétrer. J'attends la sortie des élèves.

Enfin ils sortent ! Et quelques-uns de mes collègues avec eux. Il ne leur est pas permis de me voir. Et voici T... Il est seul et prend à droite. Je vais lentement à sa rencontre. Il m'aperçoit et a un instant d'hésitation. Puis il me salue et sourit.

— Je suis heureux de te rencontrer, lui dis-je, car j'ai à m'entretenir avec toi de diverses questions.

— Je vous en prie, fait-il en s'inclinant poliment.

— Mais ici, dans la rue, il y a trop de bruit. Viens, entrons dans une pâtisserie, je t'invite à prendre une glace.

— Oh ! merci.

Nous voici dans la pâtisserie. Le poisson commande une fraise-citron. Il avale sa glace à petites cuillerées.

« Il continue de sourire même en mangeant », me dis-je.

Et soudain j'attaque :

— Je voudrais te parler du procès.

Il continue tranquillement d'avaler sa glace.

— C'est bon ?

— Oui.

Un silence. Je reprends :

— Dis-moi, crois-tu que c'est la jeune fille que a tué N... ?

— Oui.

— Tu ne crois donc pas que c'est un autre jeune homme qui l'a fait ?

— Non ! Elle a inventé cela pour se disculper.

Nouveau silence. Tout à coup, il cesse d'avaler et me regarde d'un air méfiant :

— Que désirez-vous exactement de moi, monsieur le professeur ?

— Je pensais, dis-je en détachant mes mots et en plongeant

dans ses yeux ronds, que tu savais peut-être qui était ce jeune homme inconnu.

— Comment cela?

Je me risque à mentir :

— Parce que je sais que tu aimes à espionner.

— Oui, fait-il tranquillement, j'ai observé beaucoup de choses.

Voici qu'il se remet à sourire. Savait-il que j'avais fracturé la cassette? Je demande :

— Avais-tu lu le journal, toi aussi?

Il me regarde fixement :

— Non, mais je vous ai observé, monsieur le professeur, lorsque vous vous glissiez hors du camp pour épier Z... et la jeune fille.

J'ai froid dans le dos. Il m'a observé.

— Vous avez mis votre main sur ma figure, car je me tenais derrière vous. Vous avez eu très peur, mais moi, je n'ai pas peur, monsieur le professeur.

Il se remet à avaler tranquillement sa glace.

Et je suis tout à coup frappé du fait qu'il ne se complaît pas du tout à mon trouble. Il se borne à me lancer de temps en temps un regard attentif, comme s'il était en train d'enregistrer quelque chose.

C'est comique, mais je ne puis m'empêcher de penser à un chasseur.

A un chasseur qui vise froidement et qui ne tire que lorsqu'il est sûr d'atteindre le but.

Mais qui n'en éprouve aucun plaisir.

Alors pourquoi chasse-t-il? Oui, pourquoi?

— Est-ce que tu t'entendais avec N...?

— Oui, nous étions très bons camarades.

Comme j'aimerais lui demander : « Mais alors, pourquoi l'as-tu assommé? Oui, pourquoi? »

— Vous me questionnez, monsieur le professeur, fait-il tout à coup, comme si j'avais tué N... Comme si j'étais le jeune homme inconnu, alors que vous savez parfaitement que personne ne peut nous dire comment il était, si tant est qu'il ait jamais existé. La jeune fille elle-même sait seulement qu'il avait des yeux de poisson...

« Et toi ? », me dis-je.

— ... Et il est manifeste que je n'ai pas des yeux de poisson. J'ai des yeux clairs de chevreuil. C'est ce que dit maman et tout le monde. Pourquoi riez-vous, monsieur le professeur ? C'est plutôt vous qui auriez des yeux de poisson.

— Moi ?

— Vous ne connaissez donc pas le sobriquet qu'on vous donne à l'école ? Vous ne l'avez jamais entendu ? On vous appelle « le Poisson ».

Il me sourit avec un petit mouvement affirmatif de la tête.

— Oui, monsieur le professeur, parce que vous avez toujours un visage si immobile ! On ne sait jamais ce que vous pensez, et si vous vous souciez même de qui que ce soit. Nous disons toujours : « Le professeur, il se borne à observer ; quelqu'un, par exemple, pourrait être écrasé dans la rue, il continuerait d'observer le blessé à terre, simplement pour se rendre compte, et il n'éprouverait rien, même si l'autre crevait... »

Il s'arrête tout à coup, comme s'il s'était trahi, et me lance un regard effrayé, mais cela ne dure qu'une fraction de seconde.

Que signifie cela ?

Ah ! ah ! tu avais déjà l'hameçon dans la bouche, mais tu t'es ravisé. Tu voulais déjà mordre, lorsque tu as aperçu la ligne. Maintenant, tu nages de nouveau dans tes eaux familières. Tu ne t'es pas encore enferré, mais tu t'es trahi. Patience, je saurai te prendre.

Il se lève :

— Il faut que je rentre, on m'attend à déjeuner, et si je rentrais trop tard, on me ferait une scène.

Il remercie pour la glace et s'en va.

Je le suis des yeux et j'entends les cris de la jeune fille.

ODON DE HORVATH

(Traduit de l'allemand par ARMAND PIERHAL)

(La fin dans le prochain numéro.)

LES FINANCES DU IIIe REICH

Le contraste qui s'observe entre la superbe apparence des finances du IIIe Reich et les embarras de la plupart des autres peuples justifie la surprise et la curiosité. Mais l'attention a d'autres raisons, plus directes et plus graves. Pour une très large part, l'effort financier de l'Allemagne a des fins militaires. Les deux sont inséparables. Et comme la force militaire allemande est menaçante, chacun se demande quelle est la qualité, quelle est la résistance de son armature financière.

A ces préoccupations légitimes ont répondu des études nombreuses. Il ne s'agit pas de les reprendre ici. Tous les chiffres que les statistiques allemandes permettent de saisir ont été publiés et commentés [1]. Je n'ai rien à y ajouter. Je me propose, plus simplement, de prendre une vue d'ensemble de cette expérience grandiose.

Depuis plus de cinq ans qu'elle se prolonge, elle est déjà riche d'enseignements. Ces enseignements sont très rarement reconnus. Il est plus commode de s'en tenir à des affirmations sommaires. D'ailleurs, le décor est brouillé. Quel qu'en soit le modèle véritable, les méthodes employées sont peintes aux couleurs nazies. Sous ce bariolage, plus d'un exemple fécond est à retenir. Plutôt que de recourir à des remèdes de charlatans, mieux vaut user de procédés éprouvés. Telle es la première justification d'un examen objectif.

1. En dernier lieu par M. Frédéric Jenny, dans *le Temps* financier.

La seconde, c'est qu'il doit permettre de chercher les éléments d'une réponse à la question qui, pour beaucoup, est fondamentale : celle de la durée. Ce n'est plus là une affaire de spécialistes. C'est un débat qui concerne tout le monde. Chacun constate que le système allemand n'est pas de style classique. Il s'écarte très loin des principes qui dirigent les finances de la Grande-Bretagne. On en conclut aussitôt qu'il ne saurait être éternel et l'on se demande quel terme lui est assigné. Sans plus attendre, il est nécessaire de noter tout de suite que l'opposition ainsi signalée n'est pas suffisante pour motiver une condamnation méprisante. Il serait plus gênant qu'on ne suppose communément de prendre comme base de comparaison les finances françaises : ce ne serait pas la fable de la paille et de la poutre, ce serait celle des deux poutres. D'ailleurs, quand on aurait démontré que la ruine est au bout de tous les chemins suivis, il resterait à faire valoir que l'Allemagne, elle, a sacrifié ses finances à un but déterminé, de telle sorte que, toute morale mise à part, sa position intellectuelle est supérieure.

Sous le bénéfice de ces observations, il va de soi que l'efficacité de la politique allemande n'est pas illimitée. Seulement, la question directe de durée est mal posée. Le vrai problème est de savoir comment fonctionne la machine germanique. C'est en la démontant qu'on peut essayer de répondre. On concevra alors les conditions nécessaires de sa marche et l'on pourra se former une idée de sa durée. A ce point s'achèvent les calculs de la technique et commencent ceux de la politique générale. Ce sera donc la fin de la présente recherche.

D'après ce qui vient d'être exposé, elle se divisera en deux parties :

Il s'agit d'abord de considérer un à un les principaux rouages de la mécanique allemande, en prenant grand soin de reconnaître l'importance réelle de chacun d'eux.

En observant ensuite, plus rapidement, son graphique de marche, il sera permis de prévoir au moins les principales variantes probables de son évolution future.

Les usages de cette revue ne sont pas d'encombrer ce travail d'un appareil de références ; je m'en abstiens donc et

je me bornerai à rappeler, d'un mot, qu'en l'occurrence, les meilleures sources et les plus sûres sont celles qu'il est défendu de nommer.

★ ★

L'opinion, dans sa majorité, n'est pas loin de croire que les maîtres du IIIe Reich ont inventé quelque secret miraculeux. Le plus souvent, elle se trompe, à son sujet, du tout au tout. Mais enfin, le secret dont il s'agit n'est pas difficile à deviner. Il est très visible. Il se déchiffre sans peine. Le moyen maître du Reich, c'est tout simplement l'inflation. Seulement, cette inflation a été dirigée avec un art remarquable. De telle sorte que le chef-d'œuvre se définit sans hésitation. La conception en est primaire. C'est l'application qui a tout sauvé : c'est de l'inflation organisée.

Pour résumer cinq années de gestion nationale-socialiste, il suffit de se référer au chiffre généralement admis d'une inflation de quelque 35 milliards de marks. Bien que la transformation en francs soit sujette à de sérieuses objections, elle a l'avantage d'être frappante. Pour fixer les idées, on peut donc dire que le Reich a créé environ 100 milliards de crédits par an ou, en cinq ans, 500 milliards. Qu'une telle opération n'ait pas eu des conséquences catastrophiques, à une vitesse foudroyante, c'est ce qui rend légitime le plus vif étonnement.

Ce sentiment s'explique d'autant mieux que, fort peu de temps auparavant, l'Allemagne avait été elle-même et le théâtre et la victime d'une inflation si épouvantable qu'elle n'a certainement pas été étrangère à la naissance et au développement du mouvement national-socialiste. Cette première inflation, qui a pu l'oublier? En Allemagne, au moins, elle est restée présente à tous les esprits. Jamais banqueroute n'a été plus hideuse que celle qui en a marqué la fin. Avait-elle été, à l'origine, systématique ou bien ne figurait-elle qu'un réflexe d'une république impuissante? Ce n'est plus le moment d'instruire un procès. Son principal théoricien, Walter Rathenau, a été abattu par ses adversaires. C'est ce qui lui a épargné de voir la République de Weimar étouffée sous son papier-monnaie, exactement comme la Convention et le Direc-

toire avaient péri en France, un siècle plus tôt, sous les assignats.

Si éloigné que ce rappel paraisse de la nouvelle inflation, puisqu'elle est de forme entièrement nouvelle, il est nécessaire. On expliquera plus loin que la solide horreur de l'inflation visible a été une des conditions du succès de l'expérience en cours. Il faut ajouter que les leçons techniques de l'immédiate après-guerre n'avaient pas été perdues. Elles le furent d'autant moins que le même homme a été chargé de liquider la banqueroute de la République de Weimar et de prévenir celle du Reich hitlérien.

Comme chacun sait, cet homme a été le Dr Schacht. On ne l'a guère vu paraître sur le devant de la scène internationale avant l'élaboration du plan Young, vers l'année 1929. En fait, la période capitale de son existence a été, sans doute, l'automne de 1923, c'est-à-dire le moment où il fut nommé, en pleine débâcle, haut commissaire du Reich pour la monnaie. Avec beaucoup de verve, il a raconté lui-même ses débuts. Son installation matérielle ne valait pas mieux que ses pouvoirs ; et l'objet même de ses fonctions paraissait s'évanouir dans les airs. Mais le Dr Schacht n'est pas le thaumaturge que l'on imagine. C'est un cerveau positif, méthodique, réfléchi. On a toutes les raisons de croire que le long des sombres journées où il assistait, impuissant, à l'écroulement, à la décomposition de son pays, un certain nombre de certitudes ont formé dans son esprit les fondations du système qu'il lui a été donné, plus tard, de monter de toutes pièces, au service de la grandeur allemande. Et cette opinion, qui a pour elle toutes les probabilités connues, est confirmée par l'épreuve contraire : quand le Dr Schacht a eu le sentiment que l'inflation dans le IIIe Reich menaçait d'échapper à son contrôle, il s'est démis de ses charges principales : il n'a pas hésité, selon l'expression qu'on lui prête, à « sauter du train en marche ».

Quelles étaient donc les leçons que le Dr Schacht avait tirées d'une expérience terrifiante, et comment a-t-il organisé l'inflation nouvelle qui lui était imposée par la politique générale du Reich hitlérien ? C'est à ce point que l'attention doit se montrer vigilante, car les plus lourdes erreurs, les

plus fâcheuses confusions y deviennent courantes ; et il est essentiel, pour l'intelligence des manœuvres allemandes, d'éclaircir les unes et de corriger les autres.

A la question posée, une réponse brève et catégorique est donnée unanimement. Chacun dira, sans balancer un instant, que la pièce principale du mécanisme de conduite de l'inflation a été le contrôle des changes. C'est une affirmation qui, pour les trois quarts ou plus, est fausse. Elle s'explique parce que, vu du dehors, le système allemand oppose d'abord aux regards l'appareil gigantesque et compliqué du contrôle. Mais quand on prend la peine de procéder à une étude plus rapprochée, à une étude sur place, on s'aperçoit qu'il s'agit, en dernière analyse, d'un accessoire et l'on ne met pas longtemps à vérifier la rare justesse d'une observation faite à la *Société d'Économie nationale*, par le sénateur Mireaux, que le contrôle des changes relève, en Allemagne comme ailleurs, beaucoup plus de la politique pure que de la technique.

Des remarques si contraires aux conventions admises doivent se justifier. C'est l'objet des explications qui suivent. Est-il permis de les illustrer ? En matière de finances, les comparaisons navales sont de règle. C'est le cas de s'en servir. Demandez au spectateur d'une régate quel est l'instrument irremplaçable des voiliers qu'il regarde évoluer. Cent fois contre une, il répondra, avec une conviction exempte d'hésitation, que cette pièce est le gouvernail. En cela, il se trompe du tout au tout. Le gouvernail est très utile. Il n'est pas absolument nécessaire. A la rigueur, un pilote expérimenté pourrait s'en passer. Ce qui est essentiel, ce sans quoi toute navigation est impossible, c'est précisément ce qui ne se voit pas, c'est la dérive, c'est la partie immergée et cachée de la quille qui, seule, permet de remonter contre le vent.

Dans le cas allemand, il serait absurde de prétendre que le contrôle n'a pas joué de rôle. De ce rôle, on fixera plus loin les limites. Mais ce moyen eût été très facilement remplacé par un autre. Les mots ne doivent pas tromper. A quoi se ramène, en dernière analyse, un système de contrôle ? Il n'est rien d'autre qu'une dévaluation occulte. En l'occurrence, les inconvénients d'une dévaluation visible eussent été immenses, par les souvenirs qu'elle eût ravivés, par les craintes qu'elle

eût provoquées. Abstraction faite de ces considérations très importantes de psychologie collective, il faut comprendre qu'un décalage monétaire apparent eût produit, dans l'ensemble du système allemand, exactement les mêmes résultats que le contrôle.

Après cela, il n'est pas douteux que, dans la balance que le Dr Schacht a certainement établie, les avantages du contrôle ne l'aient emporté sur ses inconvénients. S'il est besoin de le remarquer, c'est seulement pour ajouter que ce bilan se trouvait positif pour des raisons propres à l'Allemagne et qui, ailleurs, ne sauraient être reprises sans correction. D'une part, il a permis au Reich de mener deux séries d'opérations qui, autrement, eussent été beaucoup plus difficiles. D'autre part, le contrôle offrait certaines commodités tout à fait exceptionnelles.

Sans passer ici à des considérations de politique générale, on rappellera, pour mémoire, que le contrôle était d'une incomparable facilité pour imposer au pays, sous une forme oblique, une discipline de guerre. Accessoirement, il est clair que la croisade contre les Juifs eût entraîné, en l'absence de contrôle, des perturbations non pas plus profondes, mais plus apparentes, dans le régime du crédit.

Simultanément, il y a lieu de considérer que l'Allemagne était débitrice, non créancière de l'étranger. En coupant les ponts entre le dehors et le dedans, en abaissant la herse du contrôle, elle réussissait une banqueroute cynique et, à court terme, profitable. Enfin, le contrôle exige, pour fonctionner, des conditions très difficiles à remplir, à commencer par celle-ci : que l'État soumis à ce régime forme un bloc géographique homogène, tel que la surveillance en soit facile. Par exemple, le jour que l'Allemagne recevrait des colonies, son contrôle serait condamné.

Cet examen objectif ne laisse donc pas de confirmer exactement l'indication donnée plus haut que le contrôle des changes a été fort commode, qu'il a grandement servi le IIIe Reich, mais qu'il est secondaire et que, dans une étude raisonnée, rien n'autorise à s'y arrêter : la machine allemande est infiniment plus savante ; et il apparaît, au surplus, à la première réflexion, qu'aucun système de contrôle n'eût été

à même d'empêcher l'inflation de se détruire par la hausse des prix. Sans aucun doute, c'est cette affaire du contrôle des prix qui a tout dominé.

★ ★

Comment une gigantesque inflation, développée en vase clos, n'a-t-elle pas déterminé une fantastique chevauchée des prix ? La réponse, c'est la clé de l'énigme allemande. Cette réponse, en quelque sorte, est triple. Pour obtenir et maintenir la stabilisation de leurs prix, les Allemands ont conjugué des procédés empruntés à l'économie libérale et d'autres d'inspiration purement étatiste au socialiste. Le choix a été fait avec une rare intelligence. C'est lui qui a rendu possible un mariage paradoxal et tel qu'on ne l'a jamais vu réussir nulle part, si longtemps, avec tant de bonheur. C'est lui qui a permis enfin, aux techniciens du Reich, de tirer parti, fort habilement, de diverses chances exceptionnelles.

Peut-être sera-t-on surpris de cette affirmation que certaines lois libérales ont été respectées avec soin dans le système nazi. Pourtant, la preuve est facile et, sans rien exagérer, il est permis d'ajouter que, pendant la période la plus brillante de l'expérience entreprise, ce sont ces très vieux principes qui, d'une manière peu visible mais certaine, ont été d'action prépondérante. Pourquoi ? Parce qu'ils relèvent non d'une doctrine, mais du bon sens, ou encore de l'arithmétique élémentaire. Par là, ils sont universels et éternels.

Pratiquement, les Allemands ont gagé et ratifié leur inflation, dans une très large mesure, par l'augmentation presque proportionnelle — c'est-à-dire extraordinaire — de leur production. Ce phénomène dominant est demeuré fort longtemps inaperçu. Et cette méconnaissance est d'autant plus surprenante que le Dr Schacht s'était expliqué sur ce sujet, à maintes reprises, de la manière la plus claire. Il avait déclaré et répété que sa politique de crédit avait une limite, et que cette limite était déterminée par l'augmentation de la production. Au delà seulement commencerait l'inflation, c'est-à-dire, en somme, le crédit sans justification, ni contre-partie. Comme on l'a déjà noté, le Dr Schacht, logique avec lui-même, a quitté

ses fonctions vers le moment où la règle posée et acceptée par lui a été violée.

Quant à l'augmentation de la production et, par conséquent, des revenus allemands, il est difficile de l'évaluer. On peut s'en former une première idée en considérant que le rendement effectif des impôts a plus que doublé en quatre ans seulement. Si rigoureuse que soit la législation fiscale en Allemagne, elle ne peut que suivre, avec un décalage important, l'expansion de la matière imposable. Au surplus, toutes les statistiques de l'activité des industries-clés témoignent d'une accélération si forcenée qu'elle paraît avoir eu, jusqu'en 1935, un rythme comparable ou égal à celui de l'inflation. Enfin, on se demandera peut-être comment ce tour a été réussi. Cela, au moins, est aisé à comprendre pour des Français : la méthode allemande, — notamment par la longue semaine de travail — a été exactement inverse de celle qui a été appliquée en France, à partir de 1936, et qui a déterminé effectivement une rétraction indiscutée de l'économie nationale.

Il est clair que les Allemands ne se sont pas contentés de recourir directement à la pure doctrine classique. Mais ils ont su aussi l'imiter. Et c'est là qu'ils se sont montrés sans rivaux. Pour rendre sensible, d'un mot, le système employé, sans doute conviendrait-il de parler d'un poumon artificiel, de ce poumon d'acier que les médecins substituent, paraît-il, en certains cas extrêmes, à un mécanisme respiratoire déficient. Et l'image est bonne si elle fait bien comprendre que rien, dans la politique technique de l'Allemagne, n'a été dirigé contre des lois naturelles, dont ils avaient reconnu qu'elles étaient imprescriptibles.

Toute la direction de l'économie a eu pour fin de détourner l'inflation (pendant que l'augmentation de la production la ratifiait) des voies par où elle eût pu provoquer la hausse des prix. Qu'est-ce à dire? Suivant une procédure avisée, dont la France en 1936 a pris le contre-pied, toutes les précautions utiles et, au besoin, toutes les réglementations nécessaires, ont été calculées de manière à empêcher l'augmentation du pouvoir d'achat directement utilisable par le consommateur ; et cette action négative a été menée en même temps qu'une autre, positive, qui la complétait, en orientant les

capitaux résultant de l'inflation vers la formation d'une épargne, non pas exactement forcée, mais quasi obligatoire.

C'est ainsi que les catégories de revenus de nature à se déverser, sans décantation, sur le marché, comme le sont les salaires horaires des ouvriers, ont été réglées un peu *au-dessous* de la hausse admise (ou subie) des prix. Pour les mêmes raisons, au moins autant que pour des motifs fiscaux, les répartitions des bénéfices par les Sociétés ont été strictement limitées. Enfin, ces mesures n'étant pas suffisantes dans tous les cas, un certain nombre de produits ont été rationnés par voie d'autorité. C'est sur ce point — mais seulement sur celui-là — que les fidèles de l'économie étatisée peuvent se référer triomphalement à l'expérience allemande.

Quant aux occasions techniques que le Dr Schacht a habilement saisies, elles procèdent toutes, plus ou moins directement, de la déflation extrême que l'économie allemande avait subie avant l'avènement du national-socialisme. Pratiquement, il partait, à peu près, de la table rase. En particulier, la dette publique, ramenée à 26 milliards de reichsmarks pour un peuple qui comptait alors soixante-trois millions d'habitants, était extraordinairement faible. De la dette extérieure, il n'y avait plus lieu de se préoccuper, puisqu'elle avait été répudiée. Enfin, il paraît très important de ne jamais oublier combien étaient développées les habitudes bancaires de la population. Le moyen normal de paiement, outre-Rhin, c'est le chèque ou le virement bancaire. Le Gouvernement national-socialiste a pris grand soin de ne pas gâter ces pratiques fécondes. Ce sont elles qui lui ont permis, accessoirement, d'élever une énorme inflation de crédit, sans que la circulation financière prît une extension inquiétante, jusqu'en 1937-38. A cet égard, par rapport aux nations modernes, la France est comme un enfant arriéré. Aussi ne saurait-on y faire entendre que l'emploi généralisé des méthodes bancaires de paiement a joué, dans l'ensemble du système allemand, un rôle beaucoup plus considérable, sans nul doute, que le contrôle des changes.

Telles sont, démontées et rangées par ordre d'importance, les principales pièces de la machine financière allemande. Reste à savoir si leur examen permet de prévoir sa marche

future, de se former une idée de sa durée. Après l'avoir considérée à l'état statique, il faut essayer d'en observer l'allure.

★ ★

Cette allure a marqué, à partir de 1937 approximativement, un changement qui ne laisse pas de révéler une inflexion significative de la politique générale du Reich. Que la technique financière employée ait été fort hardie, voire très imprudente, c'est hors de discussion. J'espère avoir expliqué que l'entreprise, néanmoins, n'était pas insensée. On sait aussi quelle faiblesse la fortune a pour les audacieux. En l'occurrence, elle a comblé des téméraires, sans doute parce qu'ils ne manquaient pas, comme on l'a vu ailleurs, d'intelligence. N'ont-ils pas abusé de ces faveurs? On est bien obligé de se le demander.

A ses débuts, et pendant au moins trois ans, la finance allemande a été conduite *comme si* elle se proposait pour fin dernière une reprise de la collaboration économique internationale. De la négociation qui en eût marqué le début, le réarmement eût été, à l'évidence, un excellent moyen. Cette supposition est aussi bien corroborée par les propos privés ou par les déclarations publiques du Dr Schacht. Quel eût été le moment le plus propice? Pour autant qu'on puisse en juger, il se fût placé vers le milieu de 1936, après la réoccupation de la rive gauche du Rhin. Mais il importe d'ajouter que jamais le führer-chancelier n'a donné clairement son approbation à des conceptions fort éloignées des règles fondamentales de *Mein Kampf*, et ce n'est pas le lieu ni le moment de rechercher si l'éclipse, subie alors par la France, n'a pas fixé le sort. Ce qui compte ici, c'est le fait que les destins ont tourné autrement que ne le souhaitait le Dr Schacht.

Peu à peu, le réglage de la machine allemande a été transformé. Comment travaillait-elle? Un secteur industriel civil, poussé à pleine puissance, couvrait les dépenses du secteur militaire dont la production, par définition, n'est pas directement rentable. D'une manière tout à fait grossière, je dirai que le Reich payait, par exemple, une mitrailleuse par dix

Leica ou un canon lourd par une locomotive. La méthode était risquée, mais cohérente. A présent, le secteur civil est sacrifié. Il l'est deux fois : par l'accélération des fabrications de guerre, qui lui enlèvent ses meilleurs ouvriers et ses matières premières ; par une mobilisation très étendue, qui a commencé en juillet, qui n'a pas tout à fait cessé et qui désorganise profondément toutes les industries dont l'armée n'est pas la fin.

Quelles sont les raisons de ces changements ?

Celles que l'on discerne ne sont pas rassurantes. On peut d'abord soutenir que l'hitlérisme est un mouvement religieux, de telle sorte, qu'il obéit aux lois éternelles des croisades idéologiques et qu'il est capable de tout, sauf de s'arrêter. Plus objectivement, on peut observer aussi que la crise économique internationale de 1937 — plus sensible, en dépit des apparences, dans un pays autarcique que nulle part ailleurs — a précipité l'évolution de l'économie allemande vers la seule issue libre. Et cette hypothèse n'est pas plus favorable que la première, parce que le réarmement du Reich a contribué au trouble de la conjoncture mondiale et que, par conséquent, un cercle infernal se trouve fermé. Quoi qu'il en soit, il est clair que les perspectives d'avenir se sont renversées.

Elles se sont renversées dans la mesure où la production industrielle civile est devenue insuffisante pour couvrir les frais généraux du pays. Quelle est donc la nouvelle position d'équilibre ? Elle est facile à déterminer : *c'est une position dans laquelle des conquêtes remplacent la production* déficiente, négligée ou abandonnée. La combinaison est-elle possible ? Il ne faut pas répondre à la légère ; car les faits montrent, contre toute raison, que la réponse n'est pas celle que l'on imagine d'abord. Depuis 1936, l'Allemagne vit de conquêtes renouvelées et qui lui ont coûté moins cher, en fin de compte, qu'à n'importe quelle autre nation. Sa politique donne assurément le vertige. Elle ne réussit pas moins coup sur coup.

On répliquera sans doute que cette politique nouvelle rencontrera elle-même ses limites. C'est un truisme : aucune entreprise humaine n'en a jamais été affranchie. Quelles sont ces limites ?

La première, la plus préoccupante, est inséparable du système choisi. Pour que ce système dure, il faut des conquêtes de plus en plus importantes ou de plus en plus rapprochées. A cet égard, le calendrier des plus récentes entreprises du Reich est pleinement édifiant.

Une seconde limite, ce serait celle qui pourrait être posée et appuyée du dehors. Dans l'avenir, on est fondé à supposer qu'elle deviendra la principale et même qu'elle sera insurmontable. Jusqu'à présent, il est positif qu'à la lettre elle n'a pas existé : le IIIe Reich a assis son hégémonie sur l'Europe centrale, sans avoir eu à tirer un seul coup de fusil.

Une troisième limite, enfin, est interne. Si prodigieuses qu'elles soient, les conquêtes du Reich ne relâchent pas instantanément la discipline à laquelle sont soumis ses peuples. Des gains énormes couvrent tout justes, au comptant, les dépenses engagées. C'est à terme seulement que leur profit sera énorme. La question se ramène à savoir quelle sera la résistance du peuple allemand? Je ne saurais répondre. J'observe, cependant, que le maintien inespéré de la paix est un moyen de faire accepter des restrictions plus étendues et plus sévères. A la fin, il reste permis aux esprits confiants de supposer que le IIIe Reich, miné par le dedans et épuisé par ses succès, serait hors d'état d'appuyer, par la guerre, la suite de ses revendications.

Avant cette échéance, que rien n'autorise à déterminer, cette étude aura montré, je l'espère, que les bonnes paroles, ni la persuasion, ni le raisonnement n'arrêteront la marche de l'Allemagne.

F.-F. LEGUEU

LA PRISE DE BYZANCE

PERCEPTION DU DANGER

Le 5 février 1451, un messager secret se rend en Asie Mineure auprès du fils aîné du sultan Mourad, Mahomet, alors âgé de vingt et un ans, pour lui annoncer que son père vient de mourir. A l'insu de ses ministres et de ses conseillers, ce prince, aussi rusé qu'énergique, saute sur le meilleur de ses chevaux, un superbe pur-sang, et couvre d'une seule traite les cent vingt milles qui le séparent du Bosphore ; il traverse aussitôt le détroit et débarque à Gallipoli, sur la rive européenne. Là, il révèle à ses fidèles la mort de son père, rassemble une troupe d'élite pour prévenir toute autre prétention au trône et la conduit à Andrinople, où il est reconnu sans opposition souverain de l'empire ottoman. Le terrible despotisme de Mahomet se manifeste dans le premier acte de son gouvernement. Pour écarter d'avance tout rival de même sang, il fait noyer dans son bain son frère encore mineur et — nouvelle preuve de sa prudente perfidie et de sa cruauté — il envoie l'assassin qu'il a payé pour ce crime rejoindre sa victime dans la mort.

La nouvelle que ce jeune homme passionné et avide de gloire a succédé au sultanat à Mourad, homme plus pondéré, remplit Byzance d'effroi. Cent espions lui ont appris que cet ambitieux s'est juré de s'emparer de l'ancienne capitale du monde, et que, malgré sa grande jeunesse, il passe ses journées et ses

nuits à étudier la tactique propre à réaliser ce plan. Tous les rapports sont aussi unanimes à rendre hommage à l'extraordinaire valeur militaire et diplomatique du nouveau padicha. Mahomet est à la fois pieux et cruel, emporté et dissimulé ; c'est un érudit, un ami des arts, qui lit César et les biographies des Romains dans le texte, et, en même temps, un barbare sanguinaire. Cet homme, aux yeux intelligents et mélancoliques, au nez de perroquet tranchant et effilé, donne la preuve qu'il est un travailleur infatigable, un hardi soldat, un diplomate sans scrupule ; et toutes ses forces redoutables convergent vers une même idée : surpasser les prouesses de son grand-père Bajazet et de son père Mourad, qui apprirent à l'Europe à connaître la puissance militaire de la nouvelle nation turque. Donc on le devine, on le sait, son premier objectif sera Byzance, cet ultime et splendide joyau de la couronne de Constantin et de Justinien.

Elle est là, en effet, presque sans défense, à portée d'une main hardie. « L'Imperium byzantinum », l'ancien empire mondial qui s'étendait de la Perse aux Alpes et jusqu'aux déserts de l'Asie, se traverse à présent aisément en trois heures de marche. Tout ce qu'il en reste, c'est une tête sans corps, une métropole sans dépendances et encore l'empereur, le basileus, n'en possède-t-il plus qu'une partie (l'actuelle Stamboul), tandis que Galata appartient aux Gênois et que tout le pays situé derrière les murs de la ville est tombé au pouvoir des Turcs. L'empire du dernier souverain est grand comme un mouchoir ; ce qu'on appelle Byzance n'est plus qu'une gigantesque enceinte entourant des églises, des palais et un amas de maisons. Pillée déjà une fois de fond en comble par les croisés, décimée par la peste, affaiblie par son éternelle lutte contre les peuples nomades, déchirée par ses querelles théologiques intestines, elle est incapable de puiser en elle-même les forces et le ressort nécessaires pour se défendre contre un ennemi qui l'enserre depuis longtemps dans ses tentacules. La pourpre de Constantin Dragosès, le dernier empereur de Byzance, n'est plus qu'une chimère, son sceptre le jouet du sort. Mais justement parce qu'elle est encerclée par les Turcs cette ville sacrée aux yeux de l'Occident par dix siècles de civilisation commune représente pour l'Europe un

symbole de son honneur ; ce n'est que si la chrétienté s'unit pour la défense de cet ultime rempart oriental, déjà croulant, que la dernière et la plus belle cathédrale du christianisme romain d'Orient, Sainte-Sophie, restera une basilique de la foi.

Constantin comprend aussitôt le danger. Inquiet, en dépit de toutes les paroles de paix de Mahomet, il expédie message sur message en Italie, au pape, à Venise, à Gênes, leur demandant de lui envoyer des galères et des soldats. Mais Rome ainsi que Venise hésitent. Car l'ancien fossé entre catholiques et orthodoxes existe toujours. L'Église grecque hait celle de Rome, et son patriarche ne veut pas reconnaître dans le pape le pasteur suprême. Il est vrai qu'en raison de la menace turque les conciles de Ferrare et de Florence ont autrefois décidé de rapprocher les deux Églises et promis à Byzance de la secourir. Mais dès que le danger se fut un peu éloigné, les synodes grecs ont refusé d'appliquer le traité. A présent que Mahomet est au pouvoir, l'imminence du péril triomphe de l'obstination orthodoxe : en même temps qu'elle implore sa prompte assistance, Byzance informe Rome de sa soumission. Celle-ci équipe alors plusieurs galères chargées de soldats et de munitions ; le légat du pape les accompagne pour réconcilier les deux Églises, et pour proclamer solennellement au monde que quiconque s'attaque à Byzance provoque la chrétienté tout entière.

LA MESSE DE RÉCONCILIATION

Un spectacle grandiose a lieu en ce jour de décembre : l'imposante cérémonie de la réconciliation se déroule dans la somptueuse basilique dont la splendeur d'alors, les marbres, les mosaïques, les richesses éclatantes se devinent difficilement dans l'actuelle mosquée. Constantin est là, entouré de tous les dignitaires de son empire : son auguste présence est un garant de la durée de cette union. Le gigantesque édifice, qu'illuminent d'innombrables cierges, est archiplein. Devant l'autel, Isidorus, le légat du Saint-Siège, et le patriarche Grégoire célèbrent fraternellement la messe. C'est la première fois, depuis bien longtemps, que le nom du pape

reparaît ici dans les prières ; c'est la première fois que des cantiques grecs et latins s'élèvent ensemble sous les voûtes de l'immortelle cathédrale, tandis que les deux clergés apaisés promènent en grande pompe l'emblème du Saint-Esprit. L'est et l'ouest, les deux croyances semblent unies à tout jamais, et, après des années de querelles criminelles, l'idée de l'Europe, la volonté de l'Occident est de nouveau enfin accomplie.

Mais les moments de raison et de concorde sont fugitifs dans l'Histoire. Pendant que les fidèles unissent leurs voix dans une prière commune, hors de cette enceinte, dans la cellule d'un cloître, un moine érudit, Genadios, tonne contre les Latins et les accuse de trahison envers la véritable foi. A peine le bon sens a-t-il tressé ce lien de paix qu'il est déjà déchiré par le fanatisme : le clergé grec ne songe pas plus à se soumettre que ses alliés de l'autre bout de la Méditerranée à tenir leurs promesses. Ceux-ci envoient bien deux ou trois galères, quelques centaines de soldats, mais ensuite la ville est abandonnée à son destin.

LA GUERRE COMMENCE

Tant qu'ils ne sont pas fin prêts, les despotes qui préparent la guerre n'ont que le mot de paix à la bouche. Lors de son avènement au trône, Mahomet accueille les ambassadeurs de Constantin avec les paroles les plus cordiales, les plus rassurantes ; il jure solennellement devant témoins par Allah et son prophète, les anges et le Coran, qu'il respectera scrupuleusement les traités conclus avec le basileus. Mais il signe en même temps un pacte de neutralité réciproque avec les Hongrois et les Serbes pour une durée de trois ans — ces trois ans au cours desquels il compte s'emparer de Byzance en toute tranquillité. Puis, après avoir suffisamment proclamé sa volonté de paix, il provoque la guerre par un coup de force.

Les Turcs ne possédaient jusque-là que la rive asiatique du Bosphore ; les navires byzantins pouvaient donc franchir le détroit et gagner sans encombre leurs greniers à blé par la mer Noire. Sans se donner la peine de chercher une justifi-

cation, Mahomet ferme ce passage en faisant construire une forteresse sur la rive opposée, à Roumili Hissar, à l'endroit le plus resserré du canal, là même où, au temps des Perses, l'audacieux Xerxès traversa la mer. Dix mille terrassiers débarquent pendant la nuit sur le littoral européen qui, selon les accords passés, ne doit pas être fortifié (mais les tyrans se moquent bien des traités !) Ils pillent pour leur subsistance les champs environnants et démolissent non seulement les maisons, mais aussi la vieille église de Saint-Michel afin de se procurer les matériaux nécessaires à la construction de leur citadelle. Le sultan dirige personnellement les travaux sans prendre le moindre repos ; et Byzance, impuissante, se voit interdire, au mépris du droit et des engagements, l'accès de la mer Noire. Bientôt les premiers navires byzantins, qui essayent de passer, sont bombardés en pleine paix : après la réussite de cette première démonstration de force, toute dissimulation devient inutile. En août 1452, Mahomet convoque tous ses agas et ses pachas et leur déclare franchement son intention d'attaquer et de prendre Constantinople. Il passe aussitôt de la parole aux actes : il envoie des hérauts aux quatre coins de l'empire turc afin de rassembler tous les hommes valides, et, le 5 avril 1453, une immense armée ottomane inonde subitement la plaine de Byzance à la façon d'un raz de marée pour ne s'arrêter qu'aux murs de la ville.

Le sultan, magnifiquement vêtu, chevauche à la tête de ses troupes et dresse sa tente en face de la porte de Lykas. Mais, avant de planter l'étendard devant son quartier général, il fait dérouler sur le sol son tapis de prière. Il se place dessus, les pieds nus, incline trois fois son front jusqu'à terre, le visage tourné vers la Mecque ; derrière lui — spectacle grandiose — son armée tout entière répète dans la même posture et au même rythme la prière qu'il adresse à Allah et dans laquelle il le conjure de lui donner la force de vaincre. Puis le sultan se redresse. Le suppliant est de nouveau un souverain, le serviteur de Dieu est redevenu le chef et le soldat ; déjà ses « tellals », ses hérauts courent à travers le camp pour proclamer au son du tambour et de la trompette que le siège de la ville a commencé.

MURS ET CANONS

La force de Byzance ne réside plus que dans ses remparts ; il ne lui reste rien de sa puissance passée que cet héritage de temps plus grandioses et plus prospères. Une triple cuirasse protège la cité triangulaire. Bien que très élevés, les murs des deux côtés qui font face à la mer de Marmara et à la Corne d'Or, sont plus bas que ceux dits de Théodose, qui présentent au continent leur masse gigantesque. Déjà, en prévision de futurs dangers, Constantin Ier avait entouré Byzance de murs que Justinien avait achevés et renforcés ; mais, c'est à Théodose qu'elle doit son véritable rempart, une muraille longue de sept kilomètres, dont les ruines, aujourd'hui couvertes de lierre, attestent encore la formidable capacité de résistance. Crénelée, protégée par des fossés, gardée par d'énormes tours rectangulaires, édifiée sur trois rangs parallèles, complétée et restaurée par chaque empereur byzantin, cette enceinte majestueuse réalise à cette époque-là le type achevé de la citadelle imprenable. De même qu'ils ont résisté aux assauts furieux des hordes barbares et des armées turques, ces blocs de pierre se rient encore de toutes les machines de guerre inventées jusque-là : béliers et même boulets des plus récents mortiers et couleuvrines sont sans effet sur ces fiers remparts. Aucune ville d'Europe n'est plus solidement à l'abri que Constantinople derrière la muraille de Théodose.

Mahomet mieux que personne connaît ces murs et leur solidité. Une pensée unique le tourmente jour et nuit depuis des mois, depuis des années : comment s'emparer de ce qui est imprenable, démolir ce qui est indestructible ? Les plans, les dessins, les croquis des fortifications ennemies s'entassent sur son bureau, il n'ignore rien des plus petites élévations ou dénivellations de terrain, il sait exactement où se trouve le plus petit cours d'eau en deça et en delà des murs : ses ingénieurs et lui ont étudié tout cela. Mais, à sa grande déception, ils ont tous estimé qu'on ne pouvait abattre la muraille de Théodose avec les canons en usage.

Il faut donc construire des canons plus puissants, plus

longs, portant plus loin que ceux que l'art militaire connaît jusqu'à présent ! Fabriquer des boulets d'une pierre plus dure, plus lourds, plus efficaces, plus destructeurs que ceux que l'on possède ! Il faut inventer une artillerie nouvelle pour renverser ces murs inabordables ! Il n'y a pas d'autre solution, et Mahomet se déclare décidé à acquérir à n'importe quel prix ces nouveaux moyens d'attaque.

A n'importe quel prix ! Une pareille déclaration ne manque jamais de provoquer l'émulation créatrice. Aussitôt la guerre déclarée, un homme qui passe pour le fondeur de canons le plus ingénieux et le plus expérimenté du monde se présente chez le sultan. Un nommé Orbas ou Urbas, un Hongrois. Sans doute il est chrétien et il a offert avant ses services à l'empereur Constantin ; mais dans l'espoir fondé d'obtenir de Mahomet des avantages plus élevés et des possibilités plus grandes, il se déclare prêt à couler une pièce comme on n'en a jamais encore vu, si l'on met à sa disposition des moyens illimités. Le sultan qui, comme tous ceux qui sont possédés par une idée fixe, ne trouve rien trop cher, lui procure autant d'ouvriers qu'il en désire. Des centaines de chariots amènent du bronze à Andrinople. Après trois mois d'efforts inouïs, le fondeur arrive à construire, grâce à des procédés secrets de durcissement, un moule d'argile spécial dans lequel est ensuite versé le métal en fusion. L'ouvrage réussit. Le formidable canon, le plus gros que le monde ait connu jusqu'alors, est sorti du moule et refroidi ; mais avant qu'on tire le coup d'essai, Mahomet envoie des hérauts à travers toute la ville pour prévenir les femmes enceintes afin qu'elles ne s'effraient pas. Puis la gueule enflammée du monstre crache avec un bruit de tonnerre un énorme boulet de pierre qui démolit d'emblée une muraille ; Mahomet ordonne aussitôt qu'on fabrique une artillerie dans ces dimensions colossales.

La construction de cette première « catapulte », comme l'appelleront les écrivains grecs terrifiés, a donc été menée à bonne fin. Mais un problème plus ardu encore se présente : comment amener ce dragon d'airain à travers la Thrace jusqu'aux portes de Byzance ? Une odyssée sans précédent commence. Toute une armée, tout un peuple traîne derrière lui, pendant deux mois, ce monstre rigide au long col. Des patrouilles

de cavaliers courent sans cesse en avant pour mettre le précieux engin à l'abri des surprises ; derrière elles, des centaines, des milliers de terrassiers travaillent nuit et jour à aplanir la route à ce charroi colossal qui détériore les chemins sur son passage pour plusieurs mois. Cinquante paires de bœufs sont attelées à une file de chariots sur les essieux desquels repose, également répartie, la charge du gigantesque tube de métal — c'est ainsi que jadis l'obélisque vint d'Égypte à Rome. Deux cents hommes soutiennent de chaque côté la lourde masse que son propre poids fait basculer, tandis que cent cinquante forgerons et charpentiers sont constamment occupés à changer et à graisser les roues de bois, à consolider les étais, à construire des ponts. On conçoit que l'interminable caravane, qui n'avance qu'au rythme lent des bœufs, ne puisse se frayer un chemin que pas à pas à travers la montagne et la steppe. Étonnés, les paysans accourent des villages et se signent sur le passage du monstre, que, tel un dieu de la guerre, ses prêtres et ses serviteurs transportent d'un pays à l'autre. Bientôt ses frères, issus d'une même matrice d'argile, arrivent par le même chemin : une fois de plus la volonté humaine a réalisé l'impossible. Vingt, trente colosses semblables braquent à présent leur gueule noire sur Byzance ; l'artillerie lourde a fait son entrée dans l'histoire de la guerre, le duel entre les murailles millénaires des empereurs byzantins et les canons du sultan Mahomet II va commencer.

DERNIER ESPOIR

Les canons géants tonnent contre Byzance, dont ils entament lentement, obstinément, mais irrésistiblement, les remparts. Chacun d'eux ne peut tirer au début que six ou sept coups quotidiennement, mais Mahomet en fait installer de nouveaux tous les jours. Chaque boulet ouvre une nouvelle brèche dans la maçonnerie qui s'effondre au milieu d'un nuage de poussière et de gravats. Les assiégés ont beau combler la nuit ces trous avec des palissades de bois et des ballots d'étoupe de plus en plus nécessaires, ces vieilles murailles ont perdu leur réputation d'invulnérabilité, et, les huit mille défenseurs envisa-

gent avec effroi le moment fatal où les cent cinquante mille Turcs s'élanceront à l'assaut des fortifications endommagées. Il est temps que l'Europe, que la chrétienté se souvienne de sa promesse. Dans les églises une foule de femmes accompagnées de leurs enfants restent agenouillées des journées entières devant les reliquaires ; au haut des tours, les sentinelles guettent si la flotte de secours du pape et de Venise ne va pas enfin se montrer dans la mer de Marmara que sillonnent les navires ottomans.

Le 20 avril, à trois heures du matin, un signal s'allume. On a aperçu des voiles au loin. Ce n'est pas, certes, la puissante escadre chrétienne escomptée ; cependant, trois grands vaisseaux gênois, doucement poussés par le vent, s'avancent, suivis d'un plus petit, un bateau byzantin chargé de blé, que les trois autres ont pris sous leur protection. Tout Constantinople enthousiasmé se rassemble aussitôt sur les remparts face à la mer pour saluer ses sauveurs. Au même moment, Mahomet saute à cheval et galope follement de sa tente de pourpre jusqu'au port où la flotte turque est à l'ancre et il donne l'ordre d'empêcher à tout prix ces navires d'entrer dans la Corne d'Or.

L'armée navale du sultan compte cent cinquante vaisseaux, plus petits, il est vrai, que ceux des chrétiens ; aussitôt, des milliers de rames frappent l'eau en grinçant. Armés de grappins, de frondes et de balistes, ces cent cinquante caravelles essayent de s'approcher des quatre galions ; mais, poussés de plus en plus fort par le vent, ceux-ci bousculent et dépassent les chaloupes turques d'où jaillissent des bordées d'injures et de projectiles. Leurs voiles gonflées par la brise, ils s'avancent majestueusement, sans se soucier des assaillants, vers la rade tutélaire, où la fameuse chaîne tendue entre Stamboul et Galata les garantira désormais des attaques et des surprises. Ils touchent presque au but ; déjà les milliers de spectateurs massés sur les remparts peuvent distinguer les visages de leurs alliés ; déjà hommes et femmes se jettent à genoux pour remercier Dieu et les saints de ce merveilleux secours ; déjà la chaîne du port descend en cliquetant pour livrer passage aux libérateurs.

Mais voici que tout à coup le vent tombe. Les quatre voiliers

s'arrêtent au milieu de la mer, comme retenus par un aimant, à quelques jets de pierre à peine de l'anse de salut, et toute la meute des galères ennemies se rue avec des cris de joie féroces sur les nefs paralysées qui sont là immobiles comme des tours. Pareils à des chiens qui s'acharnent sur un dix cors, les petits vaisseaux s'agrippent aux flancs des grands ; leurs équipages en attaquent la charpente à coups de hache pour les faire sombrer, grimpent sans se décourager le long des chaînes d'ancre, lancent des torches et des tisons contre les voiles pour les enflammer. L'amiral de l'armada turque dirige résolument son propre navire sur le bateau de transport pour le couler ; déjà ils sont cramponnés l'un à l'autre comme deux lutteurs. Tout d'abord les matelots gênois, abrités derrière de hauts bastingages et protégés par leurs casques, tiennent bon, repoussent les assaillants à coups de pierres et de hache et à l'aide de feux grégeois. Mais ce combat ne peut durer. Ils succomberont sous le nombre. Les vaisseaux gênois sont perdus.

Terrible spectacle pour la foule qui se presse sur les remparts. Une tragique bataille se déroule là, sous ses yeux, aussi proche que les luttes sanglantes de l'hippodrome qui la divertissaient hier. La défaite des siens semble inévitable : dans deux heures au plus la meute ennemie aura vaincu l'escadre alliée dans l'arène maritime. Les secours seront venus en vain ! Désespérés, les habitants de Byzance, à moins d'une encablure de leurs frères, serrent les poings et poussent des cris de rage impuissante. Les uns gesticulent furieusement pour les encourager. D'autres, au contraire, lèvent les bras au ciel et supplient le Christ, l'archange saint Michel et tous les saints de leurs églises et de leurs monastères qui ont protégé la ville pendant tant de siècles, d'accomplir un miracle. En face, sur la rive de Galata, les Turcs, anxieux, hurlent et prient pour la victoire des leurs avec une égale ferveur. La mer s'est changée en théâtre, la bataille navale en un combat de gladiateurs. Le sultan est présent. Entouré de ses pachas, il entre si avant dans l'eau qu'il mouille son manteau ; faisant un porte-voix de ses mains, il enjoint aux siens avec colère de s'emparer à tout prix de la flotte chrétienne. Chaque fois qu'une de ses galères est repoussée, il vocifère et menace son

amiral de son cimeterre : « Si tu n'es pas vainqueur, ne reviens pas vivant ! »

Les quatre galions tiennent toujours. Mais le combat tire à sa fin. Les projectiles dont ils bombardent les galères ottomanes commencent à manquer et cette lutte de plusieurs heures contre des forces vingt fois supérieures épuise les matelots. Le jour baisse, le soleil va disparaître à l'horizon. Dans une heure, même si les Turcs ne les prennent pas à l'abordage, la marée amènera les navires à la côte occupée par l'ennemi. Ils sont bien perdus !

Quelque chose se produit à ce moment qui fait à la foule byzantine hurlante et gémissante l'effet d'un prodige. On perçoit soudain un léger murmure : la brise se lève. Aussitôt la voilure flasque des vaisseaux s'enfle et se ballonne. Le vent, si ardemment souhaité et imploré, se réveille enfin ! Les galions redressent triomphalement leur proue, bondissent en avant dans un brusque sursaut et culbutent leurs assaillants. Ils sont libres, ils sont sauvés ! Les quatre navires pénètrent l'un après l'autre dans le port au milieu des clameurs enthousiastes de la multitude, la chaîne protectrice remonte en cliquetant, et, derrière eux, la flotte turque éparpillée sur la surface de la mer demeure impuissante : l'ivresse de l'espérance plane encore une fois comme un nuage d'or au-dessus de la ville tout à l'heure désespérée.

UNE FLOTTE QUI FRANCHIT UNE MONTAGNE

La joie débordante des assiégés dure l'espace d'une nuit. Toujours la nuit excite l'imagination et enivre l'espoir du doux poison des rêves. Les Byzantins se croient déjà sauvés. Parce que ces quatre vaisseaux ont débarqué des soldats et des provisions, ils se figurent qu'il va en venir d'autres toutes les semaines. L'Europe ne les a pas oubliés ! Dans leur impatience, ils voient déjà l'ennemi découragé et vaincu, le siège levé.

Mahomet, lui aussi, est un rêveur, mais de cette espèce infiniment plus rare qui sait transformer ses rêves en réalité.

Tandis que les galions s'imaginent être en sécurité dans le port de la Corne d'Or, il échafaude un plan digne de figurer dans l'Histoire de la Guerre, à côté des exploits les plus hardis d'Hannibal et de Napoléon. Byzance se présente à lui comme un fruit mûr qu'il ne peut saisir : le principal obstacle qui l'en empêche, c'est la Corne d'Or, ce bras de mer qui s'engage fort avant dans les terres, cette baie en forme de boyau qui protège un côté de Constantinople. Pénétrer dans cette rade est pratiquement impossible, car la ville gênoise de Galata, dont Mahomet est tenu de respecter la neutralité, en garde l'entrée, et c'est de là que part la chaîne qui barre le port. Sa flotte ne peut pénétrer de front dans la baie ; on ne peut attaquer la marine chrétienne que de l'intérieur du bassin, en dehors de la zone gênoise. Mais comment amener des vaisseaux dans cette mer intérieure ? On pourrait en construire, sans doute ! Mais cela demanderait des mois et des mois et il n'a pas la patience d'attendre si longtemps.

Mahomet conçoit alors le projet génial de transporter sa flotte de la mer libre où elle est inutile dans la Corne d'Or, par-dessus la langue de terre. Cette idée, stupéfiante d'audace, de faire franchir un promontoire escarpé à plus de cent navires semble à première vue si absurde, si irréalisable, que les Byzantins et les Gênois de Galata ne l'ont pas plus envisagée dans leurs calculs stratégiques qu'autrefois les Romains et plus tard les Autrichiens n'ont prévu le rapide passage des Alpes par Hannibal et Napoléon. Suivant toutes les conceptions humaines, les bateaux sont faits pour aller sur l'eau, non pour franchir des montagnes. Mais c'est justement cette faculté de réaliser l'impossible qui distingue les volontés démoniaques ; on reconnaît toujours un génie militaire au fait qu'il se moque des règles ordinaires de la guerre, et, qu'à un moment donné, il substitue l'improvisation créatrice aux méthodes courantes. Une entreprise inouïe, unique dans les annales de la guerre, commence alors. Mahomet fait apporter dans le plus grand secret une immense quantité de billes énormes que ses charpentiers transforment en traîneaux ; on assujettit sur cette sorte de cale sèche mobile les navires qu'on a sortis de l'eau. Pendant ce temps, des milliers de terrassiers travaillent à aplanir le plus possible l'étroite

sente aux mules qui escalade et descend la colline de Péra pour faciliter le passage du convoi. Mais pour masquer le rassemblement soudain d'un si grand nombre d'ouvriers le sultan fait tirer nuit et jour ses mortiers par-dessus Galata, bombardement absurde en soi, et qui n'a pour but que de détourner l'attention et de dissimuler les pérégrinations d'une flotte qui change d'eaux. Pendant que l'ennemi est occupé ailleurs et n'envisage qu'une attaque venant du continent, la multitude des cylindres, abondamment huilés et graissés, se met en marche ; tirés par d'innombrables couples de bœufs, et poussés par les matelots, les vaisseaux, posés sur leurs chariots respectifs, franchissent la montagne sur ce gigantesque chemin roulant. Le miraculeux transport commence dès que la nuit est venue. Silencieusement, comme tout ce qui est grand, prudemment comme tout ce qui est habile, le prodige s'accomplit : la flotte tout entière traverse le promontoire.

Dans toutes les entreprises militaires l'instant décisif est toujours celui de la surprise. C'est alors que le génie particulier de Mahomet s'affirme magnifiquement. Personne ne soupçonne son dessein — « si un poil de ma barbe connaissait mes pensées je l'arracherais ! », a dit un jour ce génial hypocrite — et tandis que les canons bombardent bruyamment les remparts, ses ordres s'accomplissent dans l'ordre le plus absolu. Dans la nuit du 22 avril, soixante-dix vaisseaux sont transportés d'une mer dans l'autre, par monts et par vaux, à travers les vignobles, les champs et les bois. Le lendemain matin, les habitants de Byzance pensent rêver en voyant s'avancer, au milieu de leur baie qu'ils croyaient inaccessible, une escadre ennemie armée et pavoisée, qui semble avoir été apportée là par une main invisible. Ils se frottent les yeux sans comprendre d'où vient ce miracle, cependant que des fanfares accompagnées de coups de cymbales et de roulements de tambours retentissent joyeusement sous les murs que le port défendait jusqu'ici ; ce trait de génie a livré au sultan et à son armée toute la Corne d'Or, à l'exception de l'étroit bassin neutre de Galata où la flotte chrétienne est enfermée. Rien ne l'empêche à présent d'amener ses troupes sur un ponton devant ces murailles plus basses que les autres ;

le côté faible de la ville se trouve ainsi menacé, et le cordon déjà insuffisant des défenseurs encore plus élargi. La main de fer se resserre autour de la gorge de la victime.

EUROPE, AU SECOURS !

Les assiégés ne se leurrent pas davantage. Ils sont huit mille contre cent cinquante mille, et, à présent que l'investissement a gagné ce flanc, ils savent qu'ils ne tiendront plus longtemps derrière leurs remparts battus en brèche si l'Europe n'accourt pas à leur aide. Mais la signora Venezia n'a-t-elle pas solennellement promis d'envoyer des vaisseaux ? Le pape peut-il rester indifférent lorsque Sainte-Sophie, la plus magnifique cathédrale de l'Occident, risque d'être transformée en mosquée ? L'Europe, en proie aux dissentiments, divisée par mille jalousies mesquines, ne comprend-elle pas le danger que court la civilisation occidentale ? Les Byzantins se consolent à l'idée que la flotte de secours est peut-être déjà prête depuis longtemps, qu'ignorante de la situation elle hésite à appareiller et qu'il suffirait d'apprendre à leurs alliés la terrible responsabilité que leur fait encourir cette mortelle temporisation pour qu'ils se mettent en route.

Mais comment avertir l'escadre vénitienne ? La mer de Marmara est couverte de bateaux turcs. Sortir avec toute la flotte serait la vouer à sa perte et cela priverait en outre de quelques centaines de soldats la défense, pour laquelle chaque homme a son prix. On décide de ne risquer qu'un très petit bâtiment avec un équipage restreint. Douze hommes tentent cette aventure héroïque (si l'Histoire était juste, leur nom serait aussi célèbre que celui des Argonautes, et cependant nous n'en connaissons pas un seul !) On hisse le pavillon ennemi au mât de la brigantine, l'équipage est habillé à la turque, coiffé de turbans et de tarbouchs. Le 3 mai, à minuit, on détend sans bruit la chaîne du port et, ramant silencieusement, le hardi bâtiment sort protégé par l'obscurité. Le prodige se produit ! L'embarcation passe le détroit des Dardanelles et gagne la mer Égée sans être reconnue ni inquiétée. Un excès d'audace paralyse toujours l'adversaire. Mahomet

a pensé à tout sauf à cette chose inimaginable : un navire monté par douze héros s'aventurant seul au milieu de sa flotte.

Mais, déception cruelle ! Pas la moindre voile vénitienne n'est en vue dans la mer Égée. Il n'y a pas d'armée navale de secours. Le pape, Venise, Gênes, tous ont abandonné Byzance, oublié l'honneur et les serments qui les lient, occupés qu'ils sont par une mesquine politique de clocher. Dans le cours de l'Histoire se répètent toujours ces instants tragiques où les princes et les États s'avèrent incapables de mettre fin même pour un moment à leurs petites rivalités, alors qu'ils devraient unir étroitement leurs forces pour la défense de la civilisation européenne. Il semble plus utile à Venise de supplanter Gênes et à Gênes d'abaisser Venise que de s'associer pendant quelque temps pour vaincre l'ennemi commun. La mer est déserte. Désespérés, ces vaillants voguent d'île en île sur leur coquille de noix. Mais tous les ports sont déjà occupés par les Turcs et nul vaisseau allié ne s'aventure plus dans la zone des hostilités.

Que faire à présent ? Quelques-uns d'entre eux perdent courage, et cela se comprend. A quoi bon rentrer à Constantinople ? à quoi bon reprendre cette route dangereuse ? Ils ne rapportent aucun espoir. Peut-être la ville est-elle déjà prise ; s'ils reviennent, la captivité ou la mort les attend. Mais la majorité se décide toutefois pour le retour (les héros anonymes sont toujours les plus sublimes !) On leur a donné une mission, ils doivent la remplir. On les a envoyés aux nouvelles, ils doivent en rapporter, aussi désespérantes qu'elles soient. La brigantine rentre hardiment par le même chemin, franchit les Dardanelles et passe à travers la flotte ennemie. Le 23 mai, vingt jours après son départ, alors que Constantinople croit depuis longtemps le bâtiment perdu et que personne n'espère plus en sa mission ni en son retour, plusieurs sentinelles agitent tout à coup leurs drapeaux sur les remparts : une embarcation fait force de rames vers la Corne d'Or. Les Turcs, avertis par la joie bruyante des assiégés, se rendent compte avec surprise que cette brigantine qui traverse insolemment leurs eaux sous le pavillon ottoman est un bâtiment ennemi ; ils accourent en vain de toutes parts sur leurs bateaux pour le capturer avant qu'il se réfugie dans le port. Pendant

un moment, la ville vibre d'enthousiasme, s'imaginant que l'Europe se souvient d'elle et que ce bâtiment est son messager. C'est le soir seulement que la vérité fatale se répand. La chrétienté a oublié Byzance. Les assiégés sont seuls, ils sont perdus s'ils ne se sauvent pas eux-mêmes.

AVANT L'ATTAQUE FINALE

Après six semaines de combats quotidiens, le sultan commence à s'impatienter. Ses canons ont fait maintes brèches dans les murs, mais tous les assauts qu'il a ordonnés ont subi jusqu'ici de sanglants échecs. Il ne reste plus pour un capitaine que deux solutions dans ce cas : lever le siège ou faire suivre ces tentatives répétées d'une offensive décisive. Mahomet réunit ses pachas en conseil de guerre et sa volonté ardente triomphe de toutes les hésitations. La grande attaque est fixée au 29 mai.

Le sultan prend ses dispositions avec sa fermeté habituelle. Un jour de fête est décrété : cent cinquante mille hommes, du premier jusqu'au dernier, doivent accomplir les rites solennels prescrits par l'Islam, faire les sept ablutions et réciter trois fois la grande prière. On rassemble tout ce qui reste de poudre et de munitions pour déclencher sur la ville un bombardement intensif qui facilitera l'opération : on dispose les troupes pour l'assaut. De toute la journée, Mahomet ne s'accorde pas une minute de repos. Il visite le camp gigantesque dans toute son étendue depuis la Corne d'Or jusqu'à la mer de Marmara, va d'une tente à l'autre, encourage les chefs, galvanise les soldats. Mais, en bon psychologue, il connaît le meilleur moyen d'exciter au plus haut degré l'ardeur belliqueuse de ses guerriers : il leur fait une terrible promesse, qu'à son déshonneur il a scrupuleusement observée. Ses hérauts la tambourinent aux quatre coins du camp : Mahomet jure par le saint nom d'Allah et des quatre mille prophètes, il jure sur les mânes de son père, le sultan Mourad, sur la tête de ses enfants et sur son cimeterre, qu'après la prise de Byzance il laissera toute liberté à ses troupes de piller la ville pendant trois jours. Tout ce que ses murailles

renferment : meubles, bijoux, monnaies, trésors, hommes, femmes, enfants, appartiendra aux vainqueurs ; il leur abandonne tout, sauf l'honneur d'avoir conquis ce dernier rempart de l'empire d'Orient.

Les soldats accueillent avec une joie folle cette proclamation féroce. Leurs clameurs enthousiastes et leurs « Allah il Allah » frénétiques parviennent comme un grondement d'orage à la ville angoissée. « Jagma ! Jagma ! » Pillage ! Pillage ! Ce mot devient un cri de guerre, il résonne dans le fracas des tambours, des cymbales et des fanfares, et la nuit le camp en fête se transforme en une mer phosphorescente. Du haut des fortifications, les assiégés regardent en frémissant s'allumer dans la plaine et sur les collines, des myriades de flambeaux et de torches et l'ennemi célébrer d'avance sa victoire au son d'une musique échevelée : on dirait la bruyante et cruelle cérémonie de prêtres païens avant le sacrifice. Soudain à minuit, sur l'ordre de Mahomet, toutes les lumières s'éteignent à la fois, le vacarme multiple et trépidant cesse subitement. Mais l'instantanéité menaçante de ce brusque silence et de ces ténèbres écrasantes impressionne encore davantage les Byzantins bouleversés que l'orgie de bruit et de lumière.

DERNIÈRE MESSE A HAGIA SOPHIA

Les assiégés n'ont pas besoin d'espions ni de déserteurs pour savoir ce qui les attend. Ils ont le sentiment que l'assaut est imminent, et l'appréhension d'une tâche surhumaine et d'un terrible danger pèse sur toute la ville comme un ciel d'orage. Divisée hier par des querelles religieuses, la population se groupe en ces derniers instants — seul l'extrême danger offre de pareils exemples d'union. Afin que chacun se pénètre bien de ce qu'il va avoir à défendre : sa foi, un passé grandiose, une civilisation commune, le basileus, l'empereur organise une cérémonie émouvante. Sur son ordre le peuple tout entier, orthodoxes et catholiques, prêtres et laïcs, vieillards et enfants, se rassemble pour défiler en procession. Personne n'a le droit, personne n'a le désir de rester chez soi ;

tous, du plus riche jusqu'au plus pauvre, prennent part en chantant le *Kyrie eleïson* au cortège solennel qui parcourt toute la ville et les boulevards extérieurs. On sort des églises les saintes icônes et les reliques qu'on promène en tête du défilé ; partout où une brèche s'ouvre dans les remparts on accroche l'image d'un saint, qui doit encore mieux protéger la cité contre l'attaque des infidèles que les armes terrestres. En même temps, Constantin convoque les sénateurs, les nobles et les chefs dont il enflamme le courage au cours d'une dernière harangue. Il ne peut certes, comme Mahomet, leur promettre un butin considérable. Mais il leur dépeint l'honneur qui reviendrait à la chrétienté et à l'Occident tout entier s'ils repoussaient cet assaut décisif, et le danger qui les menacerait s'ils succombaient devant les assaillants. L'empereur et le sultan savent tous deux que plusieurs siècles d'histoire dépendront de cette journée.

Puis commence la scène finale, une des plus poignantes que l'Europe ait jamais vues, une inoubliable apothéose funèbre. Tous ces hommes voués à la mort se réunissent à Sainte-Sophie, alors la plus magnifique cathédrale de l'univers que les fidèles de l'une et l'autre secte ont délaissée depuis la réconciliation des deux églises. Autour de l'empereur s'assemblent la cour, la noblesse, les clergés grec et romain, les soldats et les marins gênois et vénitiens, équipés et armés. Derrière eux, des milliers d'ombres bourdonnantes se tiennent pieusement agenouillées — le peuple, tourmenté par la peur et l'inquiétude. Les cierges, qui luttent difficilement avec l'obscurité des voûtes, éclairent cette foule prosternée qui semble ne plus former qu'un corps et communie dans la prière. C'est l'âme de Byzance qui s'élève vers Dieu. Le patriarche invoque le ciel d'une voix forte, les chœurs lui répondent en chantant, et la voix éternelle de l'Occident, la musique, retentit encore une fois en ce lieu. Puis tous s'approchent de l'autel, l'empereur en tête, pour recevoir les consolations de la religion, cependant que le flot incessant de la prière monte jusqu'aux voûtes du gigantesque édifice. La messe funèbre de l'empire d'Orient vient d'être célébrée. La foi chrétienne a vécu sa dernière journée dans la cathédrale de Justinien.

Après cette émouvante cérémonie, Constantin rentre rapi-

dement à son palais pour demander pardon à tous ses serviteurs des fautes qu'il a pu commettre envers eux durant sa vie. Puis il saute à cheval et se rend d'un bout à l'autre des remparts — de même que Mahomet, son génial adversaire et à la même heure — pour encourager ses soldats. Il fait déjà nuit noire. Plus une voix ne s'élève, on n'entend plus aucun bruit d'armes. Mais derrière les remparts un peuple angoissé attend venir le jour et la mort.

KERKAPORTA, LA PORTE OUBLIÉE

A une heure du matin, le sultan donne le signal de l'attaque. On déploie un étendard gigantesque et, aux cris de « Allah, Allah il Allah », cent mille hommes armés et porteurs d'échelles, de cordes et de grappins se précipitent contre les murailles de Byzance, cependant que battent les tambours, résonnent les fanfares, que l'éclat des trompettes, le bruit des cymbales et des fifres, les vociférations des hommes, le fracas des canons déchaînent un ouragan sans pareil. Les premiers effectifs qui se lancent contre les remparts sont impitoyablement refoulés. Ce sont des bachi-bouzoucks, soldats inexpérimentés, dont les corps à demi-nus jouent en quelque sorte le rôle de tampons dans le plan d'attaque du sultan, et qui ont pour rôle de fatiguer et d'affaiblir l'ennemi avant que les troupes d'élite donnent l'assaut décisif. Ces gens, qu'on a préalablement fanatisés, accourent avec des échelles, montent aux créneaux, sont précipités à terre, regrimpent inlassablement, car il n'y a pas pour eux de retraite possible. Derrière ce bétail humain sans valeur et voué uniquement au sacrifice se tient l'armée régulière, qui le repousse sans cesse vers une mort presque certaine. Les défenseurs ont toujours le dessus, les volées de flèches et de pierres ne peuvent rien contre leurs cottes de maille. Mais un danger sérieux les guette : la fatigue — et c'est bien ce qu'escompte Mahomet. Combattant dans leurs pesantes armures contre des troupes légères qui les pressent sans relâche, courant sans répit d'un point d'attaque à un autre, ils épuisent une bonne partie de leurs forces dans cette résistance acharnée. Et quand

après deux heures de lutte — l'aube commence déjà à blanchir — la seconde vague d'assaut, des Anatoliens, charge à son tour, le combat prend un caractère plus grave. Ces hommes sont en effet des guerriers disciplinés, bien entraînés et également vêtus de hauberts ; en outre, ils sont plus nombreux et bien reposés. Malgré cela, les assaillants sont encore repoussés et le sultan est obligé de faire donner sa réserve, les janissaires, la fleur de l'armée ottomane. Il prend en personne le commandement de ces douze mille jeunes soldats d'élite, les meilleurs que l'Europe connaisse ; ils se ruent avec un même cri sur l'adversaire exténué. Il est grand temps que les cloches de la ville sonnent le tocsin pour appeler aux remparts tous les hommes à peu près valides et que les matelots abandonnent leurs navires pour venir grossir le nombre des défenseurs, car le combat final va commencer. Par malheur pour les Byzantins, une pierre atteint le chef des troupes gênoises, le hardi condottiere Giustiniani, qu'on emporte, grièvement blessé. Sa disparition abat un moment l'ardeur des défenseurs. Mais, déjà, l'empereur accourt en personne et on réussit encore une fois à faire tomber les échelles : l'ardeur des assiégés égale celle des assiégeants et, pendant un instant, la ville semble sauvée ; elle a puisé dans sa détresse la force de repousser l'assaut le plus furieux. C'est alors qu'un incident tragique, un de ces mystérieux événements comme l'Histoire en fait surgir dans ses arrêts impénétrables, décide subitement du sort de Byzance.

Quelque chose d'incroyable s'est passé. Plusieurs Turcs ont pénétré par une des nombreuses brèches du premier mur, à proximité d'un des points d'attaque. Ils n'osent escalader le deuxième. Mais tout en errant avec curiosité dans l'intervalle qui sépare les deux enceintes, ils découvrent qu'une des poternes de la ville, nommée la Kerkaporta, est ouverte. Ce n'est qu'une petite ouverture réservée en temps de paix aux piétons lorsque les grandes portes sont fermées ; c'est vraisemblablement en raison de son peu d'importance stratégique qu'on a oublié son existence la nuit dernière au milieu de l'émoi général. Stupéfaits de trouver un passage qui s'ouvre complaisamment au milieu d'un infranchissable rempart, ils croient d'abord à une ruse de guerre et non à une négligence.

Il leur semble en effet par trop absurde que pendant que des centaines d'hommes se massent autour des portes, devant la moindre brèche, le plus petit mâchicoulis, en faisant pleuvoir sur l'adversaire une grêle de javelots et des torrents d'huile bouillante, ici, une poterne reste tranquillement ouverte. A tout hasard, ils appellent du renfort, tout un bataillon se rue à l'intérieur de la ville et tombe à l'improviste sur les derrières de l'ennemi sans méfiance. Des soldats grecs aperçoivent les Turcs et poussent ce cri fatal : « La ville est prise ! » « La ville est prise ! », répètent les Turcs plus bruyamment encore.

En temps de guerre la fausse nouvelle cause toujours plus de ravages que les canons. Celle-ci brise toute résistance. Les mercenaires, qui se croient trahis, abandonnent leurs postes pour se réfugier dans le port et sur les vaisseaux pendant qu'il en est encore temps. En vain Constantin, suivi de quelques fidèles, se précipite au devant des envahisseurs : il tombe au milieu de la mêlée en anonyme. Le lendemain seulement, grâce à ses chaussures pourpres ornées d'un aigle d'or, on reconnaîtra son corps parmi un monceau de cadavres et l'on pourra ainsi constater que le dernier empereur de Byzance a perdu la vie glorieusement, en Romain, avec son empire. La Kerkaporta, un grain de poussière, a décidé de l'histoire du monde.

LA CROIX TOMBE

L'Histoire joue souvent avec les chiffres. Le pillage de Byzance a lieu mille ans exactement après le sac mémorable de Rome par les Vandales. Vainqueur, Mahomet tient son terrible serment. Aussitôt les massacres terminés, il abandonne sans discernement à ses guerriers maisons, églises, couvents et palais, hommes, femmes et enfants ; des milliers de soldats courent comme des démons à travers les rues, essayant mutuellement de se devancer. Le premier assaut est dirigé contre les églises, qui regorgent de pierreries et de vases d'or. Quand ils pénètrent dans une maison, ils arborent leur bannière devant le seuil pour avertir les autres qu'ils ont pris possession du butin ; celui-ci ne comprend pas seulement

les bijoux, les étoffes et toutes les richesses transportables ; en font aussi partie les femmes qui seront vendues aux sérails, les hommes et les enfants qui iront aux marchés d'esclaves. A coup de fouet, par troupeaux, on chasse des églises les habitants qui s'y sont réfugiés, on égorge les vieillards, êtres encombrants et bouches inutiles, et on emmène les jeunes gens attachés les uns aux autres comme du bétail ; en même temps, on se livre à une destruction furieuse et imbécile. Toutes les précieuses reliques et les œuvres d'art épargnées par les Croisés lors de leur pillage, aussi terrible peut-être que celui-ci, sont brisées, fracassées, mises en pièces par ces forcenés ; ils détruisent de splendides tableaux, abattent à coups de marteau les plus admirables statues, brûlent ou souillent des livres qui devaient léguer à l'avenir la sagesse des siècles, l'immortel trésor de la pensée et de la poésie grecques. L'humanité ne mesurera jamais dans toute son étendue le mal qui est entré par la Kerkaporta en cette journée fatale, ni tout ce que le monde spirituel a perdu dans le sac de Rome, d'Alexandrie et de Byzance.

Mahomet n'entre dans la ville conquise que l'après-midi, une fois le carnage terminé. Fier et grave, il passe sur son magnifique cheval devant les scènes féroces du pillage sans détourner la tête, fidèle à sa promesse de ne pas interrompre dans leur terrible besogne ses soldats qui lui ont donné la victoire. Son premier geste n'est pas un acte intéressé, car ses désirs sont comblés : il se dirige vers la cathédrale, vers le cœur rayonnant de Byzance. Il y a plus de cinquante jours que, de sa tente, il voyait avec convoitise briller l'inaccessible dôme de cette Hagia Sophia dont il va à présent franchir les portes d'airain en vainqueur ! Mais il maîtrise encore une fois son impatience : il tient d'abord à remercier Allah avant de lui consacrer définitivement cette église. Il descend de cheval et se prosterne humblement jusqu'au sol pour prier. Puis il ramasse une poignée de terre et la répand sur sa tête pour se rappeler qu'il est mortel et qu'il ne doit pas s'enorgueillir de son triomphe. Ce n'est qu'après avoir témoigné son humilité à Dieu que le sultan se redresse et que le premier serviteur d'Allah pénètre dans la cathédrale de Justinien, dans le temple de la Sainte Sagesse.

Mahomet considère avec une curiosité émue ce superbe édifice, ces hautes voûtes, ces marbres et ces mosaïques éclatantes, ces cintres délicats qui semblent jaillir de l'ombre vers la lumière ; il sent que ce n'est pas à lui mais à Dieu qu'appartient ce sublime palais de la prière. Il fait venir aussitôt un iman qui monte en chaire et qui récite la profession de foi musulmane, tandis que lui-même, le visage tourné vers la Mecque, adresse à Allah, au maître de l'univers, la première prière qui ait été dite en son honneur dans cette église chrétienne. Le lendemain, des ouvriers reçoivent l'ordre d'en faire disparaître tous les symboles de l'ancienne croyance ; on démolit les autels, on badigeonne les pieuses mosaïques, et la croix qui dominait Sainte-Sophie, qui étendait depuis mille ans ses bras pour étreindre toute la souffrance universelle, s'abat avec bruit.

Le fracas qu'elle cause en tombant résonne à travers l'église et bien loin au dehors. Sa chute fait frissonner tout l'Occident. La nouvelle a un retentissement terrible à Rome, à Gênes, à Venise et se répercute comme un grondement de tonnerre menaçant à travers la France et l'Allemagne. L'Europe s'aperçoit en frémissant que par sa sombre indifférence une puissance destructrice a fait irruption chez elle, puissance qui paralysera ses forces pendant des siècles. Mais, dans l'Histoire comme dans la vie des hommes, le regret ne répare pas la perte d'un instant et mille années ne rachètent pas une heure de négligence.

STEFAN ZWEIG

(Texte français d'ALZIR HELLA)

LAUTRÉAMONT VU EN 1938

Aucune époque n'est homogène. En 1785, tandis que la crise financière s'aggravait, les journaux étaient pleins de détails sur l'aérostation et la première traversée de la Manche en ballon, cependant que s'affirmait le succès des traductions françaises de *Werther* et d'*Ossian*. Il est souvent bien difficile de rattacher entre elles, à une même date donnée, les diverses manifestations de l'activité des hommes. Aujourd'hui, alors que les dictatures se multiplient soudain au sein d'une Europe presque entièrement démocratique, la physique fait un bond si prodigieux qu'il caractérisera peut-être notre siècle, tandis qu'en littérature surgissent des génies fauves et indépendants comme Rimbaud ou Lautréamont. Non seulement la poésie pousse, en toute indépendance, ses recherches dans l'inconscient, dont elle attend des révélations merveilleuses, mais encore elle est dominée, en ce moment, par des poètes qui ne semblent en rien liés au mouvement intellectuel général, ni à leur temps, ni à leur pays. « Attardés ou égarés » dans le siècle, comme aurait dit Lanson, ils paraissent briller uniquement par l'extraordinaire éclat de leur inspiration.

D'où vient Lautréamont? Était-il conscient de son génie? Quelles sont les sources de ses écrits? A ces questions, il est presque impossible de répondre. De sa vie et de son œuvre, nous ne savons quasi rien. Un poète inconnu a lancé des cris dans la nuit, et depuis l'écho de ces cris n'a cessé de résonner dans l'esprit de quelques-uns. Les *Chants de Maldoror* se

présentent comme des chants anonymes. Ils ne comportent pas les éclaircissements habituels.

Les érudits sont parvenus à reconstituer la biographie de Villon. Celle de Lautréamont reste impénétrable. Si nous ne possédions pas son acte de naissance (daté de 1846, et qui nous donne son véritable nom : Isidore Ducasse) et son acte de décès (1870), nous pourrions douter de son existence. Les témoignages directs de personnes qui l'ont connu font presque totalement défaut. Presque tous ses camarades de collège et ses amis sont morts à l'heure actuelle et sans avoir parlé de lui. Aucun portrait authentique ; à peine dix pages de correspondance, sans grand intérêt, nous restent-elles de lui.

Nous savons qu'il est né à Montevideo, où son père aurait été chancelier au consulat de France. Encore ce détail est-il incertain. Car François Ducasse, né à Bazet, près de Tarbes, après avoir été d'abord instituteur public à Sarniguet, petite commune de son pays, a émigré, en 1840, en Uruguay, où il n'aurait occupé que la place de commis de chancellerie. Mais sa famille l'aurait appelé plus tard « le chancelier », pour le différencier de ses sept autres frères et sœurs. Malgré sa modeste situation, il devait être assez fortuné, propriétaire de terres et de valeurs mobilières, ce qui lui permit de subvenir aux besoins d'argent de son fils.

C'est à l'âge de quatorze ans environ qu'Isidore Ducasse traversa l'océan, auquel il dédiera plus tard un chant de reconnaissance et d'épouvante. Le voici interne au lycée de Tarbes, puis élève du lycée de Pau, où, en 1865, il fait sa philosophie. Dès lors, on perd sa trace. Il s'installe probablement à Paris, successivement dans divers hôtels, pour préparer l'École Polytechnique.

1868 : Isidore Ducasse fait imprimer à ses frais le premier *Chant de Maldoror*, sous le pseudonyme : comte de Lautréamont. 1869 : il trouve un éditeur belge, Lacroix, qui, d'abord, consent à la publication intégrale de l'œuvre, mais qui, effrayé par les audaces du texte, se ravise : le livre, quoique composé et tiré, n'est pas mis en vente. 1870 : c'est la *Préface* aux *Poésies* (*Poésies* restées jusqu'à ce jour inconnues). Quelques mois plus tard, le poète meurt dans des circonstances impossibles à préciser. Ainsi seule nous reste l'œuvre, détachée de

l'homme, énigmatique comme une phrase privée de contexte.

Encore est-ce par une sorte de miracle que cette œuvre a échappé à l'oubli. L'éditeur Lacroix fait faillite ; son successeur découvre par hasard des stocks d'exemplaires qui n'ont qu'à être brochés pour être mis en vente. C'est ainsi que les *Chants de Maldoror* virent le jour (1879).

Pendant un demi-siècle, le nom de Lautréamont est resté presque complètement inconnu. Mais à l'apparition de l'œuvre, deux articles : Léon Bloy parle de la « beauté panique » des *Chants* ; Rémy de Gourmont s'écrie : « Ce fut un magnifique coup de génie ! » Ces deux petites critiques, égarées dans la masse du papier imprimé quotidiennement, ont sauvé l'ouvrage ; dès lors un imperceptible courant verbal se prolonge souterrainement jusqu'au début de notre siècle. De temps à autre, un lecteur émerveillé : c'est Gustave Kahn, ou Lucien Descaves, ou Huysmans, ou Maeterlinck...

Avec la naissance du mouvement littéraire moderne, le mince filet d'admiration va s'ouvrir en delta. En 1912, puis, dès 1918, Apollinaire, Max Jacob, Valéry Larbaud, Léon-Paul Fargue republient des *Chants* et leur consacrent des études. Ducasse est traduit en anglais, en espagnol, en italien, en tchèque.

En 1930, quand parut mon livre sur Lautréamont [1], certains critiques ignoraient encore le poète. Il était surtout revendiqué, si je puis dire, par une partie de la jeune poésie, par André Breton et son groupe, qui le considéraient, « envers et contre tout », comme une sorte de personnage bouleversant et sacré. Mais, précisément de ce fait, il pouvait paraître situé au delà de la littérature.

Cependant, depuis une dizaine d'années, il a encore grandi. On peut dire aujourd'hui qu'il est entré dans l'histoire littéraire. Il sera sans doute bientôt l'objet de thèses. Deux éditions nouvelles des *Chants* viennent de paraître. Un critique d'une aussi grande autorité qu'Edmond Jaloux n'hésite pas à déclarer que « le lyrisme moderne a trouvé son expression la plus pure et la plus violente dans les *Chants de Maldoror* ». Qu'est-ce donc que cette œuvre extraordinaire ?

Maldoror contre Dieu. L'homme en lutte contre son créa-

1. *Le Comte de Lautréamont et Dieu*, épuisé (en réimpression).

teur. Tel est le thème fondamental des *Chants*. Sujet qui se rattache à toute une tradition épique : c'est Lucifer qui attaque l'Univers ordonné du Seigneur ; c'est l'Adam du Paradis perdu qui désobéit aux Elohims ; c'est Job qui crie à l'injustice ; ou Prométhée qui défie Zeus.

Milton, Byron, Shelley, Poë et Ossian, Hugo et Baudelaire reprennent, sous diverses formes, l'histoire de cet éternel combat. Lautréamont avait lu ces différents poètes. S'il s'inspire d'eux, c'est parce qu'il a trouvé dans certaines de leurs œuvres un cadre commode et tout donné pour exprimer le sentiment de l'insoumission de l'homme devant le destin. Mais dans les *Chants de Maldoror*, ce refus de la vie, cette poursuite d'une *autre* liberté s'expriment dans une seule direction, avec une violence froide rarement égalée.

Pour se mesurer à Celui qui règne sur le ciel et la terre, il faut un être qui puisse se placer au-dessus de l'humanité ordinaire. Les Anciens ont représenté dans ce rôle des titans, des génies, des héros ; les hébreux, des patriarches ou des prophètes ; les chrétiens, le chef des démons. Maldoror participe aux caractères de ces diverses figures. L'auteur évoque ce surhomme à l'aide d'épithètes que j'appellerai homériques : « L'homme aux lèvres de bronze », « l'homme aux lèvres de jaspe », de « saphir », ou de « soufre ». Maldoror n'a jamais pu rire ; il n'a jamais dormi pour ne pas être livré impuissant à la curiosité divine ; c'est l'homme qui ne sait pas pleurer, qui n'a jamais connu la pitié, qui ignore l'amour et l'amitié. S'il est devenu un monstre de froideur, c'est pour n'avoir plus rien de commun avec ses frères, parce qu'il a tout renié. De l'homme, il n'a que l'intelligence, mais élevée à la suprême puissance et appliquée uniquement au mal. Ce n'est que par l'intelligence que Maldoror peut espérer lutter contre l'absolutisme divin.

En face de lui, Dieu. Mais quel Dieu ! Anthropomorphe comme celui des juifs et des chrétiens, il est fait à l'image d'un homme monstrueux, chargé de toutes les laideurs et de toutes les iniquités. Lautréamont le blasphème, le bafoue et finit par le plaindre et par excuser sa jeunesse et son inconscience. Le poète dépasse là le paradoxe ou le pamphlet : la force de ses images ferait croire à du délire épileptique ou

névropathique s'il ne gardait toujours un ton froid et cohérent, précis jusque dans l'humour. Tantôt le Créateur apparaît « les habits déchirés », « la lèvre inférieure » pendante, « horriblement soûl » ; tantôt, pareil à Ugolin emprisonné avec ses fils et les dévorant, mais qui avait pour excuse de mourir de faim, il se nourrit d'une manière immonde du tronc pourri d'hommes morts. Ainsi le Maître de l'Univers règne malgré lui, comme ces rois fainéants, luxurieux, poltrons et imbéciles ou ces princes orientaux, *minus habentes*, qui, ne sachant que faire des forces immenses à eux déléguées, brouillent toutes les choses. La création terrestre ne peut être, selon Lautréamont, que l'œuvre d'un pauvre d'esprit.

Malgré la véhémence romantique satanique et caïniste du poète, sa théogonie resterait finalement assez naïve s'il ne soulevait ainsi le problème du bien et du mal, considéré non pas comme une discussion d'idées, mais comme un poison qui brûlait son sang et qui mettait sa peau à vif.

Génie du mal, épris du mal jusqu'à l'amour mystique de celui-ci, Maldoror rêve, après avoir attaqué Dieu, de la destruction de la civilisation, entachée dans tous ses produits, et jusque dans ses fondements, de l'idée morale, source de notre souffrance, de l'idée de conscience, « fantôme jaune ». Dans ce but, aucune force ne lui paraît plus efficace que le sadisme. Les tableaux sont nombreux où le sang coule, dont Maldoror se repaît. Sans doute, écrit-il lui-même, pour s'acharner sur les « chairs » d'un enfant, devait-il « couver une haine bien grande contre ses semblables ».

Mais le sadisme de Maldoror ne paraît pas seulement le produit d'une imagination débridée. Dès le premier chant, il constate avec épouvante le plaisir voluptueux qu'il éprouve à faire souffrir des êtres jeunes et inoffensifs. Comme le marquis de Sade, il accuse la nature : « S'il est vrai, écrit Sade, que ces délits t'outragent, pourquoi m'en délectes-tu ? » « Hélas ! écrit Lautréamont, qu'est-ce donc que le bien et le mal ? Est-ce une même chose par laquelle nous témoignons avec rage notre impuissance et la passion d'atteindre à l'infini par les moyens même les plus insensés ? » Et plus loin : « Est-ce un délire de ma raison malade qui m'a poussé à commettre

ce crime? » Puis il s'écrie : « Autant que ma victime, je souffrais ! Adolescent, pardonne-moi ! »

Ce n'est pas tout. Les seuls chants d'amour du poème sont adressés à des adolescents. Leman, Lehengrin, Elseneur, Lombano, tels sont les noms de quelques-unes de ces figures de séraphins qui surgissent, puis s'effacent, « revêtus des insignes de la jeunesse », à l'horizon du poète ébloui. Dans chaque enfant, il entrevoit un ange ; dans tout adolescent, la plus belle expression de la pureté.

Cette idéalisation ne doit pas masquer un penchant exclusif, qui ne s'explique que par une perversion des sens et qui peut jeter certaine clarté sur le « cas Lautréamont ». Le passage consacré à l'hermaphrodite prend dès lors toute sa valeur. C'est un morceau d'un ton tout différent du ton ordinaire du livre et d'une poésie pleine de grâce et de pitié tendre. Quand l'hermaphrodite déclare que « sa pudeur excessive, qui a pris jour dans cette idée qu'il n'est qu'un monstre l'empêche d'accorder sa sympathie brûlante à qui que ce soit, qu'il craint qu'en joignant sa vie à un homme ou une femme, on ne lui reproche, tôt ou tard, la conformation de son organisation », je ne peux m'empêcher de penser à Proust, invoquant, au début de *Sodome et Gomorrhe*, la solitude de certains hommes, leur peur d'être traqués pendant leur vie entière, dans tous les milieux de la société. Ainsi le fait de s'être senti, dès sa jeunesse, un être exceptionnel, comme frappé par un grand malheur, obligé, tel Octave dans *Armance*, de tenir caché son secret, un être irresponsable et injustement condamné par les hommes, explique peut-être, en partie au moins, la source de la révolte de Lautréamont.

Cependant, cette révolte se développe dans le poème en avalanches de haine et de cruauté si larges, si puissantes que nous oublions sa cause initiale. Les *Chants de Maldoror* apparaissent alors comme l'expression éperdue de la révolte suprême.

Mais celle-ci n'aboutit-elle pas nécessairement à l'impuissance? Lorsque l'homme accepte la vie, il accepte ses conséquences : une société et des conventions. Dès que l'individu abandonne l'espoir d'un suicide personnel ou collectif, il renonce, par là même, à la « révolte absolue », qui n'est qu'un mot, synonyme de mort ou néant.

Lautréamont s'élève au-dessus de ce premier stade. En fait, trois aspects d'une même révolte se succèdent, mêlés les uns aux autres, dans les *Chants de Maldoror*.

A l'âge de la grande inquiétude et de la puberté, c'est d'abord le besoin de révolte absolue. Quand l'adolescent se demande : « A quoi bon vivre ? », ce qui le sauve du désespoir, c'est une révolte totale, agissante, une lutte éperdue contre tous les préjugés et toutes les institutions, l'espoir de rejeter les jougs des groupes sociaux, c'est-à-dire une illusion sur la puissance de ses moyens. En fait, il est vaincu d'avance : la révolte de l'anarchiste, qui agit seul, ou du bohème, qui scandalise, mène à un état de contrainte plus misérable encore que les contraintes sociales ordinaires. Les crimes de Maldoror, s'ils ne s'expliquaient par l'humour, seraient absurdes.

Aussi, avant de s'engager effectivement dans son entreprise de bouleversement, le poète se replie-t-il sur lui-même. Désormais, il cache sa révolte. Il porte perpétuellement un masque. Le *révolté absolu* de jadis est devenu le *révolté intérieur*. Sa pensée est restée la même, mais il sait qu'il devra jouer, dans cette vie qui lui a été imposée, son petit rôle d'homme. En vieillissant, il maniera l'hypocrisie comme une arme. Elle sera pour lui le signe des dominateurs et des puissants.

Ainsi, après l'émancipation brutale de la jeunesse — après la libération intérieure de l'âge viril — une nouvelle perspective s'ouvre aux aspirations croissantes de Maldoror : la révolte suprême de l'esprit.

Son âme, dès lors, aspire à se perdre dans l'inconscient et s'attache, ici-bas, à tous les états qui peuvent lui donner le sentiment de la mort ou son équivalent : sentiment de l'inutilité de tout, pareil au kief des poisons ; vision parodique de la vie ; vision d'une bouffonnerie qui ouvre l'espoir d'une échappée. Or, c'est peut-être « *l'humour* » qui crée en nous le plus directement cette impression d'inexistence. L'humour, ultime comédie, vanité des vanités, est une manière d'affirmer cette révolte supérieure de l'esprit.

Aussi le rire est-il chez Lautréamont l'accompagnement perpétuel du poème. En nous faisant pénétrer dans le pays

à l'envers de l'humour, Lautréamont a amené cette très simple histoire d'un adolescent insoumis à se réfléchir en images multiples, déformées dans tous les sens.

Il n'y a, pour ainsi dire, pas un seul passage grave, à n'importe quelle page du livre, qui ne soit aussitôt suivi de sa critique, faite par l'auteur lui-même, sous forme humoristique. L'humour de Lautréamont est une sorte d'analyse de faits évidents : « A l'entrée du cimetière, le cortège s'empresse de s'arrêter ; son intention n'est pas d'aller plus loin ». Volontiers, l'auteur prend un ton scientifique, mais, le plus souvent, l'humour ressort du ton général de la phrase ou d'une incidente inattendue.

Lautréamont est sans doute un des premiers poètes qui ait introduit dans le mouvement contemporain ce comique moderne, qui a été repris par les « fantaisistes » et par les surréalistes. C'est le côté « métier », le côté « truc » de la littérature qu'il raille sous toutes les formes. Aussi l'auteur utilise-t-il les moyens les plus usés, tout ce qui peut ridiculiser la technique littéraire : jeux de mots, jeux d'idées, cocasseries spontanées, effets inattendus, allitérations absurdes, qui font penser à ces « fruits crus, fruits cuits » des professeurs de diction. Ce ton a pu faire croire à la farce, quoiqu'il atteigne le tragique et qu'il soit l'expression d'un infini désespoir. Le poète a trouvé une image saisissante pour expliquer le caractère pénible de cet humour : « J'ai voulu rire, dit-il, comme les autres », mais cela était impossible. Alors « j'ai pris un canif et je me suis fendu les chairs aux endroits où se réunissent les lèvres... Le sang qui coulait avec abondance des deux blessures empêchait de distinguer... si mon rire était pareil à celui des autres hommes. »

Dans la *Préface* aux *Poésies*, Lautréamont a poussé cet humour jusqu'à une sorte de nihilisme intellectuel. En déclarant ici qu'il veut chanter désormais, non plus la laideur et l'horreur, mais la bonté et la beauté, il semble attaquer la raison, qui n'admet que les attitudes logiques. En citant, dans cette même *Préface*, un certain nombre de vers, d'aphorismes et de maximes célèbres, mais en retournant l'ordre des mots, de manière à ce que le sens soit également retourné, il démontre, en quelque sorte, par l'absurde, la vanité de toute

affirmation intellectuelle. Les surréalistes ont vu, avec raison, dans la *Préface* une sorte de renoncement définitif de l'auteur à son art et à l'art. Ainsi Rimbaud, dans une *Saison en Enfer*, quitte pour toujours la poésie. Dans l'année même où paraît la *Préface*, Lautréamont meurt. S'il avait vécu, peut-être aurait-il, lui aussi, quitté Paris pour l'aventure.

La révolte absolue ramène au point de départ. Rimbaud, qui n'a pas voulu accepter la vie, l'a reprise au commencement en lui accordant tout ce qu'elle demande : la morale, le travail, les conventions. La négation totale conduit au suicide, ou de nouveau à l'acceptation. Telle est également la leçon qui se dégagerait de la vie de Lautréamont, s'il n'avait été emporté à vingt-quatre ans par la mort.

Il ne s'agit cependant pas d'établir ici un parallèle entre Rimbaud et Lautréamont. L'art de Rimbaud peut être considéré comme l'art d'un autre monde. Celui de Lautréamont baigne dans un merveilleux, tout terrestre, plein d'apparitions d'un réalisme rare : le crabe tourteau, l'araignée monstrueuse, la cavale ailée, le requin accouplé avec un naufrageur, Maldoror et le Créateur. Les *Chants de Maldoror* et la *Préface* représentent sans doute deux livres uniques dans la littérature, explosion suprême du romantisme de la révolte et du délire verbal, qui vient d'éclater aujourd'hui seulement, avec un demi-siècle de retard.

LÉON PIERRE-QUINT

LITTÉRATURE MILITAIRE

Si la stratégie est la partie la plus élevée, la plus noble de l'art militaire, elle en est aussi, pour ses constructeurs du temps de paix, la partie la plus arbue, la plus lourde d'inconnu, la plus ingrate. Elle n'est, en effet, que travail de création spirituelle, œuvre de méditation ; elle n'est pas travail de création matérielle et vivante. Au contraire de la tactique, art mineur, dont les bases peuvent être en grande partie établies et contrôlées par l'expérience présente et directe, la stratégie demande avant tout ses principes à l'étude et à l'interprétation des expériences passées ; ses doctrines ne peuvent être vérifiées que dans le futur, au cours de l'épreuve suprême, au jour du conflit ; car nul chef ne peut rassembler en temps de paix les masses d'hommes et de matériel nécessaires à un tel contrôle, et quand il le fait, à défaut, sur la carte et sur le papier, c'est avec la réserve que sa vérification aura quelque chose d'incomplet, du fait de l'absence de l'adversaire réel et de la non-existence des multiples frottements que provoque la dure réalité.

Pour bâtir en stratégie, il faut donc non seulement posséder une somme de connaissances considérables, mais encore faire preuve de caractère et de courage, car l'étude des expériences passées demande, pour être complète, des années de labeur, et leur interprétation, leur adaptation à la situation présente comportent une responsabilité inconnue de bien d'autres constructeurs.

C'est là, sans doute, la raison pour laquelle les études sur la stratégie terrestre sont aussi rares. Homme d'action absorbé par le travail quotidien, le militaire a peu de loisirs pour méditer et pour écrire. Ce n'est guère qu'au soir de la vie, quand l'action est finie pour lui et que les années lui ont donné l'expérience et la confiance en soi, qu'il peut se consacrer à l'étude et confier au papier ses réflexions.

Les militaires qui n'ont pas attendu le soir de leur vie pour écrire sur la stratégie ont été ou bien des chefs que les circonstances ont contraint à renoncer prématurément à l'action ou bien des officiers de haute valeur qui ont été libérés intentionnellement de toute préoccupation de métier journalière pour pouvoir se consacrer au travail intellectuel, tels les professeurs des écoles et académies de guerre.

Cette particularisation de l'œuvre de méditation dans les centres d'enseignement explique peut-être le fait que les études sur la stratégie passent par des périodes de splendeur et des périodes de décadence qui semblent correspondre à des périodes de renouveau et de déclin des hautes écoles.

Ce phénomène n'est pas particulier à l'armée de terre ; il s'est manifesté également dans l'armée navale, et son évolution a été souvent parallèle dans les deux armées.

C'est ainsi que pendant les dix premières années qui suivirent la guerre mondiale, les grandes études embrassant l'ensemble de la stratégie ont été des plus rares, aussi bien en stratégie terrestre qu'en stratégie navale, aussi bien en France qu'à l'étranger. Peut-être faut-il en chercher la cause, du côté des armées de terre, dans le fait que les grands maîtres de la stratégie appliquée, le maréchal Foch et le général Ludendorff, étaient encore en vie et que leurs élèves ont eu des scrupules à écrire de leur vivant. Faut-il croire, au contraire, que dans les deux camps, les esprits ont mis trop de temps à se dégager de la forme de stratégie de la fin de la guerre sur le front occidental, de la stratégie du matériel, de l'écrasement et de la rupture pour pouvoir envisager toute la stratégie ? Ont-ils craint ensuite, à l'apparition des fronts fortifiés, que la stratégie terrestre ne soit ravalée au rang d'art mineur, de grande tactique et ont-ils jugé inutile et vain de se livrer à l'étude de toute la stratégie ? Ou bien encore, devant le

développement simultané et massif de la fortification, qui rétrécit le champ d'action stratégique, des engins mécaniques qui prétendent, au contraire, à l'espace, de l'aviation qui prolonge au loin l'action des forces terrestres, n'avaient-ils pas encore nettement déterminé la stratégie qui peut résulter de tous ces éléments nouveaux et ont-ils craint de trop s'avancer?

Nous ne saurions répondre à toutes ces questions. Peut-être toutes les raisons que nous avons citées ont-elles joué en même temps.

La stratégie navale a été plus favorisée que la stratégie terrestre; elle a repris plus rapidement son essor et elle a trouvé depuis dix ans, en France, son rude pionnier, son ardent apôtre et son maître. Les lecteurs ont compris que nous voulions parler de l'amiral Castex, directeur du Centre des Hautes Études navales et du Collège des Hautes Études de défense nationale.

Venu à la stratégie dès les premières années de sa carrière par passion de l'étude, il a, vingt années durant, fouillé le passé, suivi au jour le jour les opinions émises dans le monde entier sur la guerre navale, pesé et repesé les doctrines anciennes et nouvelles et, finalement, condensé le résultat de ses recherches et de ses méditations dans ses *Théories stratégiques* [1], œuvre monumentale publiée de 1927 à 1935 et qui a eu un retentissement profond dans toutes les amirautés comme dans tous les grands états-majors.

A peine cette tâche était-elle terminée que l'amiral remettait son œuvre sur le métier, soumettait ses réflexions anciennes à un nouvel examen et décidait de donner une seconde édition de son ouvrage; mais au lieu d'en refondre entièrement les différents chapitres, comme on fait habituellement, il a préféré les reproduire tels quels, en les accompagnant chacun d'un addendum 1937. « De la sorte, dit-il, par ce simple rapprochement, on verra mieux — et ce sera d'une meilleure édification — comment certaines conceptions peuvent se modifier ou se compléter grâce à l'expérience, à la réflexion, au travail de l'esprit et aussi en raison de l'évolution de la technique, par suite, en un mot, de tous les éléments nouveaux qui interviennent pendant une période de dix années. » C'est là

1. Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, rue Jacob, Paris.

sans doute la raison fondamentale de la décision de l'amiral. Mais il en est certainement une autre, d'ordre moral celle-là : « J'ai tenu, a-t-il dit dans l'avant-propos de sa première édition, à formuler nettement mes conceptions propres sur de nombreux points controversés... J'ai voulu, à leur égard, conclure ferme et donner très franchement ma manière de penser, estimant indispensable de ne pas reculer devant la difficulté de certains problèmes, ni devant l'expression complète de la solution qu'ils comportent. C'est là, à mon avis, une forme de ce désirable courage des responsabilités si vanté en théorie, mais dont, en pratique, les exemples sont assez rares. » En ne refondant pas les chapitres de sa nouvelle édition, l'amiral nous a donné un nouvel exemple de ce courage des responsabilités, puisqu'il n'a pas craint de faire connaître l'évolution de ses opinions.

On sait que le tome premier des *Théories stratégiques* traite des généralités sur la stratégie, de la mission des forces maritimes et de la conduite des opérations. Les additions à la deuxième édition de ce tome, parue au début de l'année, concernent en particulier la valeur variable de la notion de maîtrise de la mer avec la situation de chaque nation et avec le temps (maîtrise prenant d'autant plus d'importance que la guerre est plus longue) ; le dosage des efforts financiers à consentir entre la Guerre, la Marine et l'Air ; les servitudes qui pèseront, dans une guerre future, sur la stratégie navale et qui obligeront à modifier la chronologie des opérations et la répartition des forces définies par la théorie ; les questions afférentes au développement de l'aviation (protection des bâtiments de surface, organisation générale des forces aériennes d'une nation, stratégie de l'armée de l'air indépendante, protection antiaérienne des organes de défense nationale et des populations) ; enfin les formes de la guerre navale suivant l'ampleur du théâtre d'opérations (guerre aéromaritime dans les zones restreintes, telles que la mer du Nord et la Méditerranée, guerre de surface dans les zones océaniques, où l'aviation et le sous-marin perdent de leur importance).

On voit donc que les méditations nouvelles de l'amiral Castex l'ont amené à élever de plus en plus l'objet de ses études au-dessus des questions de stratégie purement navale

et à aborder certains problèmes communs aux trois stratégies militaires, en un mot à jeter les bases de la stratégie de demain, la stratégie impériale.

Ce faisant, il a largement dépassé le but qu'il s'était modestement proposé il y a dix ans : « porter convenablement le fardeau dévolu à sa génération » et celle-ci doit être profondément reconnaissante au grand marin qui, à sa table de travail comme sur une passerelle de commandement, continue à lui donner chaque jour l'exemple du labeur et du courage des responsabilités.

●

L'affermissement du national-socialisme en Allemagne, ses manifestations de puissance de plus en plus impérieuses et de plus en plus brutales ont provoqué, dans notre presse et dans notre littérature, des études sans nombre sur ses origines, son caractère et ses buts ; les germanisants les plus distingués se sont appliqués à rechercher les indices qui annonçaient son triomphe ; pour les uns, il ne fut que l'aboutissement logique, fatal d'une conception philosophique ; pour les autres, la résultante d'une situation politique devenue inextricable et d'une situation économique et sociale désespérée.

M. Benoist-Méchin et M. le professeur Rivaud, auteurs de deux ouvrages récents sur l'Allemagne, viennent d'apporter à cette étude une contribution des plus importantes et des plus intéressantes, car leur opinion complète les précédentes, en ce sens qu'ils attribuent l'un et l'autre un rôle marquant au facteur militaire dans l'avènement du national-socialisme.

Nous avons déjà parlé, dans une chronique antérieure[1], de la première partie de l'*Histoire de l'armée allemande depuis l'armistice*[2], de M. Benoist-Méchin, intitulée *De l'armée impériale à la Reichswehr*, vaste introduction qui, prenant l'armée au sortir de la tourmente de la guerre mondiale, nous conduisait, à travers le chaos de la révolution, à la création des corps francs, puis à celle de la première armée de la République allemande, armée qui n'avait de républicain que le

1. *Revue de Paris* du 15 avril 1937.
2. Albin Michel, Paris.

nom, car elle avait été constituée avec l'état-major et des volontaires de l'ancienne armée impériale, dont ils conservaient l'esprit pangermaniste.

La seconde partie, récemment parue sous le titre *De la Reichswehr provisoire à l'armée nationale*, est l'histoire proprement dite des forces militaires du Reich depuis la signature du traité de Versailles jusqu'à nos jours.

Elle débute par l'ère des équipées extérieures, des coups d'État et des répressions intérieurs (1919 à 1923), où la fièvre pangermaniste des corps francs cherche un exutoire dans les provinces baltes et en Silésie, où les éléments ultra-réactionnaires de l'armée régulière et les premières formations du national-socialisme s'attaquent au Gouvernement « de la honte » (putsch Kapp-Lüttwitz, putsch de Munich), où Reichswehr et corps francs s'emploient à écraser les éléments marxistes de la Ruhr, de Hambourg et de Saxe ; période de bouillonnement confus, où von Seeckt, pressentant le rôle que l'armée aura à jouer dans le relèvement de l'Allemagne, frappe indistinctement à droite et à gauche pour maintenir l'unité morale du Reich et rétablir ainsi la crainte et le prestige de l'armée.

C'est ensuite, de 1923 à 1932, l'ère de l'armée de métier, où von Seeckt, puis Heye luttent sourdement contre l'exécution des clauses militaires du traité de Versailles, où, à l'insu du Reichstag, Groener, Hammerstein, Schleicher commencent à réarmer clandestinement, fabriquent du matériel, forment des cadres, instruisent des réserves, si bien qu'en 1932, bien avant l'avènement de Hitler, Schleicher peut déjà prévoir la mise sur pied de vingt et une divisions de campagne et de plus de trente divisions de Grenzschutz. La voie est ouverte à la grande rénovation militaire, à condition que le peuple tout entier se rallie à cette idée. Mais cette œuvre d'union, l'armée, « arbitre, mais non levier », ne peut l'accomplir. Seul un homme politique animé d'un puissant amour de la patrie peut y parvenir... Hitler.

Et M. Benoist-Méchin passe ainsi naturellement à l'exposé du travail national-socialiste qui s'est accompli entre temps depuis la sortie de prison de Hitler et qui va se poursuivre jusqu'à son accession au pouvoir.

En des chapitres d'une vie dramatique intense, dont les

titres ont à eux seuls un dynamisme puissant — *le National-socialisme reprend l'offensive; Dernier assaut; la Percée* — il nous dépeint la lutte suprême de Hitler, puis son triomphe avec l'appui tacite de von Blomberg, qui a été le premier à comprendre tout le profit que l'armée et la nation pouvaient tirer de l'homme qui avait promis à ses partisans le rétablis selent de la puissance du Reich et la libération des chaînes de Versailles.

La traduction de cette promesse en actes constitue la dernière partie de l'ouvrage de M. Benoist-Méchin : rétablissement du service obligatoire, plan des douze corps d'armée et des trente-six divisions, création de l'armée de l'air, accroissement de la flotte, remilitarisation de la rive gauche du Rhin, transformation de tout le territoire en un vaste camp d'instruction et en une usine de guerre formidable... L'armée nationale — la Wehrmacht — est née ; « désormais étroitement associée aux destinées du peuple allemand, son histoire ne se distinguera plus de celle du Troisième Reich ». Les événements actuels le prouvent.

L'ouvrage de M. Rivaud, l'éminent professeur à la Sorbonne et à l'École des Sciences politiques — *le Relèvement de l'Allemagne (1918-1938)*[1] — n'est pas, comme le précédent, un livre militaire ; il n'est pas une histoire de l'Allemagne depuis l'armistice, d'après ses institutions militaires ; c'est une synthèse politique, économique et sociale de la formation de l'Allemagne nouvelle ; il ne devrait donc pas figurer dans la présente chronique. Mais si le militaire n'est pas dans cet ouvrage l'acteur principal, s'il n'est pas toujours en scène, si on ne le voit pas toujours au premier plan, on le sent cependant constamment présent, on devine qu'il est là tout proche, qu'il surveille tout, qu'il contrôle tout et qu'en fin de compte, rien ne se fait sans son avis et son assentiment. Dans l'Allemagne nouvelle en formation, les grands chefs militaires, le grand état-major, ont continué à jouer le même rôle que dans les dernières décades de l'armée impériale. « A l'état-major, dit M. Rivaud (p. 13), dans les administrations allemandes se conserveront les forces permanentes, grâce aux-

1. Armand Colin, Paris.

quelles se prépare le relèvement. » Et plus loin (p. 65) : « Dans le désarroi universel, deux administrations ont gardé toute leur vitalité : l'état-major et la Wilhelmstrasse. » « L'Allemagne a été relevée par ses soldats, par ses administrateurs, par ses financiers beaucoup plus que par les nationaux-socialistes. » (p. VI).

C'est pour cette raison que nous avons estimé de notre devoir de citer ici l'ouvrage de M. le professeur Rivaud, que nous tenons pour la synthèse la plus grandiose, la plus puissante, la plus complète et la plus vraie de l'histoire de l'Allemagne nouvelle. Que ceux qui doutent du rôle joué par le facteur militaire dans le relèvement de l'Allemagne et l'avènement du national-socialisme lisent d'abord l'ouvrage de M. Rivaud, puis celui de M. Benoist-Méchin, qui le complète dans la partie technique : ils ne douteront plus, nous en sommes sûrs, et, par surcroît, ils comprendront mieux les événements actuels.

Le chef du parti national-socialiste fut d'abord un soldat, avant tout un soldat, celui de la Grande Allemagne. Ne l'a-t-il pas proclamé lui-même, le 8 novembre 1936, au treizième anniversaire du putsch de Munich : « Nous sommes tous sortis de l'ancienne armée. C'est en tant que soldats que nous avons commencé la lutte contre la révolution marxiste. Dans toute l'œuvre accomplie, ce dont je suis le plus fier et ce dont la postérité me sera le plus reconnaissante, c'est non seulement de ne pas avoir détruit la Reichswehr de cent mille hommes, mais d'en avoir fait, en quatre ans, le cadre d'une nouvelle armée à laquelle peuvent collaborer tous ceux qui, sans cela, seraient peut-être devenus nos ennemis. »

Nous signalons également à l'attention du lecteur, et plus particulièrement à celle des officiers de l'active et de la réserve, deux études d'allure plus technique sur l'armée allemande : l'une du commandant Carrias, intitulée *l'Armée allemande : histoire, organisation, tactique* [1], qui remonte aux origines de l'armée prussienne et permet de constater et de mesurer l'effort militaire que les différents gouvernements ont imposé à la Prusse, puis à l'Allemagne, chaque fois qu'ils préméditaient

1. Berger-Levrault, Paris.

une action de force extérieure ; l'autre, du lieutenant-colonel Mermet, intitulée *Siegfried Taktik* 37 [1], qui est un excellent précis des grands principes de la tactique allemande actuelle.

●

L'histoire militaire nous a donné, elle aussi, un ouvrage d'importance : le premier tome tant attendu de l'*Histoire de la guerre mondiale, Joffre et la guerre de mouvement* [2], que nous avions annoncé dans une précédente chronique, est enfin paru.

Nul n'était plus qualifié que le général Duffour, professeur d'histoire militaire à l'École supérieure de Guerre au lendemain de l'armistice et, pendant dix ans, professeur de stratégie au Centre des Hautes Études militaires, pour traiter un pareil sujet. Tous ceux qui furent ses auditeurs se rappellent encore avec quelle attention passionnée son auditoire, de l'humble capitaine stagiaire aux généraux commandants de corps d'armée et d'armée, écoutaient ses conférences sur la bataille de la Marne et la course à la mer. Ce sont ces conférences, complétées, revisées à la lumière de la documentation parue au cours des dernières années et précédées d'une synthèse magistrale sur les causes de la guerre et les responsabilités des belligérants, qui constituent la substance de son ouvrage.

L'œuvre, en soi, ne nous apporte aucun fait nouveau ; il ne pouvait en être autrement, car, depuis vingt ans, tout a été écrit sur la question et aucun document inédit de quelque importance n'a été récemment publié. Le grand mérite du général Duffour est d'avoir mis définitivement au point l'histoire militaire de cette période de la guerre, d'avoir présenté les faits avec la sérénité d'une haute conscience, d'avoir apporté l'apaisement en évitant de raviver des controverses stériles, enfin d'avoir fait ressortir ce qu'il y avait de tragique et de sublime dans cette lutte de deux commandements et de deux armées. Son récit est profondément sincère ; il n'a pas cherché à voiler les fautes de notre commandement et des

1. Lavauzelle, Paris.
2. Payot, Paris

exécutants pendant la bataille des frontières ; il reconnaît loyalement l'importance de l'aide qui nous fut apportée pendant les premières semaines du conflit par le haut commandement russe. Sa conclusion, condensée en quelques pages, porte les enseignements les plus élevés : échec général de tous les plans offensifs initiaux ; faiblesse des systèmes de coalition qui n'obéissent pas à un commandement unique préalablement établi ; difficulté d'organiser ce commandement une fois les hostilités déclarées et de créer l'esprit de coalition ; importance particulière des chefs et de leurs états-majors dans la conduite des opérations en guerre de mouvement, où il importe, plus qu'ailleurs, de savoir dominer les événements.

Certains critiques ont signalé qu'étant donné le titre de l'ensemble de l'ouvrage — *Histoire de la guerre mondiale* — il y avait, dans le tome du général Duffour, une disproportion trop marquée entre l'exposé des opérations du front occidental et celui des opérations du front oriental ; d'autres que cette même disproportion existait également, bien qu'à un moindre degré, entre le récit des opérations des six premières semaines de la guerre — bataille des frontières et bataille de la Marne — et celui des opérations d'octobre et de novembre, course à la mer, bataille de l'Yser, bataille d'Ypres. Nous ne croyons pas que l'auteur doive être tenu pour responsable de la prépondérance accordée au front ouest, car elle se retrouve dans les trois autres tomes de l'ouvrage. Il est manifeste que des questions matérielles sont intervenues et que les auteurs ont été limités, dans leur liberté de présentation de leur sujet, par leur éditeur. Quant à la seconde objection, il est vraisemblable que le général Duffour a estimé que la manœuvre de la Marne et son lever de rideau, la bataille des frontières, avaient constitué la phase fondamentale, décisive de toute la guerre, et qu'il a voulu leur donner une place prépondérante dans un ouvrage français. On ne peut qu'approuver une telle pensée : si quelque chose devait être sacrifié dans le récit des événements, ce ne pouvait être la plus belle manœuvre des temps modernes, celle dont le renom est universel. Quoi qu'il en soit, la disproportion, dans l'exposé des opérations des deux fronts, n'est qu'ombre bien légère sur l'œuvre d'histoire militaire la plus marquante des dernières années.

L'ouvrage du général Duffour sur les opérations de 1914 nous amène à signaler une petite étude sur le plan d'opérations allemand, due au commandant Courbis.

On sait que la campagne de la Marne a soulevé bien des controverses outre-Rhin et qu'on y a trouvé deux boucs émissaires pour leur faire endosser la responsabilité de la défaite : l'un fut le chef d'état-major général de Moltke le jeune, qui aurait « liquéfié » le plan d'opérations de son prédécesseur, Schlieffen ; l'autre, le lieutenant-colonel Hentsch, *missus dominicus* de Moltke, qui, les 8 et 9 septembre, aurait dépassé la mission qui lui était confiée et aurait trahi les combattants allemands en donnant aux armées d'aile droite l'ordre de battre en retraite au moment où elles allaient remporter la victoire.

Les écrivains allemands les plus notoires se sont acharnés sur ces deux victimes expiatoires et ont soutenu solennellement que si Moltke s'était simplement contenté de suivre le plan de décembre 1905 de son prédécesseur, l'armée française aurait été anéantie. Mais, chose curieuse, ils ont tous omis de publier le texte intégral de ce fameux plan de Schlieffen, et le Reichsarchiv lui-même s'en est abstenu, vraisemblablement parce qu'il contenait, entre autres, la preuve de la violation préméditée de la Hollande méridionale.

Cette énigme du plan de 1905, et, par contre-coup, la personnalité du comte Schlieffen en tant que stratège et organisateur, ont suscité la curiosité du chef d'escadrons Courbis ; pressentant que là encore, comme dans bien d'autres cas, les écrivains allemands pouvaient fort bien avoir sinon faussé, du moins forcé les faits, et les avoir interprétés en faveur d'une thèse préconçue, il s'est proposé « de réunir tous les renseignements publiés sur l'activité intellectuelle de Schlieffen, afin de se faire une idée plus nette de l'évolution des principes du chef que les Allemands invoquent comme leur grand maître en stratégie et pour pouvoir en tirer une conclusion personnelle ».

Ce sont les résultats de ces recherches qu'il nous présente aujourd'hui dans son *Schlieffen, organisateur et stratège* [1], en nous conduisant pas à pas, à la lumière de sa documen-

1. Berger-Levrault, Paris.

tation, à travers le dédale des conceptions stratégiques du comte Schlieffen et de ses desiderata consécutifs quant à l'organisation et à l'augmentation de l'armée. Il nous montre que le fameux stratège a varié bien souvent dans ses projets de manœuvre contre la France, comme contre la Russie; que son plan de décembre 1905 ne fut qu'un « épisode » entre bien d'autres et, comme nous l'avons déjà souligné nous-mêmes, qu'un mémoire destiné à obtenir des effectifs pour une manœuvre idéale maxima; que le débordement par l'ouest de l'Oise, mis en œuvre dans le soi-disant plan de 1905, ne fut pas la seule manœuvre envisagée par Schlieffen, loin de là; enfin que, dans son plan de 1912, le dernier connu, son aile droite était moins forte que dans son mémoire de 1905. Il relève ensuite les mêmes changements d'opinions en ce qui concerne l'organisation des armées mobilisées, et les mêmes hésitations en ce qui concerne le rôle stratégique de la fortification et l'ampleur à lui donner.

Et le commandant Courbis, après avoir rappelé les paroles de l'historien Foerster sur Schlieffen, « qui, dans ses études sur Moltke l'aîné, n'hésitait pas à imputer au vainqueur de 1870 des idées, des plans et des buts qu'en réalité celui-ci n'avait pas eus du tout ou n'avait eus que partiellement », se demande, pour conclure, si « ces paroles ne pourraient pas s'appliquer encore mieux aux thuriféraires de Schlieffen ».

Nous partageons nettement cet avis. Les admirateurs de Schlieffen ont fait preuve de trop de partialité dans leurs citations et leurs déductions. Schlieffen fut, certes, un grand « penseur de batailles », mais ses conceptions stratégiques ne bâtissaient pas sur les possibilités de l'heure présente; son cerveau, « toujours en ébullition », concevait des manœuvres hors de proportion avec les moyens dont il disposait sur le moment et même avec ceux dont il pouvait compter disposer quelques années plus tard. Aussi est-ce vaine prétention que d'affirmer péremptoirement, comme on l'a fait outre-Rhin, que, sous sa direction, la campagne de la Marne aurait certainement pris une autre tournure. Nul ne peut dire le plan de concentration qu'il aurait adopté et la manœuvre qu'il aurait exécutée dans la situation réelle de 1914. N'avait-il pas, au cours du voyage d'été du grand état-major de 1905 — dans

l'hypothèse d'une offensive française en Lorraine — rabattu sa masse d'aile droite entre Reims et Verdun, exécutant avant la lettre la manœuvre de Moltke au début de septembre 1914?

Il nous reste pour terminer cette chronique à signaler que l'année a été riche aussi en monographies militaires : le front français de la grande guerre a continué de se jalonner de ces monolithes de gloire : *les Diables rouges et les Diables bleus à l'Hartmannswillerkopf* [1], du capitaine de réserve Marteaux, qui célèbre l'héroïsme des bataillons de chasseurs et du fameux 152e R. I. de la 66e Division ; *la Bataille des Hautes-Vosges* [1], du général de Pouydraguin, consacrée plus spécialement aux exploits des combattants de la 47e D. I. dans la vallée de la Fecht et à Metzeral ; la *Butte de Vauquois* [1], du capitaine de Feriet, à la gloire du Ve corps et des gars de la Beauce, de la Brie et du grand Paris ; *la prise du Bois de la Croisette* [2], récit d'une action locale sur la Somme en août 1918, dont l'auteur, le capitaine Arthus, fut aussi l'acteur, comme commandant de l'unité d'attaque.

On ne se lasse pas de lire ces fastes de la grande épopée douloureuse. Au fur et à mesure que les années passent, que les controverses s'apaisent, que les malentendus s'effacent, une noblesse inconnue se dégage de ces pages de gloire. Le soldat de France paraît plus grand encore.

C'est surtout à la lecture de la plus belle de ces monographies, *les Marais de Saint-Gond* [1], du colonel Grasset, récit émouvant de l'épisode le plus dramatique de la bataille de la Marne, que l'on sent cette grandeur. Car, pour tenir aux plaines de Champagne et aux marais de Saint-Gond, il a fallu l'ultime effort des humbles, pourtant bien las ; il a fallu le suprême sursaut d'énergie des chefs du rang, pourtant bien épuisés eux aussi ; il a fallu la foi ardente des grands chefs, leur volonté obstinée de se battre, toujours, quand même, et cet esprit d'abnégation, de solidarité que les autres, ceux d'en face, ne surent avoir. Que serait-il advenu dans cette grande tourmente si les Foch et les Franchet d'Esperey avaient désespéré d'eux-mêmes, de leurs troupes, de leurs subordonnés et de leurs camarades? Quelle leçon et quel réconfort !

GÉNÉRAL KOELTZ

1. Payot, Paris.
2. Berger-Levrault, Paris.

LE THÉATRE

H.-R. Lenormand : **Arden de Feversham,** *d'après une œuvre apocryphe de W. Shakespeare (Théâtre Montparnasse — Gaston Baty). — Paul Géraldy :* **Duo,** *d'après le roman de Colette (Théâtre Saint-Georges). — Pierre Lestringuez :* **Tricolore.** — *Jean Giraudoux :* **Cantique des Cantiques** *(Comédie Française).*

J'IMAGINE que M. Baty est né peintre, que les circonstances, à l'âge où l'on choisit une carrière, n'ayant pas favorisé, chez lui, l'éclosion de ce don particulier ou ne lui ayant pas permis d'en prendre conscience, il le tint longtemps refoulé jusqu'à ce que l'art de la mise en scène lui offrît un moyen détourné de l'avouer, de le cultiver, de l'épanouir, de le « forcer » (au sens horticole) par une sorte de revanche tardive, d'où il tira, durant des années, des merveilles que nous n'avons point l'ingratitude d'oublier. Le maniement des dispositifs scéniques fut son dessin ; le clavier des éclairages, sa palette. Et, de même que la manière d'un peintre est immédiatement reconnaissable et le désigne de loin, sans que l'on ait besoin de lire sa signature au bas de ses œuvres, de même les spectacles de M. Baty — quant à leur présentation — se distinguent par un style qui lui est personnel. La caractéristique la plus frappante en est, selon moi, la prédominance des ombres dans le tableau. Certes, les couleurs éclatantes et les plans lumineux ne manquent pas dans les compositions de M. Baty, mais ils y sont presque

toujours environnés de noirs significatifs, inquiétants, peuplés. — Peuplés de quoi ? — Eh bien, de mystère, d'un grouillement invisible, de monstres, de démons. Car, notez bien qu'il ne s'agit point de noirs plats, étalés au pinceau sur la toile d'un décor, mais de profondeurs ténèbreuses, de fosses, d'abîmes. Cette noirceur déclive est liée à une sensation de vertige, d'attirance vers le bas. Elle évoque l'idée de chute. Bref, c'est ici le noir de l'Enfer. Et l'Enfer est partout. Ou plutôt des ouvertures, des bouches de l'Enfer, il y en a partout sur terre. On objectera *le Simoun*, où M. Baty s'est rencontré déjà, et non point par hasard, avec M. H.-R. Lenormand. Oui, l'auteur du *Simoun* ayant placé l'Enfer dans un lieu sans ombre, M. Baty l'a suivi, comme il le devait, et la mise en scène qu'il conçut à cette occasion reste dans notre souvenir comme une de ses meilleures. L'Enfer n'y est plus représenté par une pente obscure, mais par un poids écrasant, celui de l'éblouissant, de l'hallucinant soleil sur les sables — et sur les crânes. Exception dans la belle galerie d'images que M. Baty, depuis bientôt vingt ans, a fait défiler devant nos yeux. Car, dans *Prosper*, qui se passe à Alger, si nombre de tableaux se déroulaient sous une clarté crue, il en était un, le plus saisissant de tous, celui de la kasbah nocturne, où se remarquait précisément cette prédilection de M. Baty pour les fonds noirs sur lesquels se détachent des nuances vives, des lumières bougeantes, les lanternes et les étoffes bariolées d'une fête d'où le spectre de la Mort n'est point absent, où « l'essaim des mauvais anges » (c'est-à-dire le mal et la damnation) fermente dans tous les coins. Aussi bien pourrait-on rapprocher de cette image de la kasbah nocturne dans *Prosper* le tableau de la Foire dans *Arden de Feversham*, le nouveau spectacle du Théâtre Montparnasse. De part et d'autre, même magie infernale, même fanstasmagorie colorée jouant sur un fond funèbre, pareille à un rideau noir lamé d'or, dont un souffle malfaisant agiterait les plis. Ailleurs, lorsque madame Arden s'assied au coin de l'âtre, déchirée entre ses pensées criminelles et ses remords, je me suis demandé : « Où donc ai-je déjà vu cette figure éclairée par dessous, ces touches d'ombre sur les joues cerise fardées aux reflets d'un foyer qui n'est pas seulement domestique mais

méphistophélique, et ces yeux enfoncés, engloutis dans la cavité des orbites au-dessus des pommettes brûlantes? » Et, tout à coup, le souvenir me revint de madame Bovary dans l'auberge, à sa descente de la diligence. Sans doute, la romanesque et rêveuse Emma n'a point l'âme forcenée d'une Alice Arden, mais le diable proportionne ses conseils au tempérament de chacun ; chacun est tenté selon sa mesure. Ce n'en est pas moins, ici et là, deux images symétriques de l'universelle tentation. Ici et là, sous le manteau de la cheminée, c'est le même chuchotement à l'oreille, et la même angoisse du cœur qui glisse à la faute, voire qui s'y précipite, sans jamais, cependant, y consentir tout à fait. Ces rapprochements ne sont pas vains, lorsque l'on cherche à atteindre, à travers la variété des œuvres représentées par M. Baty, les tendances secrètes qui motivent ses choix, son goût, sa persistance dans une certaine direction.

J'ai dit plus haut que ses rencontres répétées avec M. Lenormand n'avaient rien de fortuit. Aussi bien pourrait-on soutenir qu'il existe une harmonie préétablie entre les « noirs » de M. Baty et l'art de sa principale interprète : madame Marguerite Jamois. Il semble qu'il y ait dans l'accord de leurs personnes une prédestination, une conjonction d'astres. Pour prêter une voix à ces ténèbres moirées de lueurs et comme pailletées, à cet « air dangereux et fatal », il fallait une « bouche d'ombre ». Madame Jamois est la « bouche d'ombre » par excellence. Sa parole au timbre voilé, un peu rauque, ressemble à une incantation. Sa démarche, ses gestes, l'expression immobile de son visage,

Semblable aux visions pâles qu'enfante l'ombre
Et qui nous enchaînent les yeux,

sont d'une somnambule. Elle est le médium idéal au sens propre du terme, c'est-à-dire une intermédiaire parfaite entre le spectateur et l'univers occulte qui gravite, au Théâtre Montparnasse, dans les fonds obscurs de la mise en scène. Elle montre, empreint sur ses traits, elle exhale, étouffé dans ses intonations assourdies, le souverain mépris que ressentent à l'égard de la plate raison les créatures de songe et les âmes musicales. Remontant de très loin, elle parle de très haut,

laisse tomber les mots sur nos fronts courbés. Même coupable, cette femme, qu'elle se nomme Alice ou Emma, dominera toujours ses victimes et les juges.

Après l'assassinat d'Arden, quand les soldats du guet ont enchaîné l'épouse complice au bas de l'escalier, le maire, qui est venu procéder à l'arrestation, garde le silence. Il fait bien. Il ne représente que la loi, la loi humaine, peu de chose. Tandis que la dame, c'est d'abord une de ces orgueilleuses qui, même avilies, ravalées par leurs forfaits au niveau de la crapule, s'estiment encore supérieures par essence à tous les honnêtes gens, à tous les juges du monde. Ensuite, dès l'instant qu'elle a souffert en faisant le mal et qu'elle daigne se repentir de l'avoir fait, la violence de ses remords, la franchise de ses aveux, la maintiennent, pense-t-elle, au-dessus du commun. En outre, elle apporte aux hommes, pour l'enseignement des créatures médiocres, des petites natures, le message des « fonds noirs », l'écho de l'universel murmure qui coule des lèvres du Tentateur. Il n'y a que cet imbécile de Franklin, l'ami de l'assassiné, pour oser répondre, en manière de conclusion, à ce flot de belles paroles sinistres, à cette confession d'une humilité si hautaine : « Vous serez brûlée, madame Arden. » Comme s'il était question de cela ! Le brave idiot n'a rien compris.

Si, de ces dix tableaux scrupuleusement composés et « finis » (au sens que les peintres donnent à ce terme), je devais en critiquer quelques-uns, ce serait ceux de la taverne et de la rue à Londres. Un seul dispositif, posé de face et largement ouvert, sert à la fois à représenter la taverne et la rue, le dedans et le dehors. D'où un inconvénient. Les scènes qui se passent à l'intérieur, la façade du logis étant supprimée, ont l'air de se passer à moitié dans la rue. Celles qui se passent à l'extérieur, sur le proscénium, ont l'air de se passer à moitié dans la taverne, dont on aperçoit au lointain la cheminée et la table. Il en résulte que les unes perdent tout caractère d'intimité sordide, les autres, où est censé rôder le fantôme de la peste, leur atmosphère d'effroi. On regrette les évocations d'hôtels borgnes et de louches carrefours que les anciens décorateurs de mélodrames, dans ce même Théâtre Montparnasse, réalisaient encore naïvement, avec quelques

bâtis et quelque toile peinte, il y a une quarantaine d'années. Cette réserve faite, la présentation est digne d'éloge. Réaliste jusqu'à la minutie en ce qui concerne les décors et les costumes, elle se transfigure par les éclairages et revêt alors, quand il le faut, grâce au jeu calculé des plans d'ombre et des rayons furtifs, le caractère hallucinatoire que nous avons noté.

On sait l'admiration que j'ai pour le théâtre de M. Lenormand. La principale originalité de cet auteur réside dans sa puissance de suggestion. Toutes ses pièces baignent dans une atmosphère trouble, inquiétante, qui n'appartient qu'à lui. Il a su porter à la scène une série de problèmes psychologiques et d'énigmes morales que leur complexité semblait devoir en écarter. Pour sentir l'importance de la situation occupée par cette œuvre dans l'Histoire du Théâtre au cours des vingt dernières années, il suffit de se représenter la lacune qui résulterait de son absence.

Ici, M. Lenormand s'est borné à adapter, après bien d'autres, une tragédie bourgeoise de l'époque élizabéthaine que d'aucuns attribuent à Shakespeare sans beaucoup de preuves. L'adaptation est habile, mais la coupe en tableaux, propice au déroulement de l'imagerie, ne laisse guère à M. Lenormand le loisir d'approfondir le cas de madame Arden et de Mosbie, l'ancien valet dont elle a fait son amant. Les figures accessoires, en outre, empiètent constamment sur le centre du sujet. Will le Noir et Shakebag sont d'insupportables bavards, d'une gueuserie par trop conventionnelle. Que M. Lenormand n'a-t-il coupé les deux tiers de leurs rôles ! M. Martial Rebe, bon comédien à son ordinaire, s'épuise ici à vouloir insufler quelque semblant de vie au personnage de Will, ce matamore de la pègre.

Dans tout le drame je n'ai retenu qu'une seule scène où les dons du psychologue pénétrant qu'est M. Lenormand trouvent l'occasion de se montrer à plein. C'est lors d'une querelle qui éclate entre madame Arden, bourrelée de remords, et Mosbie, humilié. Par une étrange anomalie, la femme criminelle cède au vertige de hâter l'exécution du forfait pour échapper à l'horreur d'avoir à le préparer, en même temps que son âme mesure en quelle profondeur de déchéance la folie de sa chair l'a jetée. L'homme, de son côté, s'irrite

que le tourment de sa maîtresse la pousse toujours à lui reprocher son ancien état et la vileté de sa naissance. Le débat est magnifique. Il est très bien mis en scène par M. Baty. A la fin de la dispute, la dame, torturée d'amour, s'est effondrée aux pieds du rustre. Alors celui-ci (c'est M. Nat qui joue le rôle, non sans justesse, quoique un peu faiblement) regarde ce gracieux corps gisant sur le plancher, contre ses bottes grises, et sourit. Puis, lestement, il gravit l'escalier de bois et, parvenu à l'étage, au seuil de la chambre à coucher, crie, par-dessus la rampe, avec l'ignoble fatuité du vilain qui connaît les raisons de sa puissance : « Allons, viens chercher ton pardon ! »

M. Georges Vitray joue Arden, comme il jouait Bovary : débonnairement, placidement. On eût souhaité autre chose, car grande est la distance des mœurs normandes vers 1840 à celles du comté de Kent au XVIe siècle ; et l'honnête Arden, riche homme, est un cœur dur, cupide, sans pitié pour les pauvres, qu'il dépouille en toute tranquillité sous le couvert des lois.

●

M. Paul Géraldy a joué la difficulté en transportant sur la scène *Duo*, l'un des romans de madame Colette où il y a le moins d'action apparente, où le passage du bonheur au malheur, de l'amour confiant aux affres de la jalousie et au suicide, s'opère par infiltration secrète, empoisonnement lent, septicémie larvée, indéfinissable.

Un homme apprend par hasard que sa femme l'a trompé avec un de ses amis durant une de ses absences, il y a de cela des mois. L'infidèle n'a jamais aimé que son mari. Elle est honteuse de cette unique faute, qu'elle ne parvient même plus à comprendre ; elle l'a même à ce point oubliée qu'elle éprouve à ce rappel inattendu moins de remords et de chagrin que de fureur. Cette chose enterrée qui, soudain, ressuscite, parce que le hasard a voulu que le compagnon de sa vie découvrît dans un buvard (au théâtre, c'est dans la pochette d'un corsage, après une courte lutte) une vieille lettre qu'elle a eu l'imprudence de ne pas détruire, c'est trop bête ! Quant à l'homme, il reçoit le choc sans presque le sentir, signe

qu'il est sérieusement atteint. Du moins en va-t-il ainsi dans le roman. A la scène, où l'optique est différente, il paraît comme assommé durant quelques instants. Mais le couple est un ménage « moderne ». Le mari se croit, se dit « à la page ». Il feint de prendre légèrement l'accident. Il veut seulement savoir « comment c'est arrivé ». Alors, la coupable ment, comme il fallait s'y attendre. Il répugne à sa pudeur (notez qu'on ne parle jamais tant de la pudeur des femmes que lorsqu'elles éprouvent de l'embarras à s'expliquer; pudeur à avouer, qui n'a rien à voir avec la pudeur du corps), donc il répugne à cette pudeur spéciale de déclarer que la trahison eut pour cause un simple vertige sensuel, un « coup de sens » (expression commode, indulgente, qui m'a toujours fait rire, veuillent les dames m'en excuser). Confuse comme une renarde qu'un coq aurait prise, la malheureuse, plaignons-la, imagine de raconter à son mari qu'elle a cédé, un soir, étant seule et souffrante, à un besoin de tendresse, de confidence, de rapprochement cœur à cœur. Ce disant, elle a pensé que le coq serait moins froissé dans sa vanité de mâle par cette fable où c'est de défaillance de l'âme qu'il est surtout question. Cependant, l'autre, avec la sottise ordinaire des coqs — et plus un homme est bon coq, plus il est enclin à ce genre de sottise — l'autre s'écrie en battant de l'aile qu'une telle conduite est une infidélité bien plus grave; qu'il pardonne sans doute, mais qu'il eût pardonné plus aisément s'il ne se fût agi que d'une heure de folie, bref du fameux « coup de sens » (certains disent « surprise des sens », ce qui est moins brutal, mais encore plus drôle). Puis la vie reprend. Elle reprend mal. Le venin est dans la plaie, le sang déjà le répand insidieusement dans tout le système. Le cocu... Pardon ! je fais erreur. Ce mot sonore et indiscret est réservé au répertoire comique. Or, nous sommes ici dans le drame ou, du moins, dans la comédie dramatique. L'homme trompé, voulais-je dire, ne cesse de revenir sur sa disgrâce qu'il a d'abord affecté d'effacer à jamais de sa mémoire. Sa compagne qui, elle, a rayé depuis longtemps de ses papiers cette aventure idiote, serait tentée de trouver qu'il abuse, mais le pauvre garçon souffre si visiblement qu'elle a pitié de lui. Et comme sa vive intelligence, son sens pratique, ses dons d'artiste

(c'est, dans la pièce, une artiste de la couture) ne l'empêchent pas d'ignorer complètement la psychologie masculine, elle s'avise de confesser qu'elle a menti, qu'il est faux qu'elle se soit donnée dans un moment de trouble sentimental où son cœur cherchait un appui ; la vérité, c'est qu'elle a justement obéi à cet entraînement physique auquel son mari n'attache qu'une importance secondaire, à un désir bestial où l'âme n'avait aucune part. Hélas ! l'effet produit par cet aveu est ce qu'il devait être fatalement, c'est-à-dire le contraire de ce que la jolie renarde prévoyait. Le coq s'est dressé sur ses ergots (du moins dans la pièce, et, toujours par révérence envers la fameuse optique du théâtre), il a frémi de colère jusqu'à l'extrémité de ses rémiges. D'où quelques gestes violents mais brefs. Cette fois la morsure est mortelle, le poison gagne les centres nerveux. L'homme s'abîme dans la tristesse. Bientôt, il ne pourra supporter la vie et se jettera dans la rivière.

Avec son art délicat, sa sensibilité frémissante, son tact et ce beau métier dont il s'est toujours fait une élégance de dissimuler la sûreté, M. Paul Géraldy a donc entrepris de composer une pièce sur la donnée du roman. Je dis la « donnée », car il ne pouvait guère, de *Duo*, retenir davantage. La rare valeur du livre consistant principalement dans l'atmosphère créée par madame Colette autour du couple, l'auteur dramatique, en s'emparant de ce thème, se trouvait dans la nécessité de le reprendre sous un angle nouveau. Faire œuvre d'architecte avec une matière vaporeuse, un monde d'images irisées et diaprées, des couleurs et des parfums, il n'y pouvait songer. Non plus qu'il ne pouvait, à la scène, comme madame Colette, grande « musicienne du silence » dans le livre, orchestrer des traits rapides, enveloppés de sous-entendus, des syncopes et le pas des longues heures. Il lui fallait reconstruire avec des matériaux neufs : avec les éléments enchaînés de la psychologie claire, telle qu'elle s'exprime dans le discours, avec le ton et le mouvement des dialogues suivis ; changer les rythmes, changer les rapports, changer tout.

Il serait instructif et amusant de comparer dans le détail les deux textes — c'est-à-dire deux univers aussi différents

Le parallèle entre les deux techniques fournirait l'occasion de découvertes curieuses. Notons seulement ceci : M. Paul Géraldy a été entraîné par sa propre conception du conflit dramatique à ramasser en une seule journée une action dont le processus psychologique n'est vraisemblable que s'il se développe sur un espace de plusieurs jours ou même d'une ou deux semaines. Il a transformé en une crise foudroyante ce qui, dans le roman, avait la marche d'une maladie comme la typhoïde. D'une phase à l'autre, si fort est le besoin que l'esprit éprouve d'un certain intervalle de temps, que, lorsque le rideau se relève sur le troisième acte, on croit qu'il s'est écoulé quelques jours depuis la fin du II. Rien n'était plus facile à M. Géraldy que de le supposer et de le faire dire par Michel ou par Alice ou par la servante. Mais il ne l'a pas voulu. Sans doute a-t-il craint de paraître manquer au dessin rigoureux de sa dramaturgie personnelle. Tout se passe entre l'heure du déjeuner et l'heure du coucher. Ligne classique assurément mais qui rend inexplicable le suicide de Michel, dès l'instant qu'on gardait au personnage le caractère qu'il a dans le roman. Comme dans les tragédies de Racine, l'unité de lieu est également observée : un seul décor, représentant un salon à la campagne. Encore est-ce uniquement par le dialogue que nous apprenons que nous sommes à la campagne ; nous ne le voyons pas ; les rideaux sont tirés ; nulle échappée sur le dehors, pas même sur un bout de jardin ; tout est clos ; le couple qui va s'affronter est enfermé par l'esthétique de l'auteur dans un lieu étroit, quasi-abstrait, où règne un démon meurtrier dont la fonction, au théâtre, est d'obliger les sentiments à s' « expliciter », dussent les individus qui les éprouvent en crever : à savoir le démon de l'analyse. Dans le roman, au contraire, le dehors, les promenades solitaires tiennent une grande place, laquelle n'est pas purement descriptive : le silence de la campagne d'hiver, qui pèse d'un poids si lourd sur les cœurs angoissés, est singulièrement favorable aux ruminations intoxicantes, aux progrès d'une idée noire. D'autre part, M. Géraldy a donné un corps à l'amant. Dans le livre il est invisible et, sous le nom d'Ambrogio, demeure un mythe lointain. Dans la pièce il s'appelle Bordier, il est Lyonnais et fabricant de tissus. Cette figure nouvelle, intro-

duite dans le drame, est d'une réalité frappante, elle fait grand honneur au talent de M. Géraldy, mais la composition, dans la mesure même où sa justesse lui prête un accent de vérité, dissipe le mystère dont le personnage était enveloppé. Elle substitue au brouillard du rêve et de l'énigme un contour appuyé, en même temps qu'elle amène entre les deux hommes un éclat qui rend au théâtre, inévitablement, un son déjà connu.

Cela dit, à l'intérieur du cadre strict qu'il s'est imposé, M. Géraldy déploie toutes les vertus d'un dialogue nuancé, incisif, chirurgical. Intervention à chaud, asepsie parfaite, jeu des pinces, maîtrise du couteau. Pas de sang. L'opération a réussi. Le malade meurt. Tout est bien.

Les interprètes ne méritent que des éloges. Madame Valentine Tessier bredouille un peu, mais d'émotion, c'est compréhensible. M. Henri Rollan sait souffrir, ce qui est mieux qu'un art : une sorte de génie, à la scène. M. Baumer, ici comme dans tous ses rôles, n'est jamais au-dessous de lui-même : un miracle de naturel. Et madame Sylvie, dans un personnage de servante, l'œil clair et dépoli, le regard fascinant et voilé, la cambrure agressive du cobra dressé sur sa queue, est terrifiante ; elle est, à elle seule, une autre pièce.

●

Quel put bien être le dessein de M. Pierre Lestringuez en écrivant *Tricolore*? Nous aurons l'occasion de le rechercher dans une prochaine chronique.

M. Giraudoux est, à notre époque, l'un des derniers créateurs de mythes ; j'entends de mythes poétiques, les seuls qui aient une signification profonde et qui durent, car, pour les mythes politiques (le Président du *Cantique* n'y contredirait point), d'autres ont l'art d'en forger, au milieu desquels ils trônent et font figure d'idoles sous les rayons des projecteurs. De plus, l'étonnante singularité des mythes inventés ou rajeunis par M. Giraudoux, c'est qu'ils portent la marque moderne. « Moderne », je n'aime pas beaucoup ce mot dont on a tant abusé, mais, ici, il s'impose. La seule grande sagesse du monde,

le fond caché d'expérience sur lequel vit l'Humanité, le résidu de raison et de pitié sur lequel quelques esprits se retranchent dans les temps de folie, est dans les Fables. M. Giraudoux est un fabuliste, ou plutôt un fablier, tant il est vrai qu'il porte des fables comme l'arbre ses fruits (et c'est pour cela qu'il a si bien parlé de La Fontaine). Donc, là est le point, ses apologues reflètent les couleurs sentimentales, l'esprit d'ironie, les inquiétudes, le sourire dramatique du présent. On pourrait se divertir à montrer que ce poète n'a jamais séparé ses créatures imaginaires de nos mœurs d'aujourd'hui, alors même qu'il s'amuse à accrocher aux oreilles de ses personnages des masques antiques, ou qu'il leur prête les noms et les aventures des héros et des dieux. Lorsqu'il suscite ou ressuscite les protagonistes d'une fable nouvelle, sensibilité, voix, manières, tout, chez eux, a le ton du jour (un ton actuel, mais porté, bien entendu, sur le plan légendaire par le libre jeu d'une fantaisie étourdissante). De même que le langage qu'il fait parler à ces êtres de songe emprunte souvent ses images au décor de la vie moderne. Des objets familiers qui nous entourent et qui sont aussi changeants que les modes, il tire des analogies surprenantes, des correspondances profondes, car tout est signes et présages dans les choses qu'on dit inanimées.

Cantique des Cantiques est l'histoire d'une rupture, mais vue sous un angle auquel Alexandre Dumas fils, évidemment, n'aurait pas pensé. La scène se passe de nos jours dans un restaurant du Bois, ce qui nous vaut, entre le Président, le garçon et la caissière, une série de ravissantes variations sur l'agrément des cafés et ce qu'ils peuvent représenter dans la vie d'un homme. Le Président, qui est dans l'État quelque chose comme un ministre, attend une dame dont il est le protecteur et qui s'appelle Florence. A la place de celle-ci, arrive Jérôme, un tout jeune homme qu'elle a dépêché elle-même pour apprendre à son vieil ami que Jérôme et elle sont fiancés. Quoique blasé sur les changements de majorité qui renversent les cabinets, le Président est un peu suffoqué. Oh ! une seconde à peine. Déjà Florence est entrée, Jérôme s'est esquivé et les explications commencent. Elles sont toute la pièce. Sans doute la musique verbale et le chatoiement des

images revêtent dans ces couplets l'apparence d'une simple jonglerie. Mais une psychologie pénétrante dissimule ses pointes et ses observations désabusées derrière le jeu étincelant. Florence, avec un accablement mélodieux, énumère tous les défauts de Jérôme, tous les embarras et probablement aussi les chagrins qu'il ne peut manquer d'apporter dans sa vie. Elle ne lui reconnaît aucune qualité, surtout aucune des vertus dont le Président est comblé. Mais il est « lui » et il est là. Jamais on n'a fait de l'amour inexplicable, de l'amour à l'état pur, et des puissances invincibles de la jeunesse, grâce auxquelles un garçon tout banal, voire un peu inquiétant, triomphe auprès d'une femme par sa seule présence, une peinture plus charmante (et plus désolante pour tous les « Présidents »). Les couplets sur les bijoux rendus, repris et de nouveau rendus sont d'une finesse exquise. Ils ont cette note qui, dans la gamme de Giraudoux, rend un si joli son : la mélancolie moqueuse. A la fin, lorsque Jérôme revient en courant, lorsqu'on nous décrit ses foulées irrésistibles à travers le jardin, les répliques alternées de Victor et de la caissière ressemblent aux versets du « Cantique ». Salut à l'éternel « Bien-Aimé » ! Nous comprenons que Jérôme, c'est le pâtre aux belles jambes, vainqueur du roi Salomon, et quelqu'un de plus vaste encore : le dieu même de l'Amour, c'est Eros.

L'acte est supérieurement joué, filé (musicalement) par mesdames Madeleine Renaud (Florence) et Béatrice Bretty (la caissière), MM. Debucourt (le Président), Dux (Jérôme) et Ledoux (le garçon).

FRANÇOIS PORCHÉ

PARIS... d'hier et d'aujourdhui

LA PLACE DES VICTOIRES

Cette place votive n'a jamais eu beaucoup de bonheur. Elle fut créée pour célébrer les victoires de Louis XIV sur l'Europe par François d'Aubusson, duc de La Feuillade, qui avait bravement aidé aux conquêtes du Grand Roi et, chose plus rare, était reconnaissant des bienfaits qu'il en avait reçus. Saint-Simon ne le lui pardonnait pas et nous en a brossé un portrait ridicule et injuste; un de plus.

La Feuillade acheta, en 1683, l'hôtel de la Ferté-Sénecterre pour établir sur son terrain une place publique autour de la statue du roi. La Ville, en 1685, voulut s'associer à son projet et joignit à cet emplacement des parcelles voisines, entre autres l'ancien hôtel de Fouquet. En mars 1686, la place fut inaugurée, bien qu'inachevée.

Le centre de la vaste ellipse était marqué par la statue de Louis, à pied, en costume du sacre, couronné par une Victoire : un bronze de Martin Desjardins, tout doré, sur un socle où six bas-reliefs rappelaient les succès du roi. Quatre nations enchaînées (Empire, Hollande, Espagne, Piémont) flanquaient la statue. Quatre grands fanaux dorés, posés sur quatre groupes de colonnes doriques de marbre où pendaient des médaillons à bas-reliefs, éclairaient le monument. Les hôtels du pourtour, élevés par Prédot sur les plans de J.-H. Mansart, furent vite et fort bien habités : La Feuillade lui-même (nos actuels 2 et 4), le ministre Pom-

ponne (n° 9), les financiers Samuel Bernard (n° 7) et Crozat (n° 3), Bossuet (n° 5). La Ville s'était obligée par contrat à entretenir les façades « en pareil état de symétrie sans y rien changer ».

Hélas! Dès 1699, on éteint les fanaux et, en 1717, on les abat. Après le 10 août 1792, la statue du roi, renversée, part pour la fonte (quelques bas-reliefs sont au Louvre et les esclaves ornent les angles des pavillons de façade des Invalides). On y substitue, en l'honneur de quelques régicides, une pyramide de bois que Bonaparte remplace un jour par une statue de Desaix, coulé en bronze dans le plus simple appareil par Dejoux. A la Restauration, le Louis XIV de Bosio que nous voyons encore remplace Desaix. A partir de 1830, les façades sont défigurées par les surélévations, démolitions, reconstructions qui ont duré jusqu'à nous. Le pis a été la percée, vers 1883, de la rue Étienne-Marcel; elle acheva de désaxer la place.

Que reste-t-il de l'ancienne ordonnance? Les nos 1, 1bis, 2, 4, 4bis, 5, 6, 8, 10, 12 gardent quelque souvenir de l'élévation jadis dessinée, il faut bien le dire, sans grande vigueur : les arcades du rez-de-chaussée, signées d'un mascaron, l'entresol, les deux étages, les mansardes. Au coin des rues Vide-Gousset et d'Aboukir, un hôtel antérieur à la place (Voir la figure) conserve un pavillon au comble élevé. Naguère il faisait perspective mais il est tué par son « pendant » actuel, l'affreux n° 9 qui, de concert avec les nos 7 et 3, s'efforce de déshonorer les restes de la malheureuse place.

On veut maintenant élargir les rues Vide-Gousset, du Mail et d'Aboukir ; voici donc ces débris eux-mêmes menacés. Pour les « sauver » on a proposé des constructions nouvelles « dans le style » qui régulariseraient, en les agrandissant, les débouchés de ces trois rues sur la place. Un projet, plus ingénieux encore, est proposé par M. Adolphe Dervaux, président de la Société des urbanistes.

Il achève le cercle de J.-H. Mansart en construisant une maison neuve, sur l'ancien modèle, entre l'angle des rues d'Aboukir et Vide-Gousset et le n° 12. Sous ce bâtiment, par les arcades du rez-de-chaussée laissées à jour, passe la circulation de la rue Vide-Gousset. En même temps, sous les arcades du n° 10, il ouvre un passage identique pour faire déboucher directement sur la place la rue Notre-Dame-des-Victoires. Ainsi, assure M. Dervaux, les occupants expulsés du rez-de-chaussée du n° 10 pourraient s'établir au mieux, par compensation, dans la maison neuve; les arcades laisseraient passer à flots voitures et piétons; l'ordonnance ancienne serait conservée et complétée. Ajoutons qu'on pourrait peut-être espérer qu'un

jour le contraste entre ces édifices convenables et les bâtisses du XIXe *siècle inciterait à refaire celles-ci. Cet intelligent projet aurait ainsi une double utilité.*

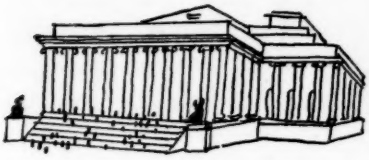
Voire. Mais si nous étions sûrs de nous, ce reste de place qui ne peut guère, désormais, que boiter serait vite mis bas pour être remplacé par un ensemble moderne digne du meilleur passé. L'occasion serait bonne, en ce troisième centenaire du Grand Roi, de rivaliser avec lui place des Victoires comme au marché Saint-Honoré (Revue de Paris *du* 1er *juillet*). *Mais si nous ne manquons d'architectes ni de sculpteurs, nous n'avons ni Louis XIV ni même La Feuillade.*

PIERRE D'ESPEZEL

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Rédacteur en Chef de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Elysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT

LE MARCHÉ FINANCIER



Fidèle à mon souci d'objectivité, je ne saurais prendre au sérieux tous les bruits qui continuent de circuler en Bourse. Peut-être, dans l'intervalle qui va s'écouler entre le moment où ces lignes sont écrites et celui où elles vous tomberont sous les yeux, une fin leur sera-t-elle imposée par des mesures effectives ? C'est ce qu'il faut souhaiter, tant en raison d'une urgence impérieuse que d'une détente nécessaire pour nos nerfs trop longtemps surmenés.

De cette incohérence dans laquelle nous a maintenu le régime de l'incertitude, un enseignement se dégage toutefois. Ses données résident dans des constatations intérieures aussi bien qu'extérieures. Un trop long vagabondage d'un refuge à l'autre laisse les capitaux fatigués ; la notion même du refuge devient étroitement relative. Le sterling paraît-il menacé — qui donc eût admis cette éventualité voici quelques mois ? — on se rejette vers le dollar. Mais le président Roosevelt fait savoir aussitôt qu'il possède des pouvoirs de dévaluation très étendus et qu'il en demandera même, au besoin, le renouvellement. La thésaurisation de l'or elle-même s'en trouve affectée (remarquez bien que j'écris : thésaurisation, pour opposer une fois de plus cette préoccupation stérile à l'interprétation commerciale de l'or, constituée par son rapport constant et rémunérateur avec les mines productrices).

A l'intérieur, mouvements d'apparence sismiques sur les rentes ; finalement, leur tendance très nette à la hausse s'accentue. Pourquoi ? Là aussi, l'incertitude agit : le Français moyen réalise que le fardeau de la dette intérieure, compte tenu de ce qu'il faudra lui ajouter pour aveugler, avant de les réparer définitivement, les voies d'eau causées par le Front populaire, devient pratiquement insupportable. « Je ne saurais penser à une conversion forcée », déclara justement M. Daladier, et l'on ne peut en effet persévérer dans le chemin des spoliations. Mais un nouveau climat psycholo-

gique, suffisamment déterminé par ce qui précède, fait évoluer la question et la hâte vers sa maturité. Réfléchissez-y un peu, et si elle ne vous apparaît pas aussi clairement que je le désirerais, venez me consulter à son sujet. Les lignes précédentes vous laissent peut-être le goût d'un paradoxe, mais elles s'éclairent prodigieusement à la lumière des chiffres.

De tout cela peuvent résulter des événements qui exerceraient une grande influence sur le loyer de l'argent. Son retour à des taux normaux autant que bien garantis, exercerait une pression considérable sur les valeurs à revenu variable. Beaucoup, parmi celles-ci, se capitalisent à des taux qui tiennent évidemment compte d'une incertitude constante. Qu'elles se réintègrent dans la catégorie suspendue, mais non point supprimée, des « pères de famille », on verra aussitôt leur achalandage s'accroître dans des proportions sensibles ; leurs cours aussi. Elles apparaîtront enfin non plus comme des refuges, ce qui demeure toujours aléatoire, mais comme des lieux sûrs, ce qui ne prête plus à discussion.

Dans cet ordre d'idées, il ne s'agit pas d'agir par sentiment ou par généralisation. Des calculs minutieux, des recoupements nombreux préparent la voie et la jalonnent d'une façon indiscutable. Comme je vous l'ai déjà dit, vous en trouverez le détail hebdomadaire et s'il le faut plus fréquent dans le Bulletin que je vous ai signalé et dans les différents services qui le complètent. Qu'il s'agisse de valeurs étrangères ou de valeurs françaises, la même tendance pour l'observateur attentif se révèle d'une façon indiscutable. N'attendez donc pas qu'elle ait pris une évidence, une force qui en rendraient l'interprétation difficile ou tout au moins d'une rémunération très restreinte.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union Industrielle Française.

Toute demande de renseignements détaillés concernant cette chronique doit être adressée à M. André Ply, 4, rue de Vienne, Paris (8e).